

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient



Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

ART NEO-GREC



COSTA MALAMOU — "REFUGIES DE KAMMENOU"

(toile inspirée par la tragédie de l'occupation allemande en Grèce)

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

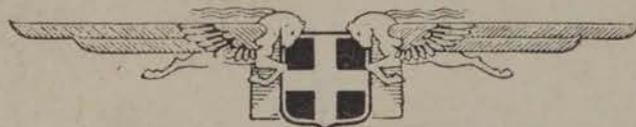
S. E. Moustafa Fahmy Pacha, Charles Zahar, John Papasian, Ahmed Bey Rassim, Claudine Burel, N. Moschopoulos, Spyridion Pappas, Louis Ovide, F. Talva, H. Morineau, Henri Vrignault, Marthe Dean, Delphine, Theodora M. H., Ch. Turabian, Brigitte Shiffer, A. Shual, Orion, Sem, etc,

La Bière

STELLA

EST ET RESTERA

La Première du Pays



HELLENIC AIRLINES

“HELLAS”

ont le plaisir d'annoncer l'extension, jusqu'à Alexandrie, de leur ligne Athènes-Londres, inaugurant ainsi un service bi-hebdomadaire entre Alexandrie, Athènes et Londres.

ALEXANDRIE - ATHENES

DIMANCHE — Départ : Alexandrie 06 h. 30 JEUDI — Départ : Alexandrie 14 h. 00
DIMANCHE — Arrivée : Athènes 10 h. 00 JEUDI — Arrivée : Athènes 17 h. 30

Jonction avec le service direct Athènes-Londres qui part d'Athènes à 11 h. 00.

ATHENES - ALEXANDRIE

JEUDI — Départ : Athènes 09 h. 00 SAMEDI — Départ : Athènes 14 h. 00
JEUDI — Arrivée : Alexandrie 12 h. 30 SAMEDI — Arrivée : Alexandrie 17 h. 30

Jonction avec le service direct Londres-Athènes de la veille.

Prix des billets Alex.-Athènes Alex.-Londres

Aller L.E. 17,000 L.E. 61,500 Aller et retour ... L.E. 30,600 L.E. 110,600

Plus 15 % de la moitié du prix du retour imposé par le Fisc du Gouvernement Grec.

Surcharge : (bagages) P.T. 17 par kilo Fret P.T. 13,5 par kilo

Bagages Franco de port 30 kilos.

Pour tous renseignements s'adresser à :

MISR SHIPPING S.A.E.

Le Caire — 48, rue Ibrahim pacha, Tél. 46302/3.

Port-Tewfik — Immeuble Messageries Maritimes, Tél. 134.

Alexandrie 30, rue Chérif pacha, Tél. 29617.

Athènes — 4, rue Mitropoleos — Tél. 33114.

Port-Said — Rue Eugénie, Tél. 610.

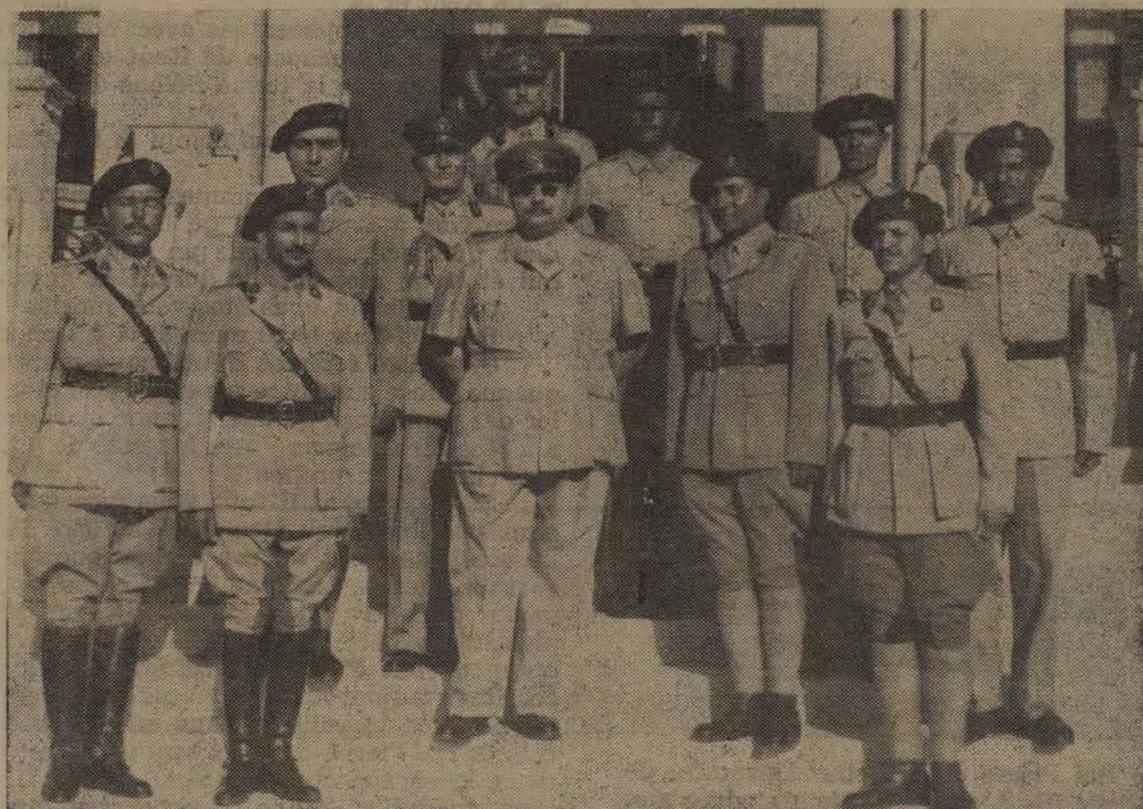
AINSI QU'AUX DIVERSES AGENCES DE VOYAGE

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zemaieb
LE CAIRE - Tél. 49235



S.M. le Roi Farouk Ier, Généralissime de l'Armée égyptienne, a daigné honorer de Sa visite le Quartier Général de l'Armée et s'est fait photographié au milieu des officiers de la garde royale. Egalement l'Auguste Souverain salua du haut du balcon de l'Hôtel Continental les officiers et les hommes de la Garde Royale partant pour le Front Palestinien. A cette occasion une manifestation patriotique et populaire se déroula sur tout le parcours des casernes d'Abdine à la gare du Caire.

Une Interview de S.M. la reine Alexandra de Yougoslavie

S.M. la Reine Alexandra de Yougoslavie, actuellement en visite aux Etats-Unis, a accordé à Miss Martha Dean le 19 Mai, une radio-interview diffusée par la W.O.B. Mutual Broadcasting Company de New-York et dont nous sommes heureux d'en publier la teneur grâce à la gentillesse de la journaliste ci-haut très connue dans les milieux New-Yorkais.

Nous avons cru opportun de publier l'interview ci-après par suite de la grande extension que prend aux Etats-Unis et partout ailleurs le mouvement des yougoslaves libres pour la libération de leur patrie de la main mise communiste.

N.d.l.R.



LL.MM. le Roi Pierre et la Reine Alexandra de Yougoslavie et leur fils Alexandre à leur arrivée aux Etats-Unis.

Question. — Est-ce la première visite de Votre Majesté en Amérique ?

Réponse. — Oui, c'est ma première visite. J'ai entendu de mon mari de si admirables choses sur l'Amérique que je désirais les voir moi-même. A peine arrivée j'ai compris l'enthousiasme du roi Pierre pour votre pays.

Q. — Combien de temps Vos Majestés ont ils l'intention de rester en Amérique ?

R. — Je crois deux mois environ.

Q. — Votre anglais est parfait. Est-ce que vous le parlez toujours ?

R. — C'est la première langue que j'ai apprise. Vivant ensuite longtemps dans le milieu britannique, j'eus l'occasion de la pratiquer et perfectionner.

Q. — Où Votre Majesté a été éduquée ?

R. — En France, en Angleterre et en Italie.

Q. — Dans un institut des jeunes filles ?

R. — Oui. J'ai passé 7 ans dans un institut des jeunes filles en Angleterre d'abord et ensuite 4 ans dans un autre à Paris.

Q. — Puisque Votre Majesté est la fille de feu le Roi Alexandre de Grèce, vous appartenez de naissance à la Dynastie grecque, dont tous les membres

féminins ont été fameux par leur beauté. La Duchesse de Kent et la Reine-Mère de Roumanie sont elle et à quel degrés apparentées avec Votre Majesté ?

R. — La Duchesse de Kent est ma cousine-germaine, alors que la Reine Hélène de Roumanie est la sœur de mon père.

Q. — Où avez-vous connu le Roi Pierre de Yougoslavie ?

R. — Nous nous sommes rencontrés pour la première fois à Cambridge où il étudiait le droit, pendant que moi, je suivais un cours pour nurses, ce qui était de mon devoir durant la guerre.

Q. — Quand vous êtes-vous mariés ?

R. — C'était le 20 mars 1944 à Londres.

Q. — Les femmes d'Amérique voudraient savoir quelque chose sur votre vie conjugale et entendre parler des problèmes qu'une si jeune et ravissante Reine a à résoudre. Je prie Votre Majesté de nous dire quelque chose à ce propos ?

R. — D'abord il faut vous dire que je fais tout mon possible pour être utile au Roi Pierre durant l'accomplissement de ses tâches quotidiennes, et ce surtout dans le domaine social et humanitaire. Vous savez, peut-être que j'ai accordé mon patronnage à plusieurs associations sociales et de bienfaisance qui ont pour but d'aider les réfugiés yougoslaves si nécessaires aujourd'hui. Je passe une grande partie de ma journée travaillant dans ces institutions. A part cela, le Roi Pierre et moi, ayant un large cercle d'amis, nous les rencontrons parfois. Notre fils Alexandre aura en Juillet 3 ans. Il est notre grand bonheur, toujours gai et exhubérant.

Q. — Je suppose que le Roi Pierre et Votre Majesté devez souffrir profondément d'avoir été séparés de votre pays ? Est-ce que vous avez des nouvelles de là-bas ? Est-ce qu'il y a un grand nombre de réfugiés yougoslaves et est-ce qu'on les aide ?

R. — Il est très pénible d'être privé, même passagèrement, de son foyer et de sa patrie. Je suis très affligée par les tristes nouvelles qui nous arrivent de Yougoslavie. L'unique consolation pour le Roi Pierre et moi, ainsi que pour tous les réfugiés yougoslaves, dont le nombre dépasse 100.000, est l'espoir que nous rentrerons une fois finalement dans notre pays quand il sera réellement libre. La Grande Bretagne a accepté plus de 7.000 réfugiés yougoslaves fidèles au Roi Pierre. Ils y travaillent vaillamment et sont satisfaits des conditions de vie et du nouveau milieu.

Nous serions heureux et reconnaissants si les Etats-Unis voulaient admettre un certain nombre de réfugiés yougoslaves qui seraient heureux de pouvoir gagner leur vie. Comme j'ai dit, ils ont besoin d'une aide urgente, vivant dans des conditions indescriptibles. Je suis profondément bouleversée par les malheurs des vétérans, vieux soldats et intellectuels; hommes femmes et enfants, sans patrie, loin de leurs foyers et de leurs familles; beaucoup parmi eux sont

malades et épuisés par les longues années de captivité en Allemagne. C'est pourquoi j'adresse cet appel urgent à l'entière opinion publique du monde libre et particulièrement à l'Amérique, priant pour une aide instantanée à ces êtres malheureux.

Q. — Nous nous rappelons tous l'acte courageux du Roi Pierre de Yougoslavie, quand le Roi, ensemble avec son peuple a fait ce pas décisif en 1941, méprisant tous les dangers qui devaient en découler. Le Roi Pierre n'a jamais abdiqué, comme nous savons ?

R. — J'étais encore une étrangère à mon actuelle patrie — la Yougoslavie — quand le Roi Pierre, ensemble avec ses peuples fidèles a fait ce pas historique en 1941, dont les conséquences changèrent le cours de tant d'événements, aidant sensiblement les Alliés. Nous en Grèce, nous étions à ce moment-là profondément heureux, sachant que le peuple héroïque de Yougoslavie devenait notre allié inséparable, ce qu'il

reste encore aujourd'hui malgré le régime qui lui est imposé par force.

Le Roi Pierre n'a jamais abdiqué, mais il est sincèrement prêt à se soumettre à la volonté de son peuple, quand celui-ci aura la possibilité de l'exprimer librement, sans peur ni contrainte...

Martha Dean

Profitant du passage des Souverains Yougoslaves S.E. l'Ambassadeur de Grèce et Madame V. Dendramis ont offert le Samedi 22 Mai un dîner au Palais de l'Ambassade en honneur de LL.MM. le Roi Pierre et la Reine Alexandra.

A ce dîner prirent également part des hauts fonctionnaires du State Department, des membres du Corps Diplomatique, des Sénateurs, des Généraux, ainsi que des personnalités de la haute société de Washington.

Le Président de la République de Chine prête serment

Le Président de la République de Chine Chiang-Kai-Chek qui vient de prendre possession de ses fonctions a prêté le serment constitutionnel suivant devant l'Assemblée Nationale :

« Je jure solennellement et sincèrement, devant le peuple du pays tout entier, que je resterai fidèle à la Constitution, remplirai loyalement mes devoirs, augmenterai le bien-être du peuple, sauvegarderai la sécurité de l'Etat et ne trahirai jamais la confiance du peuple. Si je manquais à mon serment, je me soumettrais volontairement à toute sévère pénalité que l'Etat décréterait. »

Après la prestation du serment du Président, le Vice-Président Li Tsung-Yen a également prêté serment, en prenant possession de ses fonctions.



S.E. le Président de la République de Chine et Mme Chiang-Kai-Chek.

GRECE-ITALIE

M. C. Tsaldaris, Ministre des Affaires Etrangères, et M. Sidney Prina Ricotti, Ministre d'Italie, ont échangé des lettres par lesquelles sont ramenés en vigueur les accords et les conventions d'avant-guerre ci-après :

1) Traité d'extradition (Athènes 1877). 2) Déclaration modifiant l'art. 13 du traité d'extradition (Athènes, mars 1903). 3) Convention consulaire (Athènes novembre 1880). 4) Accord pour l'exemption réciproque de droits de douane des membres des Missions diplomatiques et des Consuls de carrière des deux pays (Rome,

mai 1928). 5) Accord pour l'exemption réciproque de l'impôt sur le revenu de certains bénéficiaires provenant d'entreprises de transports maritimes (Athènes, janvier 1932). 6) Accord pour l'importation en franchise réciproque de matériel de propagande touristique provenant des deux pays (Athènes, Juillet 1938).



dernier portrait
de MICHEL SALVAGO

MICHEL SALVAGO

EDILE ALEXANDRIN PAR EXCELLENCE

Par MOUSTAPHA FAHMY FACHA

Architecte, Directeur Général de la Municipalité d'Alexandrie

Michel Salvago fut un homme modèle.

Tôt ou tard, il faudra entreprendre son panégyrique pour qu'il serve d'enseignement et je souhaite que chaque groupement social dont il fit partie, — et ils embrassent toutes les activités citoyennes —, ait le soin de recueillir les souvenirs qui leur sont propres et chers.

Michel Salvago fût un Conseiller Municipal exemplaire. Ce n'est que de l'Édile Alexandrin par excellence dont je vous entretiendrai.

Nos premiers contacts eurent lieu autour du tapis vert du Conseil d'Administration de l'Alexandria Water Coy qu'il présidait. Je fus tout de suite saisi par l'autorité que lui conférait la somme inouïe de connaissances à son acquis jointe à la sagacité de son intelligence — éclair et par son verbe foudroyant qui avait le don de pouvoir résumer une pensée en quelques mots précis tout en lui gardant sa force convaincante. En quinze minutes, il gagnait unanimement cinq causes importantes.

Je l'admirais. C'est ainsi que cette estime que je lui vouais m'incita à retracer son œuvre édilitaire, et c'est de celle-ci dont je vais vous offrir quelques édifiants souvenirs.

Consécutivement, durant dix années, — de 1906 à 1916 —, le Collège Electoral d'Alexandrie élut et ré-élut M. Salvago, Conseiller Municipal.

Après 35 ans, il n'est pas facile de retrouver traces de toutes les œuvres auxquelles son nom devrait s'attacher et qui font la gloire et le charme de l'Alexandrie d'aujourd'hui. J'ai dû compulsier des centaines de dossiers poussiéreux, plus de 500 procès-verbaux, et c'est à ceux-ci auxquels je me suis attaché pour vous rapporter in-extenso le mot-à-mot de ses admirables interpellations au Conseil Municipal, car il fût un orateur à l'éloquence hypnotisante, qualité qui lui valut tant de suffrages aux nom-

breuses présidences aux Conseils d'Administration qui lui échurent sa vie durant.

N'a-t-il pas été le premier à exiger des procès-verbaux complets : — L'opportunité des sténographes est incontestable. Il faut que le Public sache exactement, mot pour mot, ce que leurs Mandataires expriment. Si les Conseillers développent des idées baroques, que ces idées, avec leurs mots, soient inscrites aux procès-verbaux. Que nos Electeurs s'édifient par nos déclarations et jugent par là de la valeur des orateurs qu'ils envoient siéger ici. Tant pis pour ceux qui se seraient mal exprimés, ils laisseront des traces irréfutables. Remarquez, Messieurs, que ce sont les idées et non les mots qui comptent, car nous sommes ici rassemblés pour agir et non pour parler.

LA PRESSE

Pénétré de libéralisme, M. Salvago ne pouvait qu'être partisan des séances publiques : — Il faut laisser à la Presse la liberté la plus absolue et tenir à sa disposition les procès-verbaux officiels de nos séances pour que le journal, qui représente la voix publique, soit à même de contrôler toutes nos actions et de redresser nos erreurs.

Il demanda au Contentieux Municipal d'examiner la portée légale de l'article 24 du Décret Constitutif portant « le public n'est pas admis aux séances de la Commission » et, en soumettant lui-même à l'Assemblée les conclusions, fit admettre les journalistes... séance tenante : — Il n'y a pas de secrets à la Municipalité, il ne peut pas y en avoir, et il n'y aura rien de caché tant que je serai Conseiller Municipal. Pas de huis-clos. Il faut que les Electeurs sachent comment chacun de leurs Elus travaille dans l'intérêt commun de leurs Concitoyens, et c'est pourquoi je me flatte d'avoir été le premier à réclamer ici l'admission de la Presse. De plus, aujourd'hui, je réclame l'admission du Public proprement dit. Naturellement, pas les 400.000 habitants ! mais les 20 qui se présenteraient les premiers, et aux autres nous présenterons nos regrets de ne pouvoir les accueillir faute de place.

L'EMPRUNT

M. Salvago demandait en 1908 ce que nous réclamons encore aujourd'hui en 1948 : étendre notre

faculté d'emprunt d'un demi à un million. — Il n'y a nul danger à exiger cette extension puisque mon projet d'émission d'un emprunt municipal ne se fera que par tranches, au fur et à mesure des besoins et lorsqu'on se sera assuré, à l'avance, chaque fois, des ressources qui en garantiraient le service. De cette façon l'emprunt ne sera pas fait d'un bloc et l'on n'aura pas, d'autre part, restreint nos facultés comme par le passé, de manière à mettre la Ville, chaque fois qu'elle a besoin d'argent pour ses travaux, dans des difficultés comme celles où nous nous débattons aujourd'hui.

Cette méthode, — on ne pouvait plus sage —, aurait dû rallier tous les suffrages puisqu'elle réunissait d'incontestables avantages et écartait les appréhensions qui auraient pu être conçues à ce sujet, s'agissant d'une extension de faculté et non de contracter un emprunt d'un million qui n'aurait peut-être pas été émis si les besoins, d'un côté, et les ressources pour faire face à son service, de l'autre, ne venaient pas à en appuyer l'opportunité.

Mais, — qui l'eût cru ? —, ce projet d'emprunt fût inopinément condamné par la majorité, et ce n'est qu'un an plus tard que M. Salvago eût la satisfaction de déclarer : — Je constate avec plaisir, mes Honorables Collègues, que vos idées se sont modifiées et que ceux qui s'étaient montrés adversaires de l'emprunt se rallient aujourd'hui à ses partisans qui, de minorité qu'ils étaient alors, sont devenus la majorité puisque ma proposition est adoptée par 14 voix contre 5 et une abstention.

LES GRANDS TRAVAUX

Durant les 10 années de son mandat, M. Salvago fit partie de la Délégation Municipale qui se réunissait tous les mardis et gérait, en somme, toutes les affaires municipales avec le Directeur Général. De plus M. Salvago durant ces 10 ans fit partie du Comité des Finances au sein duquel il était l'incontestable champion. Dès la première année de son mandat, il avait établi une série de nouvelles taxes inspirées du système européen d'imposition. La Commission Municipale hésitait toujours à les adopter dans la crainte de se rendre impopulaire. Un jour que l'on soumettait à l'Assemblée une autorisation des dépenses pour expropriations et nouvelles routes, M. Salvago explosa : — Je n'ai jamais été contraire à l'ouverture de crédits, mais, pour cette fois, je me départirai de cette règle et demanderai la suspension de toute nouvelle dépense jusqu'à conclusion de l'opération de trésorerie qui devra procurer les fonds nécessaires et indispensables pour les grands travaux qu'exige notre Ville et particulièrement ceux d'assainissement. Il est grand temps d'entreprendre les œuvres d'utilité publique réclamées avec insistance par la population, sans s'attarder à de stériles discussions qui durent de-

puis 3 h. 45 exactement. Je n'accepterai ni nouvelle étude ni ajournement ! Que l'accord entre Collègues ou que les divergences de vues se fassent maintenant et que, sur l'heure, nous nous prononçons définitivement sans atermoiements ni nouveaux détails techniques à requérir encore sur les travaux à entreprendre.

Médusée, l'Assemblée fut unanime à se rallier au bon sens de cette proposition.

LE THEATRE

En 1911, — comme aujourd'hui —, il y avait le théâtre Alhambra (propriété de Mr. Conegliano) et, sur l'emplacement même de l'actuel théâtre Mohamed Aly, le théâtre Zizinia qui n'était plus envahi que par les rats, tant il était vétuste. C'était Son Altesse le Prince Youssef Kamal qui en était le propriétaire. Il comptait le démolir et construire à sa place et à celle des jardinets qui l'entouraient, des immeubles de rapport.

Autrefois, comme aujourd'hui, un seul théâtre ne pouvait suffire à la Ville, l'Alexandrin, épris d'art, ayant été de tout temps esthète. La Commission Municipale s'empessa de déléguer au Caire l'Honorable Conseiller Emine Yéhia Bey (Pacha) pour prier Son Altesse de bien vouloir louer son théâtre à la Ville : — Le prix de la location, — dit-Elle —, si élevé qu'il puisse être, ne pourra pas compenser une minime partie du capital considérable nécessité pour l'acquisition de l'immeuble; toutefois, cédant à vos prières instantes et désireux de me rendre à cette demande d'utilité publique, je veux bien être agréable à la Ville d'Alexandrie et consens la location pour une durée de six à neuf ans au prix de 2500 L.E. l'an; les frais de l'impôt sur la propriété bâtie ainsi que ceux de l'assurance contre l'incendie demeurant à la charge de la Municipalité, comme il demeure entendu que les réparations et restaurations du théâtre, évaluées être à 1600 L.E. d'après le devis municipal, seraient à la charge de la Ville.

Et M. Salvago d'éclairer l'Assemblée avec sa logique habituelle : — Le loyer demandé peut vous paraître élevé au premier abord, puisqu'en additionnant les loyers, les assurances et les réparations, nous avons un total de 21.000 L.E. de dépenses pour six ans (plus l'impôt sur la propriété bâtie) ce qui fait en chiffres ronds 4.000 L.E. par an pour avoir la jouissance du théâtre Zizinia. Ce n'est pas excessif si l'on tient compte des sommes que peut rapporter sa location, — 2.000 L.E. environ, sans compter les mille autres livres que nous consacrons aux subventions. N'oublions pas qu'il est de notre devoir que nous donnions satisfaction aux Alexandrins qui réclament un théâtre. En attendant d'en construire un louons le Zizinia, même si cela représente un sacrifice. Nous ne nuirons aucunement à l'Alham-

bra qui continuera à vivre et à prospérer, car son public n'est pas le même que celui du Zizinia.

Il y eut, comme toujours, des contradicteurs qui croyaient défendre les deniers de la Ville en faisant de la Caisse Municipale une Société de Capitalisation. M. Salvago trouva des arguments péremptoirs : — N'oublions pas que l'administration d'une ville de l'importance et de l'histoire d'Alexandrie a le devoir non seulement de s'occuper du bien-être matériel mais aussi des aspirations idéales des habitants. La vie artistique à Alexandrie n'est pas la même depuis que le Zizinia a fermé ses portes. Nous devons réouvrir ce théâtre pour le bien de la Ville : j'ai suivi les représentations pendant les années de crise : il n'y avait pas une place disponible et qui voulait avoir une loge était obligé de la payer très cher. On allait au théâtre pour oublier les préoccupations des affaires. Il fallait voir d'ailleurs le mouvement qu'il y avait à cette époque-là dans la rue Rosette jusqu'à bien avant dans la nuit. Aujourd'hui, dès huit heures du soir les voitures ne circulent plus, les trottoirs et les cafés d'alentour sont déserts; les boutiquiers se plaignent : ils ne vendent plus, disent-ils que la moitié de ce qu'ils vendaient autrefois où, même dans la nuit, on venait faire chez eux les achats de la dernière heure. Ce n'est donc pas seulement pour les riches que nous devons réouvrir le Zizinia, mais pour donner satisfaction à la classe laborieuse qui en profitera.

Il y eût encore deux récalcitrants sur 15 Conseillers présents : — Cette location est un luxe ! dit l'un. Et l'autre : — Sur quel chapitre du budget appuiera-t-on cette demande de 26.000 L.E. à régler en 6 ans : on ne doit pas songer au luxe quand on n'a pas d'argent.

Et Mr. Salvago de conclure : — Cette location momentanée n'est pas disproportionnée à l'ensemble de nos dépenses et nous donnera le temps de construire notre théâtre, — peut-être aussi arriverons-nous à faire disparaître la croyance injuste qu'on ne s'occupe à Alexandrie... que du prix du coton !

Avec une tenacité indémontable M. Salvago, logiquement, quelque temps après, engageait le Conseil Municipal à construire son théâtre : — La nécessité d'un grand théâtre est évidente ! Puisque la Municipalité ne peut pas en déboursier le prix, qu'elle ait recours à l'initiative privée. Nous n'avons qu'à provoquer par voie de publicité les offres de capitalistes et de constructeurs pour l'examen d'une combinaison financière nous permettant de payer le théâtre par annuités de 2 à 3000 L.E. qui représenteraient un théâtre de 60.000 L.E. devenant un jour propriété de la Ville. Nous offririons le terrain et accepterions l'offre la plus avantageuse. Ne perdons pas de temps à étudier les détails de la construction; fixons immédiatement l'emplacement et entendons-nous sur la question financière.

On trouva « excellentes les idées de M. Salvago ». En effet, elles déguisaient, magnifiquement bien, en somme, un emprunt, l'emprunt que le Gouvernement lui chicanait.

Aujourd'hui, 37 ans plus tard, la même histoire recommence...

LE MUSEE

Avant de construire les Ecoles Gratuites Menasce, sur le terrain vague mitoyen au Musée Gréco-Romain, le Conseiller Municipal Jacques de Menasce avait eu l'obligeance d'écrire à la Municipalité pour lui proposer son terrain en échange de tout autre pouvant aussi bien convenir aux Ecoles et aux Immeubles-Wakfs qu'il comptait ériger.

M. Salvago dont le regard d'aigle embrassait l'horizon lointain, sût immédiatement apprécier la portée du geste du baron de Menasce : — La Municipalité est ici à l'étroit, dit-il —; le Musée est trop petit, sa cour est pleine de pièces non déballées faute de place pour les y installer; maintenant, sinon sous peu, nous devons agrandir cette Institution. L'Ingénieur-en-Chef, aussi, nous l'affirme. Soyons donc prévoyants. Que nous coûtera-t-il de reconstruire de nouveau, ailleurs, tout le Musée au lieu d'agrandir le nôtre sur les lieux ? Ayons des vues larges : la Municipalité existera encore quand nous n'y serons plus. Prenons tous ces terrains, ils sont au cœur de la Ville, ils augmenteront de valeur. La Municipalité en aura besoin d'ici 5 à 10 ans et nous serons obligés d'envoyer nos Services en des endroits éloignés. C'est une chance qui nous est offerte. Je le répète : Ayons des vues larges ! Prévoyons l'avenir ! Notre Assemblée ne le prévoioie pas assez à mon grand regret. Elle ne l'a pas prévu quand elle a établi les routes qui paraissaient larges il y a quelques années et qui sont trop étroites aujourd'hui.

Question surtout de vouloir se rendre intéressants, ses Honorables Collègues cherchèrent à le contredire en proposant de n'acheter que la moitié et de mettre la question au vote. On forma un Comité : C'est comme cela qu'à la Municipalité, — comme souvent ailleurs —, on arrive par atermoiements successifs à tout faire sombrer dans l'oubli. En l'espèce, la conclusion de ces palabres fût celle-ci textuellement : « La nécessité d'élargissement de l'Hôtel de Ville sur les terrains contiguës du baron de Menasce ne pourra se faire sentir que dans un avenir lointain et, dans l'état actuel de nos finances, il n'y a pas lieu de penser, pour le moment, à cette nécessité ».

Le clairvoyant M. Salvago de s'écrier encore sans succès : — Une ville comme la nôtre, qui a un passé historique si remarquable, doit pouvoir montrer les richesses archéologiques qu'elle possède, avoir un Musée digne d'elle, qui donnerait toutes satisfactions aux savants venus des quatre coins de

l'univers pour y faire des études. Que ce soit pour le Musée, pour l'Hôtel de Ville, pour la Bibliothèque, nous avons besoin de ces terrains. Songez, Messieurs, que nous ne pouvons surélever d'un étage notre vieille Ecole-Monument dont les fondements ne sont pas assez solides pour cela. J'estime l'achat ou l'échange raisonnables et d'une bonne finance. L'avenir vous le prouvera.

LE BRISE-LAMES

Dans l'ordre des grands travaux édilitaires, le brise-lames sollicité par M. Salvago n'est pas un des moindres. Son interpellation à son sujet est non seulement d'une belle envolée oratoire, mais une preuve de conscience sans quoi il n'est pas d'homme de bien. Oyez plutôt : — Messieurs, l'heure est tragique pour Alexandrie et je ne puis m'empêcher de songer au danger que courent nos concitoyens et que risquent nos enfants. Je regrette que quelques-uns de mes Collègues sourient : je le répète, l'heure est tragique, et je frémis à la responsabilité que nous allons assumer en prenant une décision, si nous ne faisons pas tout à l'heure preuve de perspicacité, car nos devanciers se sont trompés en construisant les quais du Port-Est avant de jeter un brise-lames au large, et nous nous sommes aperçus, depuis, que, de ce fait, les terrains gagnés sur la mer sont invendables parce que, l'hiver, ils sont transformés en véritables marécages et que nos quais eux-mêmes sont en danger. Il faut donc que nous construisions le brise-lames sans discussions du principe même. Si quelques-uns d'entre vous ne sont pas de cet avis, ma conscience ne me permet pas de me rallier à eux. Messieurs, décidez-vous à faire cette œuvre utile, cette œuvre durable, qui servira profitablement à la postérité.

L'HOMME DE CONSCIENCE

Exemple entre cent : Cet homme de bien, cet homme d'honneur, n'avait que sa conscience pour guide. Un jour où l'on discutait âprement d'un procès à éventuellement intenter à la Compagnie du Gaz, M. Salvago fit tomber l'orage par ces simples mots : — La plupart d'entre vous ont préparé et lu des discours. Je n'ai point cette intention, ni celle de parler longuement. Ceci est moral, parce qu'il s'agit d'une question technique qui n'est pas de ma compétence. Donc, si vous jugez bon de faire un procès, faites-le, et le vote qui va s'ouvrir, Messieurs, permettra à chacun de nous de donner sa voix selon sa conscience d'honnête homme.

SOYEZ BREFS

Ce n'était donc point un homme à discourir, mais un homme d'action. Lorsqu'en 1913, Ahmed Ziwer Pacha vint à remplacer Moustapha Ibadi Pacha à la Présidence de la Commission Municipale et que, après deux discours prononcés, d'autres Con-

seillers encore levaient le doigt pour prendre la parole, M. Salvago se leva pour protester : — Si chacun de nous, à notre tour, allons prendre la parole pour exprimer des regrets et des éloges au Président qui vient de nous quitter, la séance se passera à n'entendre que des orateurs; aussi je propose de nous associer à l'unanimité aux sentiments déjà exprimés et à passer à l'étude de l'ordre-du-jour.

C'était toujours lui qui, auprès des Sociétés qu'il administrait, s'impatientait en déclarant : — Je demande la clôture du débat. La discussion a projeté assez de lumière pour qu'une décision puisse être prise en connaissance de cause. Je propose cette motion...

NOS ARTERES

En 1906, lorsque pour la première fois M. Salvago s'assaya dans son fauteuil de Conseiller, il se leva aussitôt pour demander de porter à l'ordre-du-jour le plus proche une interpellation qu'il présenterait sur l'état des routes de la Ville, de leur entretien, de l'encombrement des trottoirs et de suggestions pour mettre fin à cet intolérable état de choses.

Parlant de la Gare de Ramleh il dit : — Pavons sans tarder cet embarcadère des tramways. Assez de considérations oiseuses sur le dilemme : qui doit paver ? La Compagnie ou nous ? Nous sommes ici pour défendre l'intérêt public et des milliers de Ramlistes jugent à juste raison cette situation intolérable. Pavons la gare.

C'est à lui que nous devons l'élargissement de la route et des trottoirs qui vont de l'Ibrahimieh à la ceinture des parcs. Il demanda l'écartement des talus, le boisement de ceux-ci et que l'on trace de larges trottoirs garnis de deux rangées d'arbres. L'Ingénieur en Chef avait cherché à amoindrir la grandeur du projet : — Au lieu, — dit-il —, de leur élargissement à 12 mètres, ce qui entraîne une dépense de 4500 L.E. ne pourrait-on pas se contenter de 9 mètres qui ne reviendraient qu'à 2300 L.E. ?

— Voyons grand ! Quant à la dépense, scindons-la en deux, et puis voilà ! D'ailleurs, Messieurs, Alexandrie est dans l'obligation d'avoir au moins une route vraiment digne de ce nom, vous en conviendrez, je l'espère ?

LES PARCS-SUD

Il voyait grand et loin, toujours. La Municipalité envisageait l'aménagement des Parcs-Sud qui exigeait 3000 L.E., dont 800 seulement étaient disponibles : — Il vaut mieux ne rien faire du tout que de planter un semblant de jardin qui fera sourire de pitié. Gardons nos 800 L.E., qu'il suffise d'engager un gardien pour que ces terrains en fossés cessent d'être une poubelle publique et qu'on y déloge les écuries de la Société Protectrice des Animaux, — ou bien, votons les 3000 L.E. !

Il obtint gain de cause : Nous lui devons encore ce parc.

LE CONGRES D'ARCHEOLOGIE

Ce fut, en vérité, un grand seigneur. Et il le témoignait à tous les instants de son exigence. En 1909, on préparait une réception aux Membres du Congrès International d'Archéologie qui devait se tenir au Caire. La Commission Municipale avait voté 100 L.E. à cet effet, et M. Salvago de s'exclamer : — Montant absolument insuffisant et dérisoire pour une réception offerte par Alexandrie. Triplez-le ! Et, de plus, votons 500 L.E. pour reprendre les fouilles.

Les PRIMES D'ASSURANCES

Durant 10 ans, M. Salvago fût l'âme du Comité des Finances. S'il ne lésinait pas à la dépense, il savait aussi créer de nouveaux chefs de recettes, et parmi ses suggestions, je relèverai celle-ci qui ne manque pas d'originalité : — Les Compagnies d'Assurances contre l'incendie, — dit-il —, sans demander de permission, ont augmenté leurs primes en général et en particulier de 2% celle de coton. Elles encaissent des dizaines de milliers de livres et, chaque fois que, timidement, la Municipalité leur demande quelque chose afin d'améliorer l'équipement de la Brigade des Pompiers, elles refusent catégoriquement toute contribution ! Il faut taxer ces Compagnies dont la façon de procéder est un vrai scandale !

A cette époque, en l'état des accords internationaux, la création d'une telle taxe n'était possible qu'après d'interminables démarches pour obtenir l'assentiment unanime des Puissances Capitulaires. Aujourd'hui, c'est une riche idée à retenir et à reprendre.

LES COMPAGNIES D'ASSURANCES

Il est naturel qu'une Ville ayant des Conseillers Municipaux de la valeur de M. Salvago, donne le ton au pays tout entier. C'est à leur retour de congé, que M. Salvago et ses Collègues ramenaient dans leurs bagages des innovations à adapter à notre bonne Ville. En voici une, entre cent, et qui, depuis 1911, fit bon train comme vous le constaterez :

— En Europe, les Compagnies d'Assurances ont les plus beaux immeubles. Très riches, elles peuvent ostentatoirement se payer ce luxe qui est une excellente publicité. Dans l'état actuel des choses les bénéfices réalisés par ces Compagnies d'Assurances en Egypte, partent directement pour l'Europe, et il n'y a guère qu'une ou deux Compagnies qui aient un ou deux immeubles, soit au Caire, soit à Alexandrie. Je propose à l'Honorable Assemblée, d'exprimer au Gouvernement le vœu tendant à obliger les Compagnies d'Assurances, à titre de garantie, à placer une partie de leurs fonds en immeubles à Alexandrie. Ainsi, il en résultera une augmentation de bien-être pour nos concitoyens et dans l'intérêt même de ces Compagnies, puisque ces immeu-

bles devront acquérir, avec le temps, une plus-value. Aussi, je suis sûr, que le Gouvernement examinera notre vœu avec bienveillance, puisqu'il n'est guère une mesure hostile contre les Compagnies d'Assurances, — bien au contraire —, et qu'il tendra à voir s'ériger sur nos avenues et nos boulevards quelques-uns des somptueux immeubles que ces mêmes Compagnies érigent obligatoirement Avenue des Champs-Élysées et Boulevard des Italiens.

Proposition remarquable ! Presque toutes les législations européennes de cette époque exigeaient des Compagnies d'Assurances étrangères de se soumettre à certaines mesures, et en premier lieu au placement de fonds de garantie, soit en immeubles, soit en dépôts de valeurs ou d'hypothèques, et cela pour servir de gages aux assurés. En Egypte cela n'était pas faisable : les Capitulations admettaient la liberté absolue du commerce et le Gouvernement Egyptien s'y serait heurté en imposant aux Compagnies d'Assurances l'obligation d'avoir des immeubles en fonds de garantie. Néanmoins la Commission Municipale, toujours novatrice par ses initiatives, adopta à l'unanimité le vœu de M. Salvago.

CONCOURS DE FAÇADES

Vous dirai-je un mot de ce parfait esthète ? de cet Alexandrin qui avait patiemment choisi pour sa demeure les plus beaux spécimens de tous les arts manuels ? Car vous en conviendrez tous, M. Salvago a, sinon la plus belle résidence d'Alexandrie, du moins la plus éclectique.

Pour l'embellissement général de l'aspect de nos rues qui font en somme notre Ville, M. Salvago demanda au Service Technique d'acquérir une vaste bibliothèque de livres d'architecture, des collections de photographies et de dessins de belles façades réalisées ailleurs ou encore inédites, et de les tenir à la disposition des Architectes et des Propriétaires, de faire en somme que la Municipalité soit une école d'esthétique. De plus, il insista à créer annuellement un Concours de Façades qui primerait soit un immeuble, soit une villa, ou un ensemble de maisons-à-bon-marché qui aurait été le mieux construit et le plus hygiéniquement aménagé.

— C'est des deux mains qu'il faut voter ces propositions ! dit un Conseiller enthousiasmé.

LES HALLES AU POISSONS

On proposa un jour la construction de Halles aux Poissons, à Anfouchy et l'Ingénieur en Chef, en montrant son plan à l'Assemblée déclara : — Elle ne sera pas belle, mais pratique.

Et M. Salvago de bondir de son fauteuil : Elle sera horrible ! Et comme je le sais par expérience : en Egypte le provisoire est toujours définitif. De plus, ici, rien ne dure autant que le laid ! Aussi, Messieurs, je vous invite à refuser catégoriquement d'affubler nos quais de monuments désagrèa-

bles à voir et d'exiger une construction plaisante à l'œil, sinon belle, monumentale, digne d'attirer l'attention et du passant et des touristes.

Ce qui, malgré cela, nous a été légué, est encore bien laid !

TOURISME

Ce parfait édile fût le premier à parler tourisme : — Les hôteliers de notre Ville, — disait-il —, se font un tort immense en n'offrant pas une cuisine de premier ordre à leurs clients qui se croient littéralement empoisonnés et se voient ainsi obligés de s'en aller ailleurs. N'avez-vous pas remarqué la joie qui se lit sur les visages de ces passagers quand on les invite à prendre un repas dans une maison amie et leur éviter le menu de l'hôtel ? Il est de notre devoir d'engager la gent hôtelière à améliorer sa cuisine et aussi son mobilier de quatre-sous si elle veut retenir le touriste. D'autre part, je propose qu'une délégation se rende au Caire auprès de Son Excellence Mohamed Pacha Saïd, notre Président du Conseil qui est un Alexandrin qui aime Alexandrie, pour qu'il fasse en sorte que les Agences n'engagent pas les touristes à prendre le train du Caire ou de la Haute-Egypte, aussitôt débarqués, sans s'arrêter dans notre bonne Ville qui ne manque pas de charme. Je propose aussi de réimprimer, à un grand nombre d'exemplaires, le Guide Breccia que nous offrirons à toutes les compagnies de navigation à l'usage des passagers de leurs bateaux.

DEJA CRISE DE CABINES !

Le tourisme local n'avait point besoin d'encouragement. Déjà en 1914 il y avait plus de demandes d'« emplacement » pour cabines de bains sur les plages que de place à offrir. Qui favoriser ? et aux dépens de qui ? Quel est le système le plus équitable de distribution ? La question était, est et sera toujours délicate. Pour éviter que le Public trouve prétexte à des « scandales » nouveaux, il avait été suggéré et appuyé d'opérer un triage au sort. M. Salvago, renommé pour son bon sens, donna cette opinion : — Il me paraît inique de venir dire à des familles qui étaient habituées à avoir, depuis des années et des années, leur cabine à un endroit déterminé et, ordinairement près de leur habitation : « Déguerpissez ! Nous allons tirer au sort les emplacements ! » Et je demande que l'on fasse mention dans le procès-verbal que j'ai dit et que je répète qu'il est injuste de tirer au sort les « emplacements » de ceux qui depuis longtemps, sinon toujours, ont acquis certains droits.

LES CASINOS MARITIMES

Vous voyez aujourd'hui, tout au long du ruban de nos plages, pousser des casinos. L'idée première

revient à M. Salvago. C'est sur sa proposition que la Municipalité donna en concession pour dix ans la construction et l'exploitation de casinos qui étaient en même temps des établissements de bains, — vestiaires publics fort pratiques pour ceux qui n'avaient pu obtenir un « emplacement ».

Nous aurions dû prévoir la construction de vestiaires en donnant la concession de nos nouveaux casinos. M. Salvago, n'est-ce pas, fût plus perspicace et prévoyant que notre Administration tout entière.

LA GARE DU CAIRE

Il n'était pas toujours amène dans ses déclarations; j'avouerai qu'il tempêtait parfois et se faisait des ennemis parmi certains de ses collègues flegmatiques ou rétrogrades. Un jour que l'on discutait du projet de déplacement de la Gare du Caire, M. Salvago fût le premier à relever que la voie ferrée coupait la Ville en deux et que tout un quartier, — celui de Moharrem-Bey —, était isolé du restant de la Ville. Il exigea que l'Administration des Chemins-de-Fer construise plusieurs ponts et passages souterrains : — Nous lui enverrons du papier timbré si elle ne répond pas à nos besoins d'urbanisme. Mes chers Collègues qui faites partie du Comité d'Etude de ce projet, je vous exhorte à ne pas prendre congé cet Été avant d'avoir terminé la tâche qui vous a été confiée et insister auprès des Autorités responsables pour que notre Ville jouisse d'un trafic normal.

LES COMITES

Il ne les aimait pas beaucoup ces Comités où l'on palabre indéfiniment : — Vous vous battez tous, le jour des élections aux divers Comités, pour faire partie de l'un ou de l'autre. Non, il est inutile de protester, c'est absolument vrai ! Et je vous prie de ne pas m'interrompre : Quand les membres des Comités sont élus et qu'on désire les réunir, personne ne se rend aux convocations... ni aux rappels d'ailleurs ! Il n'y a que la Délégation Municipale qui se réunisse régulièrement tous les mardis. Aussi, je m'oppose de continuer à renvoyer toutes les questions aux divers comités... puisque elles n'en reviennent plus !

Un Conseiller chercha vainement à le contredire et, terminant sa longue défense sur ces mots : — Ayons un peu de bonne volonté, travaillons ! Ne venons pas ici avec l'idée de faire des discours, mais de la besogne.

M. Salvago releva : — Je tiens à vous faire tous constater que notre Honorable Collègue qui s'élève contre les discours vient de nous en servir un !

LE BRAVE HOMME

S'il était intransigeant comme tout chef doit l'être quand il s'agit de devoirs et d'équité, il savait aussi être libéral, indulgent et bienveillant. Un fournisseur apporta un retard préjudiciable à certains travaux :

— Ne continuez pas à accepter facilement les excuses de ceux qui enfreignent leurs engagements. Ils viennent se lamenter. On fait rapport. Et l'on passe l'éponge ! Nous avons été et continuerons à être indulgents dans les cas de force majeure, mais ne faisons pas de sentiment en cas de violation flagrante et n'admettons pas que toute la Ville souffre du retard apporté par un fournisseur négligent. Qu'il paye l'amende !

Tout de suite après, M. Salvago faisait preuve d'indulgence envers les demoiselles de la Compagnie des Téléphones : — Nous ne pouvons pas dire que le service est mal fait : il peut, parfois, laisser à désirer; il n'est pas toujours parfait, mais ces demoiselles sont aimables et dévouées. Je connais par expérience les difficultés de communications téléphoniques dans différents pays du continent européen : Nous n'avons pas de blâme à adresser à ces demoiselles; soyons patients et indulgents.

LA PREMIERE ILLUMINATION ELECTRIQUE

C'est à M. Salvago que nous la devons. En 1910. Son Altesse le Khédive Abbas II, retour de pèlerinage, devait passer par Alexandrie. La Municipalité tint à organiser une réception digne du Souverain. M. Salvago suggéra de joindre au pavoiement projeté une illumination non plus faite avec des lampes-à-arc dites « fanous » mais, pour la première fois : électrique ! C'était, paraît-il, risqué, s'il venait à venter ou à pleuvoir. M. Salvago tint bon et invita M. Bourgeois, — Directeur de la Compagnie du Gaz et d'Electricité —, dans la salle même du Conseil. Celui-ci, pessimiste, déclara : — La moindre rafale compromettrait l'illumination.

Mais l'Assemblée, hypnotisée par le verbe assuré de M. Salvago, l'écoutait : — Courons le risque de cette innovation. En cas d'échec Son Altesse le Khédive aura la bienveillance d'y discerner que notre démonstration de sympathie avait surtout pour intention de lui offrir cette primeur; Elle voudra bien n'y voir que l'impossible que nous allons tenter en hommage de loyalisme.

Il n'y eût pas de rafale : il y eût une magnifique illumination.

LE CHOLERA, — ENCORE ?

Oui, au mois de janvier 1908, comme au mois de janvier 1948, on organisait un réseau de mesures prophylactiques contre le choléra. La banlieue de Ramleh, — que l'on appelait alors un « faubourg »

—, n'avait pas encore d'eau filtrée et la question de l'eau, comme nous le savons, est la principale des préoccupations dont on doit tenir compte. Il fallait fermer tous les puits qui desservaient les populations besogneuses et faciliter aux Ramlistes la consommation de l'eau filtrée tout en faisant des concessions à la classe peu aisée.

A côté de l'Administrateur de la Municipalité, — M. W.P. Chataway —, qui représentait la Municipalité au sein de la Compagnie des Eaux, M. Salvago en faisait aussi partie en qualité d'Administrateur et rassurait l'Assemblée en ces termes : — Je ne manquerai pas de faire valoir tous vos desideratas au Conseil de la Compagnie des Eaux et je puis vous assurer des dispositions favorables qui animent la Compagnie tout entière.

L'ADMINISTRATEUR

Administrateur hors-de-pair, durant son mandat de Conseiller Municipal, M. Salvago était en outre comme je l'avais, non seulement membre du Conseil de l'Alexandria Water Coy Ltd., mais aussi Président de l'Alexandria Ramleh Railway, Membre de la Commission de la Bourse Khédiviale, et de tant d'autres Sociétés. Jamais il n'avait pris la parole ou voté au cours des délibérations municipales concernant les Sociétés concessionnaires de services publics ou toutes autres questions dans lesquelles il était directement ou indirectement intéressé. Souvent même, par discrétion, il quittait la salle des séances.

Mais, comme je l'avais, au sein de la Commission municipale, il s'était créé quelques inimitiés. Un Conseiller qui n'avait pu tolérer « l'habitude de M. Salvago d'employer un langage violent » fit une interpellation au sujet de l'incompatibilité des fonctions de Conseiller Municipal et celles d'Administrateur d'une Société Concessionnaire de Services Publics.

La parole était donnée au Ministre de l'Intérieur.

L'EDILE PAR EXCELLENCE

Hussein Rouchdy Pacha, Ministre de l'Intérieur écrivit à la Municipalité : « Etant donné que depuis plus de dix ans M. Salvago est membre de la Commission Municipale, qu'il a rendu d'importants services à la Ville, que ses Collègues, enfin, l'ont à plusieurs reprises, désigné comme membre de la Délégation, témoignant ainsi de leur estime pour lui, il me paraît difficile de venir maintenant prendre une décision à son égard. Mon département est toutefois d'avis que, à l'avenir, les fonctions d'Administrateur d'une Compagnie concessionnaire de services publics devront être considérées comme incompatibles avec celles de Conseiller Municipal ».

M. Salvago, tout en appréciant l'exception que

le Ministre voulût bien faire en sa faveur, considéra comme impossible de conserver un mandat dont la confiance des concitoyens l'avait investi grâce à une simple tolérance du Gouvernement. Il envoya une lettre de démission dans laquelle il avouait au Président : « Ce n'est pas sans regrets que j'abandonne ma collaboration et le souvenir des excellents rapports que nous avons eus restera gravé dans ma mémoire. Je résigne mes fonctions avec la conscience de les avoir toujours remplies dans l'intérêt de la Ville, exclusivement, et sans aucun

regret d'avoir constamment défendu des idées qui m'ont paru conformes à l'intérêt général, toujours d'accord, d'ailleurs, avec un groupe de Collègues qui ont fait et font honneur à la Municipalité ».

Le Président, le Vice-Président, trois Conseillers Municipaux prirent tour à tour la parole pour faire les éloges dithyrambiques de M. Salvago qui avait « constamment défendu les intérêts d'Alexandrie avec une énergie qui lui fait honneur et défendu l'équité et la vérité sans hésitation, en homme de principes et de devoir ».

Moustapha Fahmy

La Poupée de Sucre.

Toute sa vie mystique lui vient de sa douceur et de cette fatalité dont elle est l'expression.

L'on aime son visage teinté de sagesse qui amorce et insinue...

L'on aime la promesse mauve de ses paupières semblable à des pétales à l'approche de la nuit...

Et l'on aime chez elle ce cri du regard à quoi tout le reste vient s'accrocher.

Elle a l'air étonné de ces vierges crétoises qui n'ont jamais, de jour, osé fermer les yeux.

Ses robes gardent toujours une cruauté de rêve comme un vent qui vous perce lentement jusqu'à l'âme.

Une flaque d'eau laissée par la pluie et dans laquelle se reflète la lune est moins belle que le tremblement argenté qui moule ses hanches chatoyantes.

Et l'on marcherait sur le fil d'un sabre pour pouvoir déposer son amour sur ses genoux.

Ahmed Rassim

PHILAE

*C'est un Temple-bijou, de colonnes graciles,
Que le fleuve amoureux garde jalousement
A l'époque où, grossi de son limon fertile,
Son flot impétueux a l'ardeur d'un amant.*

*L'insulaire printemps des jardins d'Hespérides,
Que les grands lointains fauves, onduleux,
voient fleurir,
A moins d'attrait, Philae, que ton charme languide
Envoûtement subtil où dort le souvenir.*

*Une exquise déesse, aux yeux de pharaonne
A patiné de rêve ton granit neigeux
Dans le silence ardent nulle cloche ne sonne
Mais la nuit qui te frôle est un grand lotus bleu.*

*Je vous laisse en secret mon âme émerveillée
O Temple, ô Soir, ô Temps millénaire et si doux.
Car l'Eternité veille au long de la Vallée
Et son vaste mystère angoisse mon cœur fou.*

Delphine

QUESTIONS DU JOUR

Le Cyrenaïque-Benghazi et les Senoussites

par M. N. MOSCHOPOULOS

La Congrégation ou Confrérie senoussite est une des plus récentes organisations religieuses musulmanes, laquelle, en raison de son extension dans les pays de l'Afrique du nord semblait avoir acquis une certaine importance politique. Ce sont donc, si la comparaison est permise, les Pères Jésuites de l'Afrique septentrionale et notamment de la Cyrénaïque. Fondée en 1835, cette congrégation musulmane n'a eu, jusqu'en ces derniers temps, que trois chefs : le fondateur, Sidi (seigneur) Mohammed ben Ali Senoussi el Khattabi et Idrissi el Medjaiiri, né dans le « douar » (agglomération de tribus) de Torss (Torch des Français), près de Mostaganem, en Algérie, en 1206 de l'Hégire (1791-1792) ;

Son fils Sidi Mohammed El Mahdi, né en 1844 dans la zaouïa (monastère) El Beda, et mort en 1902 ;

Sidi Ahmed Chérif, neveu du précédent, mais qui en sa qualité de « Grand Senoussi » était reconnu par tous les cheiks (chefs), notamment par Seyid Mohammed El-Idriss, fils aîné de Sidi Mohammed El-Mahdi.

Mohammed Senoussi, le fondateur de la confrérie, eut une vie assez mouvementée qu'il passa dans tous les pays arabes, depuis le Maroc jusqu'à l'Égypte et depuis La Mecque jusqu'à l'Yemen, dans le sud de l'Arabie. Il vécut à Fez (Maroc), où il était allé étudier et où il y demeura de 1822 à 1830, acquérant rapidement la renommée d'un homme prédestiné à être un soufi (savant religieux). Il appartenait, du reste, à une famille qui faisait remonter son origine à Hassan, neveu du Prophète Mahomet, d'où le titre d'El-Hassani qu'ont les membres de la famille de Senoussi, laquelle tire cette appellation d'un grand saint de l'Islam. Parmi les aïeux des Senoussis on compte beaucoup de personnages morts en odeur de sainteté ou ayant la réputation de savants. Le fait de posséder de tels ancêtres devait avoir une influence sur l'âme du fondateur de la confrérie. Comme chérif hassanite et descendant d'Idriss, fondateur de la dynastie marocaine, il était apparenté avec la grande famille des chérifs (descendants du prophète) d'Ouazzan, qui ont le droit de donner l'investiture au sultan du Maroc et sont les chefs de la grande congrégation des Taibia. Ainsi que tous les autres chérifs hassanites, Mohammed Senoussi prit la « tarika » (ordre religieux) de taibia qui était très répandu en Tripolitaine aussi. Cet ordre est une des filiales de la confrérie-mère de Chadéïa (les Turcs écrivent Chazéli).

D'après une légende, Sidi Moulei Taiëb, fondateur de la taibia, prêchait à ses disciples qu'ils domineraient un jour tous les pays de l'Est. « Tout l'Ouantan (patrie) de Algériens vous appartiendra, disait-il ; mais avant que mes paroles se réalisent, il est nécessaire que cette contrée soit possédée par les Beni-el-Asfar (les fils du aJune)... « Quels sont ces Beni Asfar ? En Algérie, on croit qu'il s'agit des Français ; en Tripolitaine et en Cyrénaïque, on affirme, selon un auteur italien (1) que ce seraient les Napolitains, c'est-à-dire les Italiens.

En 1830, Mohammed Senoussi, quittait le Maroc, pour aller en pèlerinage à La Mecque. Il s'arrêta en Égypte avec une doctrine déjà formulée. C'était alors une grande période de fermentation religieuse, le khédivé (vice-roi) Mohammed Aly ayant institué une série de réformes audacieuses qui jetaient dans une grande perturbation la conscience des Musulmans plus timorés. Mohammed Senoussi exposa une doctrine islamique rigide et puritaine qui le rapprochait un peu des Wahabites (de l'Arabie saoudique d'aujourd'hui) contre lesquels l'Égypte venait de lutter âprement. Ses théories déchainèrent contre lui le courroux de beaucoup d'oulémas (savants) de l'université d'Al-Azhar, du Caire, et de tous ceux qu'on pouvait qualifier de clergé officiel. Le Cheikh-ul-Islam, les muftis (interprètes du Coran), les kadis (juges) etc., s'élevèrent contre l'audacieux personnage et le contraignirent à abandonner l'Égypte et à se réfugier à Médine. Quelque temps après il se rendait à La Mecque où il perfectionnait son savoir religieux et se fit un Soufi parfait, ayant été un des innombrables « mourid » (disciples) du célèbre Cheikh Ahmed Ben-Idrissi El-Fassi, venu, lui aussi, du Maroc, d'où son nom de Fassi. A la mort de celui-ci, Senoussi fut son successeur. Mais l'affluence de ses « mourid » et surtout ses relations avec les Wahabites lui valurent la colère et les suspicions des ulémas de La Mecque. Il dut s'enfuir vers le sud, dans l'Assir et dans l'Yemen, et, finalement, il alla s'installer, en 1843, dans la Cyrénaïque, où il fonda, sur les montagnes, près de Derna, la Zaouïa Baida (monastère blanc).

Ici il était en contact direct avec tous les Maghribins (gens du Maroc et des pays voisins), gagnant un grand nombre d'adeptes parmi les Arabes de la Tripolitaine et du Maroc. Il entretenait aussi

(1) Dr. Enrico Insabato: *L'Islam et la politique des alliés*, Noney-Paris-Strasbourg, 1920 page 42.

une correspondance avec le sultan de Wadaï (Afrique Equatoriale française) qu'il avait connu à La Mecque et qui favorisa la propagation du senoussisme dans son pays.

Le Sultan de Turquie, alors maître de Benghazi, voyait avec une certaine défaveur l'extension de l'influence des Sénoussis susceptible de nuire à sa position de Calife ou chef religieux suprême de l'Islam. Pour pouvoir rester indépendant et loin de toute pression des Turcs, Senoussi transféra ses pénates à Djaraboub (Djaraboub ou Jaghub), une petite oasis au S.O. de Siwa. C'est là qu'il mourut en 1859 ou 1860.

Sans suivre les péripéties de ses successeurs nous ferons ici un bond pour passer aux événements de la première guerre mondiale.

Aux approches de la première guerre mondiale (1914), l'influence dominante que la confrérie des Sénoussis possédait auparavant dans les régions entre le lac Tchad et Darfour (province du Soudan anglo-égyptien) avait été perdue par suite de la conquête par les Français du Sultanat d'Ouadai, dont le souverain était un grand ami des Sénoussis et des autres Etats du Soudan Central. Il est arrivé ainsi qu'alors que des membres de cette secte pouvaient être trouvés parmi tout le monde musulman, du Maroc à l'Afghanistan, et que le nombre de ses adhérents croissait de plus en plus en Egypte et en Arabie, l'autorité temporelle des Sénoussites était confirmée dans la Cyrénaïque et dans les oasis du désert libyque, c'est-à-dire Koufra, Djalo et Djaghoub.

Quelques années auparavant, le Cheikh des Senoussis, Sidi Ahmed ech-Chérif avait été gagné au mouvement panislamique du Sultan de Turquie, Abdul Hamid II, et, en 1911-12, il avait aidé les Turcs dans leur campagne contre les Italiens. Après le traité d'Ouchy-Lausanne, du 15 octobre 1912, qui mettait fin à la guerre italo-turque, Sidi Ahmed continua les hostilités contre les Italiens. Il aurait, peut-être, été possible de trouver un compromis, mais le Grand Senoussi refusait d'accepter la situation d'un « bey protégé ». Et quand la première guerre mondiale fut déclenchée, il avait le contrôle sur une grande partie de la Cyrénaïque.

En 1915, par suite, disait-on alors, de cadeaux en argent et de grandes flatteries, Sidi Ahmed fut gagné par les Turcs (les Jeunes-Turcs du triumvirat Talaat-Enver-Djémal) et les Allemands à l'idée de rompre les relations amicales que les Sénoussis avaient, jusqu'alors, entretenues avec l'Egypte et, vers la fin de cette même année, il envahit l'Egypte occidentale. L'entrée de l'Italie, sa plus grande ennemie,

dans la guerre aux côtés de l'Entente avait dissipé ses dernières hésitations. Le plan des Allemands et des Turcs était de faire avancer les Sénoussis en Egypte par la côte et par les oasis menant de Siwa au Nil. Dans le même temps, le Sultan de Darfour devait avancer vers Khartoum. Le danger pour les Anglais, qui avaient alors le contrôle sur l'Egypte, consistait non pas dans la force matérielle des Sénoussis, mais plutôt dans l'autorité religieuse que leur chef exerçait et qui était susceptible de provoquer la guerre sainte des Musulmans.

Les hostilités ont commencé en novembre 1915. Les petites garnisons britanniques d'Es-Solum et d'autres postes avancés furent retirées et Mersa-Matruh devint la base des opérations anglaises. La campagne de la presqu'île de Gallipoli (Dardanelles) qui avait fait dégarnir presque complètement l'Egypte, rendait la situation assez difficile. Les forces britanniques réunies sous le commandement du major-général A. Wallace, consistaient en yeomanry et en troupes territoriales, renforcées d'Australiens, Néo-zélandais et Egyptiens. Le chef des Sénoussis avait avec lui un petit nombre de troupes turques, ainsi que 5000 hommes de ses propres forces régulières et un certain nombre d'irréguliers appartenant à diverses tribus.

Le général Wallace réussit à porter un coup terrible à l'ennemi. C'était le jour de la Noël 1915. En février 1916, le major-général W.E. Peyton, qui succéda à Wallace, commença un mouvement en avant afin de réoccuper Es-Solum. Un engagement décisif eut lieu à Agagya, à mi-chemin vers Es-Solum. Les positions sénoussites furent prises d'assaut et le général Djafer pacha, un Arabe de Bagdad, qui commandait les Sénoussites, fut capturé. Es-Solum fut réoccupé le 14 mars et les Sénoussites s'enfuirent dans la Cyrénaïque.

Pendant les années 1917 et 1918 l'influence des Turcs et des Allemands était en déclin et la situation de Sidi Ahmed lui-même fut compromise au point qu'il ne trouva rien de mieux que de quitter la Cyrénaïque: un sous-marin allemand le transporta de Misurata (Misr-Ada) à Pola et de là en Turquie. Il prétendait toujours être le Grand Senoussi, mais en réalité il fut remplacé par Sidi Mohammed El-Idriss, fils de Senoussi Al-Mahdi. Celui-ci conclut, en novembre 1920, des accords avec la Grande Bretagne et l'Italie, reconnaissant la suzeraineté italienne. En échange il reçut le titre héréditaire d'Emir (prince) avec juridiction sur les oasis de Kufara, Djaghoub, Djalo et Djedabia.

Les relations pacifiques avec l'Italie continuèrent pendant quelque temps, mais l'Italie, sous le régime fasciste, trouva que la situation était assez embarrassante. Du reste, il y avait des indices que Sidi Idriss encourageait les insurgés de la Tripolitaine qui, en juillet 1922, l'invitèrent à devenir leur émir. Au commencement de l'année 1923, l'Italie dénonça les accords de 1920, qu'elle considéra incompatibles avec sa

(2) V. aussi le "Messages d'Athènes" du 7 Octobre. — Le traité de paix avec l'Italie donne à la Grèce le droit d'exprimer son opinion sur la question des colonies italiennes en raison des intérêts grecs qui s'y rattachent. Notamment la pêche des éponges dans les Syrtes qui est pratiquée en majeure partie par des pêcheurs du Dodécanèse et d'îles de la Vieille Grèce.

dignité nationale. Depuis cette date, le haut plateau de la Cyrénaïque devint le théâtre d'un brigandage politique, selon un rapport de Mr. L. H. Hurst, consul britannique à Benghazi (septembre 1925). Seyid Idriss lui-même s'était retiré en janvier 1923, en Egypte où il avait résidé auparavant en qualité de représentant des Sénoussites.

Le 6 décembre 1925, les Italiens conclurent un accord avec l'Egypte tendant à contrôler l'activité des Sénoussites. Cet accord leur donnait la souveraineté sur l'oasis de Djaghboub, tandis qu'au sud de cette place la frontière était tracée tout le long du 25^{me} degré de longitude E. comprenant ainsi Kufara dans la Cyrénaïque. Cette région est importante pour les Sénoussites, parce qu'elle renferme la mosquée-tombe de leur fondateur et un zaouia (monastère) pour l'instruction de jeunes « ihvan » (frères). Elle a aussi une importance stratégique, parce qu'elle est située sur la route Kufara-Egypte.

* * *

Telle était, à peu près, la situation au commencement de la deuxième guerre mondiale, pendant laquelle la Cyrénaïque devint le théâtre d'importantes opérations pendant et après la guerre gréco-italienne de 1940-41.

Il sort du cadre du présent article de parler de ces opérations. Qu'il nous suffise de dire qu'elles furent suivies par toute la Grèce avec le plus vif intérêt, notamment la prise et la perte de Tobrouk, dont la reprise par les Britanniques, avec la participation de troupes grecques, causa l'allégresse de tous les Hellènes.

Dans un troisième article nous parlerons de l'organisation intérieure de l'ordre des Sénoussis.

Les doctrines de la congrégation sénoussite sont encore trop peu connues. La « Fahrassa » El Selsabil el Moin, qui est un livre (répertoire) énumérant les autorités des quarante ordres religieux (tarikas) sur lesquels s'appuie le cheikh Sénoussi et qui fut traduite en français par un interprète militaire, ne permet pas de s'en faire une idée suffisamment claire. On sait, entre autres, que pour faire partie de l'ordre sénoussite, la longue période d'initiation et de préparation des autres congrégations islamiques, avec isolement, jeûnes et pénitences, n'est pas nécessaire. L'aspirant s'adresse à un cheikh ou vicaire, quel qu'il soit, et demande à être admis. Si aucune raison morale ou politique ne s'y oppose, le néophyte accomplit la « baia » (vœu), c'est-à-dire l'acte de soumission au Cheikh, en mettant la main droite dans celle du vicaire de l'ordre et en lisant le « Fat'ha » (le premier chapitre du Koran); puis, il prie pour le Prophète (Mahomet) et jure de suivre la loi musulmane, de ne pas commettre de vol, d'aimer les khouan (frères de l'ordre) comme lui-même et d'obéir aveuglément aux ordres du cheikh Sénoussi. Alors le vicaire l'initie en lui communiquant le « ouird » (mot d'ordre ou incantation qu'on récite à des heures fixes),

lui enseigne les prières qui forment le dzikr (récitation des noms de Dieu) et la façon de les réciter, celles qu'il doit prononcer dans les différentes circonstances de la vie et toutes les particularités qui distinguent les Sénoussis des autres Musulmans.

Les principales prescriptions que le Cheikh impose à ses adeptes sont de : porter le chapelet qui sert aux prières et ne pas le suspendre au cou; ne pas accompagner la récitation du dzikr de sons de tambourins ou autres instruments de musique; ne pas danser (2) ne pas fumer ni priser. Certains arabisants prétendent que l'usage du café serait interdit aux Sénoussis et que seulement le thé leur est permis, mais plusieurs voyageurs affirment que les Sénoussis boivent indistinctement du thé ou du café. Le cheikh Sénoussi célèbre les louanges du thé, conseillant à ses adeptes de le prendre pur et non avec de la menthe, comme les Marocains, ou de l'eau de rose, comme les Egyptiens. Selon lui, le thé facilite la veille et la méditation religieuse. Quant à l'interdiction de fumer, on doit faire remonter son origine aux idées wahabites que le premier Sénoussi adopta durant son séjour en Arabie. L'interdiction est rigoureusement observée, surtout en Cyrénaïque. Tous les Sénoussites aiment immodérément les parfums et surtout l'ambre, le jasmin, le musc et le santal. Les Sénoussites ne doivent pas, comme dans certains autres ordres, se soumettre à des privations et afficher la pauvreté, mais ils ne peuvent porter, comme ornements personnels, qu'une quantité d'or limitée; les femmes sont exemptes de cette réglementation. La règle sénoussite se différenciant de celle des autres ordres, comme les Mevlevia, les Bektachia etc., ne prescrit pas de « kherka », (l'habit monacal, si l'on peut dire), mais les khouan les plus religieux portent le vêtement de laine qui est un symbole de pureté et de religiosité.

* * *

Et maintenant, quelques aperçus sur l'organisation administrative et financière des congrégations musulmanes, et plus particulièrement de celle des Sénoussites. A la tête de la congrégation se trouve le « Cheikh el tarika », plus simplement le Cheikh, qui est l'héritier direct ou spirituel du fondateur. Dans toutes les régions où les règles de l'ordre sont répandues, le Cheikh a des représentants appelés « khalifas » ou naibs », qui sont investis d'une partie des pouvoirs du chef général en vertu d'un diplôme (idjadza ou, comme le prononcent les Egyptiens « agâza »). Au dessous des khalifas se trouvent les « mukaddems » (doyens ou anciens), dont le nom signifie « préposé » ou « curateur » et qui sont les directeurs ou « supérieurs » d'une zaouia. Les mukaddems ont, au-dessous d'eux, des agents spéciaux, des auxiliai-

(3) V. aussi le « Messenger d'Athènes » des 7 et 10 octobre.

(4) On sait que des derviches d'autres ordres (Mevlêvi etc.) chantent, dansent en tournant et se servent de la flûte (kaval).

res chargés de porter des renseignements ou d'avertir des adeptes de leur volonté; ils sont appelés « rokkâb » (au singulier « rakeb » c'est-à-dire montant à cheval, donc des estafettes à cheval) ou « tchaouchs ». Outre ces agents, le mukkadem, nommé un « ouekil » (fondé de pouvoir) ou intendant, chargé de la gestion des biens mobiliers et immobiliers de la zaouia.

Comme toutes les congrégations musulmanes, les Sénoussis ont, eux aussi, leur secret, transmis par le chef de la famille, Sidi-er-Rifi à Sidi Ahmed Chérif, son successeur. Ce serait le « serr-el-Asmaa », c'est-à-dire le secret des noms lequel consisterait en ce qui suit :

Un grand nombre de vieux Musulmans affirment que Dieu a des attributs (sifat) éternels, tels que la science, le pouvoir, la volonté, la vue, l'ouïe, le langage, la majesté, la bienfaisance la gloire, la grandeur. L'absence ou l'existence des attributs fit l'objet de grandes discussions théologiques. Ibn-Hazm (3) dit que le mot « sifat » n'a jamais été employé dans le Koran ni par les compagnons de Mahomet ni par ses successeurs, et qu'il n'est donc pas permis de s'en servir sans que ce soit une innovation blâmable. D'autres docteurs de l'Islam enseignent que les attributs du Dieu ne résident pas dans son essence, mais forment cette essence même et en constituent les aspects. El-Ghazali, célèbre philosophe et théologien arabe (1038-1111) qui vécut en Perse, a combattu cette théorie de tout son puissant talent, spécialement dans son livre intitulé « La Destruction des Philosophes ». Il y eut de très nombreux attributs de Dieu, qui furent ensuite réduits à quatre-vingt-dix-neuf et appelés « Noms de Dieu ». Ils constituent les litanies des Musulmans et leur énonciation se fait en égrenant un « tesbikh » (rosaire), composé de 99 grains, ou de 33 que l'on répète trois fois.

En arabe chacun des attributs est exprimé par un seul mot, excepté le quatre-vingt-quatrième et le quatre-vingt-cinquième. Les noms de Dieu devraient être au nombre de cent; mais le centième est ignoré de tous. Selon quelques Soufis, celui qui le posséderait connaîtrait Dieu dans toute son essence et ne serait plus un homme. La recherche de ce nom est un des buts du soufisme. Les Soufites ont considéré que chacun des noms de Dieu a un pouvoir en soi. En l'écrivant ou en le prononçant à plusieurs reprises, on peut obtenir ce que l'on désire. C'est pour cela que les marabouts (murabyt), c'est-à-dire les fondateurs des congrégations, choisissent toujours un ou plusieurs de ces noms pour les introduire dans le « dzikr » spécial qu'ils formulent à l'usage de leur ordre.

La congrégation des Sénoussites a adopté parmi

les noms de Dieu celui de « latif » (gracieux). Ce qu'ils appellent latfia dans leur dzikr, c'est la répétition du nom de latif mille fois. Outre la révélation de ce nom, miraculeux pour tous les adeptes, le fondateur de la confrérie aurait encore obtenu de Dieu celle d'un autre qui, prononcé par le Cheikh lui-même, aurait le pouvoir d'obtenir toute grâce souhaitée. Ce nom gardé jalousement secret, fut transmis par le fondateur de l'ordre à Sidi Mohammed el Mahdi et par celui-ci à son successeur et ainsi de suite. C'est là ce qu'on appelle Serr-el-Asmaa.

Ajoutons que l'organisation des Sénoussites est parmi les plus simples des confréries musulmanes. Ce n'est pas seulement un chef qui est à la tête de l'ordre, c'est une famille, la famille de celui qui l'a fondé et dont le pouvoir se transmet par ordre de primogéniture. Depuis la fondation de l'ordre, plusieurs zones d'influence se sont créées, grâce auxquelles un ou l'autre des héritiers peut exercer une action individuelle et en dehors des autres. Cependant pour conserver l'unité de la confrérie, il a été convenu entre les différents membres que la direction nominale serait laissée à un seul.

Chaque membre de la famille sénoussite a le droit d'élire pour sa propre zaouia, le mokaddem ou plutôt le cheikh désiré. En théorie, celui qui exerce les fonctions de chef général aurait le droit de nommer et de révoquer le dit cheikh; mais il doit éviter de se mettre en opposition avec ses frères et cousins.

Les zaouias Sénoussites sont toutes construites sur le même modèle, une grande cour où l'on rassemble les chevaux et les dromadaires; autour, de nombreuses pièces servent de magasins et d'entrepôts pour les céréales et les marchandises; d'autres salles sont réservées aux hôtes; l'une est l'école où le Cheikh lui-même instruit les élèves (toullab). Une porte, ouvrant sur la cour, conduit aux appartements du Cheikh. Si la zaouia est vaste, elle possède, outre la salle d'école, une salle de réception accédant à une petite mosquée à plusieurs portes, une sur la cour, une sur l'école et une sur la salle des hôtes.

Les revenus de la zaouia sont destinés : 1) à l'entretien du Cheikh, du Ouakil et des serviteurs généralement des esclaves noirs; 2) à l'exercice de l'hospitalité, car chaque pauvre et chaque voyageur est gratuitement hébergé et les riches reconnaissent cette hospitalité par des dons; 3) le reliquat est envoyé, soit en nature, soit en espèces, au membre de la famille sénoussite qui est le patron de la zaouia.

Tous ces détails peuvent paraître oiseux. Il y en a, du reste, une infinité d'autres. Ils indiquent combien de choses doit savoir celui qui s'aviserait de venir en contact avec les Sénoussites dans les discussions et enquêtes relatives au règlement du sort futur de la Cyrénaïque.

N. Moschopoulos

(3) Abou Mohammed Ali ibn Ahmed ibn Hazm, grand théologien musulman (994-1064) né et mort aux environs de Cordoue (Espagne). Son principal ouvrage « kitab ul-Milal ouan Nihad » (Le Livre des nations et des sectes) fut publié au Caire (1800).

MIRAGES

(SUITE) (*)

par HENRI VRIGNAULT

Ismailia

25 janvier 1939

Dîné hier au soir avec le comte M. de Lesseps et le Général W chez les H.

Lesseps nous raconte des anecdotes très curieuses concernant son père. Il paraît que ce dernier, en butte aux attaques de la Presse et du Parlement britanniques aurait fini par envoyer ses témoins à Lord Palmerston. Comme celui-ci faisant partie du gouvernement ne pouvait pas se battre en duel, un autre gentleman releva le gant, alors les témoins de Lesseps, l'Amiral Jurien de La Gravière et le Général X partirent pour Londres se mettre en rapport avec le dit gentleman qui finit par faire des excuses à ces messieurs.

Et, ajoutait Lesseps, c'est par cette méthode énergique que mon père surmonta toutes les difficultés et arriva par sa volonté à creuser le canal de Suez.

Un peu plus tard, comme il le rencontrait à Londres dans un Club, Palmerston lui dit : « J'y crois à votre canal, mais pas avant cent ans, alors Lesseps lui répondit : « Moi aussi j'y crois, mais comme je désire le voir avant de disparaître, j'aime autant faire tout au monde pour le finir tout de suite ».

Le Général W écoutait avec grand intérêt ces anecdotes inédites racontées par le fils de Ferdinand de Lesseps.

30 janvier

Vu aujourd'hui passer l'« Empress of Britain » transitant le Canal de Suez du Nord pour la quatrième fois. Ce navire de 45.000 tonnes est la plus grosse unité traversant le Canal, et transporte vers les rives ensoleillées des Indes, de l'Australie, de Californie des fournées de millionnaires qui font le tour du monde chaque année.

Quelle merveilleuse croisière que celle là, quittant les pays du Nord en hiver pour aller reconnaître les endroits ensoleillés du globe, en laissant de côté si possible tous les tracasseries et toutes les inquiétudes qui harcèlent l'Europe. Quelle trêve dans la vie que cette cure de solitude, en mer pendant de longs mois, uniquement occupés à découvrir et à visiter des pays nouveaux et enchanteurs.

11 février

Le Pape Pie XI vient de mourir à 82 ans, le monde catholique entier est en deuil.

(*) Voir notre précédent numéro.

Quand il était très malade l'année dernière, il aurait, paraît-il, offert sa vie à Dieu, si ce sacrifice pouvait donner la paix aux hommes de bonne volonté.

Ses deux principaux écrits qui resteront, sont l'Encyclique sur le communisme et l'Encyclique sur l'hitlérisme.

Dîner hier soir avec le Général W. après la conférence qu'il a bien voulu nous faire sur l'Armistice. Quelle clarté et aussi quelle émotion dans tous ces souvenirs personnels sur cette date historique, et comme il est intéressant de noter au passage tout le mal qu'a pu nous apporter le gouvernement américain, incapable absolument de comprendre nos buts de guerre, car, c'est bien là le fond de la question : La France et l'Angleterre auraient pu conclure un armistice avec les chefs responsables de l'Armée impériale allemande et non avec des gens qui ne représentaient, en vérité, rien du tout. Et sur quelle pente épouvantable n'avons nous pas glissé depuis vingt ans, sous le régime de facilité où l'on pouvait voir un ministre en fonction (Stresemann dixit) se vanter d'avoir jeté au panier les rapports du Maréchal Foch sur le réarmement de nos voisins.

Un souvenir touchant et personnel, raconté par le général est le suivant : Après la signature de l'Armistice, le train ramenant les plénipotentiaires allemands venait de repartir, le général regagne le sien avec ses officiers d'ordonnance, et dans le court trajet de Rethondes à Senlis, leur pensée la plus intime et émue, tandis que les cloches commencent à sonner sur tout le territoire, est d'abord pour leur grand chef aimé et admiré qui vient de gagner la plus grande guerre de l'Histoire...

Evocation aussi au cours de cette causerie, de la figure du Captain Marriott qui vient de mourir il y a quelques mois, que nous avons connu ici et qui était au moment de la signature de l'armistice aide de camp de l'Amiral Wemyss.

13 février

Le Général W. est parti ce matin en avion pour Beyrouth, il va revoir ce merveilleux pays qu'est le Liban et la Syrie et qui l'attire toujours depuis le séjour qu'il y avait fait en 1923 comme Haut-Commissaire.

15 février

Jérôme Tharaud est passé hier au soir ici venant de Djibouti. Il était passé par Le Caire et devait re-

prendre son bateau à Port-Saïd. Sans doute, les événements d'Espagne et les accords qui sont en train de se conclure entre notre pays et le Général Franco ser sur la côte des Somalis.

2 mars

Un nouveau pape vient d'être élu par le Conclave; c'est le Cardinal Pacelli qui règnera sous le nom de Pie XII. Il est paraît-il très francophile et très opposé aux régimes totalitaires, c'est donc une très bonne chose pour nous.

3 mars

« Où il est de nouveau question de Madame Atkins ». Je viens de parcourir des notes posthumes de G. Lenôtre parues dans la Revue de Paris.

Il raconte à la date de Décembre 1904 un entretien qu'il venait d'avoir à ce moment là avec le Duc de La Trémoille sur la question Louis XVII; entretien au cours duquel le Duc lui aurait confié que le Dauphin était bien mort au Temple en juin 1795, mais qu'on l'aurait fait sortir de son cachot quelque temps auparavant pour l'y ramener presque tout de suite, par peur (curieuse hypothèse).

Les agents d'exécution auraient été Madame Atkins, une dame anglaise amie de Marie-Antoinette et M. de Cormier (thèse reprise en partie par Frédéric Barbey dans un ouvrage sur cette question paru en 1905).

Lorsque Lenôtre a transcrit ces notes, il n'avait pas encore fait paraître son remarquable ouvrage sur le Roi Louis XVII et l'énigme du Temple paru en 1920, qui présente une thèse tout à fait différente et qui ferait évader le Dauphin, bien avant le mois de juin 1795, évasion qui aurait été exécutée non par des Royalistes comme le pensait le Duc de la Trémoille mais par des révolutionnaires.

Car c'est bien ce qui rend le problème vraiment hallucinant, c'est que chaque fois qu'on touche la vérité, un historien arrive avec une nouvelle preuve ou plutôt un essai de preuve, et tout est à recommencer, le château de cartes est de nouveau par terre.

D'après le Duc de La Trémoille, on ne saura jamais la vérité sur cette question. Mais si la dite question était si simple que cela on n'aurait pas besoin de connaître la vérité, elle apparaîtrait toute seule au premier examen, tandis que cela n'est pas du tout le cas.

Et, on en revient toujours à ceci : qui a posé pour la première fois le problème de la question Louis XVII ? C'est tout simplement le Gouvernement de la Restauration en ne faisant rien de ce qui aurait dû être fait si vraiment on avait eu la preuve absolue de la mort au Temple, ni service, ni commémoration, rien qui puisse rappeler la vie ou la mort du pauvre petit Roi.

D'après Lenôtre, c'est Monsieur le Comte de

Chambord qui aurait chargé officiellement M. le Duc de La Trémoille de faire une enquête très serrée sur la question Louis XVII.

6 mars

Où il est de nouveau question du refus du Comte de Chambord.

Voilà encore une question qui aura fait couler beaucoup d'encre. L'auteur d'un article paru dans le Mercure de France de janvier 1938 reprend la thèse du Baron Lafaurie dans ses Souvenirs qui paraissait être également celle de Mgr le Duc d'Orléans, c'est-à-dire la crainte du Comte de Chambord d'une nouvelle invasion allemande de la part de Bismark, s'il revenait en France à la faveur d'une restauration monarchique.

D'où l'invention de toutes pièces de cette fameuse question du « drapeau blanc » qui offrait aux yeux du monde le double avantage de laisser aux royalistes la monarchie intacte, et pour les autres de ne pas avoir l'air de capituler devant l'étranger.

Cette thèse est intéressante, mais il en a déjà été question plusieurs fois avant de réapparaître dans les Souvenir de Lafaurie, qdi cite à l'appni de sa thèse l'opinion autorisée de Mgr le Duc d'Orléans et aussi celle du Marquis de Dion qui la tenait lui, de son côté, sous le sceau du secret, d'un intime du Prince à Froshdorf.

Marie de Roux dans son ouvrage sur la République de Bismark réfute en partie cette opinion, qui a pu prendre corps parce que, au moment où la menace allemande paraissait se préciser et à mesure que les chances de la restauration monarchique commençaient à prendre une certaine ampleur, notre ambassadeur M. de Gontant signalait de Berlin la colère du Chancelier.

A ce moment là, la menace paraissait assez grosse pour que le Maréchal Mac-Mahon attribuât la lettre de Salzbourg du 25 octobre 1873, qui rendit impossible la restauration au patriotisme du Comte de Chambord soucieux avant tout d'éviter à son pays une agression de l'Allemagne.

Les documents les plus autorisés ne confirment point cette hypothèse, mais que cela ait pu s'imposer à l'esprit de chef de l'Etat, c'est assez pour faire mesurer l'attitude que le Chancelier avait prise, et la haine avec laquelle il poursuivait dans la restauration de la monarchie la restauration de la France.

8 février 1939

Melchior de V... me disait cet hiver pendant le court séjour qu'il a fait cette année en Egypte que les Princes de la Maison de France qui vivent actuellement en exil en Belgique sont entièrement différents l'un de l'autre par le caractère et les aspirations.

Autant le Duc de Guise est résigné à la dignité qui lui est échue à la mort de son cousin Mgr le Duc d'Orléans comme Chef de la Maison de France, poste d'honneur qu'il remplit par devoir avec une haute idée et une haute conscience de ses fonctions et de ses droits, mais en regrettant du fond du cœur très profondément sa vie d'autrefois à Paris, en ayant de plus, peut-être la conviction intime qu'il ne règnera jamais; autant son fils, le comte de Paris est entièrement persuadé, lui au contraire, qu'il rentrera en France sous peu et qu'il règnera un jour. Il apporte, du reste à ce « métier » de Prince héritier une intelligence des faits et des hommes, et une volonté que l'on a rarement vue chez un Prince de cet âge.

Il emploiera du reste tous les moyens pour revenir en France, et, si la porte lui est fermée, il rentrera par la fenêtre, par n'importe quel moyen. Il se souvient sans doute des agissements de son grand oncle le Duc d'Aumale qui avait accepté en mai 1873 la Présidence de la République, mais cédant aux remarques du Comte de Chambord a retiré ensuite sa candidature pour laisser la place à Mac-Mahon. Sans doute aussi doit-il se rappeler un projet beaucoup plus près de nous, celui de son grand père le Comte de Paris qui, à une date non précisée, avait rêvé d'un coup d'Etat en profitant d'un Congrès, c'est-à-dire d'une réunion de la Chambre et de Sénat en Assemblée Nationale au Palais de Versailles.

Le Comte de Paris se serait tenu à distance, et, à l'heure fixée avec ses amis il serait apparu à la Tribune, comme devait le faire en novembre 1873 le Comte de Chambord.

Sans doute, Henri de France rêve-t-il maintenant d'un projet semblable qui aurait peut-être des chances de réussir, à condition qu'il y ait en France à l'heure actuelle un esprit monarchique assez développé pour accepter un pareil coup d'Etat.

Sans doute aussi, vivons nous sous une constitution absolument fautive, une constitution faite dans l'attente d'un souverain, et, la République n'est elle, dans le fond qu'une Monarchie constitutionnelle sous un autre nom.

C'est pourquoi on peut se dire que le jeune prince essaiera pour rentrer en France de tous les moyens, et que, profitant des leçons de l'histoire, il n'attendra pas éternellement des heures meilleures et qu'il n'ira pas au devant d'un nouvel échec de la Monarchie qui a amené la République par une suite de marchandages et de compromissions presque incompréhensibles entre les royalistes divisés.

11 mars

La Duchesse de Vendôme a visité le Canal hier dans la journée, avant de repartir pour l'Europe. Cela me rappelle une anecdote concernant le feu Duc, son mari. Il se trouvait dans le train qui longe la

côte d'Azur et le matin au breakfast s'était assis comme tout le monde au wagon restaurant.

Il engage la conversation avec son vis-à-vis, et celle-ci roule agréable et intéressante sur les contrées qu'ils traversent, et aussi sur l'Egypte qu'il ne connaissait pas.

A la fin du déjeuner il s'informe du nom de son interlocuteur et après que celui-ci se fut aimablement nommé, c'était Cattaoui Bey; le prince se nomme à son tour, et très simplement lui dit : Vendôme.

Hier matin, j'ai reçu de Mathieu de Lesseps un ouvrage de Jean d'Elbée qu'il m'avait promis sur son père et qui est intitulé « Un conquistador de génie ». C'est bien là le livre que l'on attendait sur ce grand Français après l'ouvrage admirablement fait par de Coureau, mais qui est loin d'avoir l'envolée, la poésie, l'âme de celui-ci.

Et de quelle plume experte il a su décrire en quelques pages le sombre drame de Panama, dont on aurait voulu se servir pour essayer de ternir la gloire du créateur de Suez qui lui avait donné tant de mal au début.

Comme me le disait son fils cet hiver, si Ferdinand de Lesseps avait été ingénieur, financier, tout autre chose, il n'aurait pas fait Suez. Un conquistador pouvait seul arriver à faire cette œuvre grandiose, dont le dernier récit très imagé et aussi très vivant, est aussi une grande leçon d'énergie et une réplique aux scandaleuses déformations d'Hollywood.

26 septembre 1938

à bord du « Strathallan »

Escale à Malte pendant la tension diplomatique. Nous entrons dans cette merveilleuse baie de La Valette pendant que le soleil se couche sur les côtes de la Ville. Nous sommes entourés de centaines de barques illuminées, et cette vision enchanteuse, le clapotis de l'eau, toutes les lumières de la ville qui s'allument petit à petit et lui donnent un cachet presque vénitien nous feraient presque oublier les événements graves d'Europe, si nous ne nous trouvions rangés presque bord à bord avec un magnifique paquebot allemand rempli de touristes.

Celui-ci devant partir avant nous de La Valette fait alors une manœuvre bizarre qui consiste après avoir reculé un peu à foncer de côté sur l'avant de notre bateau.

Le capitaine n'a que le temps de prendre son porte voix et de crier au commandant allemand : « Stop, arrêtez, êtes-vous fou ? » ... Alors, rapidement, le paquebot se redresse et passe ensuite lentement devant nous tandis que l'orchestre du bord joue un air patriotique.

Maintenant, la nuit est tombée tout à fait, et nous pouvons tout de même contempler, grâce aux lumières, cette baie extraordinaire et vraiment captivante, cette ville illuminée et chargée de passé, ces

barques si jolies dont les feux se reflètent sur l'eau très sombre qui entoure maintenant le bateau.

Le Caire 20 mars 1939

Visité hier à la citadelle la Mosquée Mohamed Ali qui vient d'être réouverte au Public après trois ans de travaux de restauration.

Bâtiment trop neuf et qui commençait à devenir vieux, mais la coupole est bien jolie et les minarets bien élégants, d'une élégance bien orientale, et on les revoit toujours avec le même plaisir.

Je me souviens d'un soir de clair de lune que nous avons passé à la citadelle et cette impression très forte ne s'est jamais effacée de ma mémoire. Monter en voiture les pentes de la citadelle ce soir là avait quelque chose de presque mystérieux, et quand nous avons pénétré ensuite dans la cour de la Mosquée, j'ai senti mieux que jamais l'étrangeté de ce lieu en contemplant les fontaines aux ablutions éclairées par la lune.

Et puis, je me rappelle que le gardien nous a offert ensuite de nous montrer l'intérieur de la Mosquée illuminée, dont les milles lampes éclairaient d'une façon étrange l'immense tapis rouge.

Etrange sensation que celle-là ; car, en général un Chrétien ne rentre pas la nuit dans les sanctuaires de l'Islam, et je ne pouvais que me représenter là des centaines de fidèles agenouillés sur les tapis, tournés vers La Mecque en invoquant Allah, et leurs psalmodies devaient revêtir en ce lieu une tonalité presque tragique qu'on ne pouvait seulement qu'imaginer...

Le Caire, 8 avril 1939

Il n'y a peut-être pas au monde de pèlerinage plus impressionnant que de se trouver à Guizeh, de contourner la grande Pyramide et de descendre ensuite lentement vers le grand Sphinx.

Ce soir-là, la couleur rose du soleil couchant venait mourir devant le petit Temple qui se trouve à droite, et à mesure que la lumière se fondait dans le crépuscule, la tête du Sphinx se détachait davantage, et les yeux se faisaient encore plus mystérieux et plus étranges.

Il y a vraiment en cet endroit quelque chose qui déconcerte, et les sensations que l'on peut avoir et éprouver là, sont et restent uniques. On est écrasé de passer devant l'âge de cet animal fabuleux à tête de femme qui grandit encore à mesure que le jour s'enfuit. Quel âge a-t-il ? Nul ne le sait, et les recherches les plus savantes n'ont rien donné — quatre mille, peut-être six mille ans avant notre ère. Pourquoi est-il là à cet endroit précis, au milieu de ce désert chaotique d'où émergent étrangement les trois Pyramides ; et qui est rempli, d'autre part d'une foule

de temples et de tombes qui font songer à une immense nécropole.

Ce soir là, il n'y avait personne devant lui, et la solitude complète dans laquelle on pouvait se complaire ajoutait encore à l'étrangeté du lieu, et donnait à notre recueillement un aspect presque religieux ; et nous sommes restés longtemps ainsi sans rien dire, sans rien entendre non plus, car ce lieu est désertique et secret, jusqu'à ce que le grand Sphinx ait, non pas disparu, mais se soit estompé dans le crépuscule étoilé, si loin de tout, de l'espace, du temps, des civilisations mortes et à naître ; dominant de toute sa grandeur, maintenant cachée, le morne présent et l'avenir incertain, et laissant bien irrésolue l'énigme qu'il a toujours posée, par le fait même qu'il est là, celle de la Vie.

29 mai 1939

A bord du « Champollion »

Nous quittons Alexandrie dans la soirée et traversons la rade qui est littéralement remplie par l'escadre anglaise composée de plus de 50 unités sur le pied de guerre. Vision grandiose de cette flotte vraiment admirable et qui donne une impression de force et aussi de sécurité.

Croisé sur le pont Pierre Benoît qui revient de Djibouti et d'Aden et qui a vu là-bas, sous un soleil de plomb, des choses bien intéressantes, paraît-il.

30 mai

Passé à 2 h. devant le Mont Carmel à Caiffa, et ce n'est pas sans émotion que je revois cet endroit délicieux avec son hôtellerie si accueillante, qui dépend du Monastère des Carmes, et, où j'ai passé des heures si agréables en compagnie du Père Lambert pendant la Semaine Sainte de 1936.

Ce Père qui connaissait très bien la Palestine nous disait que l'émigration juive allait faire sous peu déborder le vase, à cause des revendications arabes.

Les Arabes, nous disait-il, s'ils sont expropriés de leur terre se transformeront immédiatement en brigands pour essayer au moins d'avoir quelque chose, et, c'est ce qui a eu lieu trois jours après c'est-à-dire le mardi de Pâques au soir de la même année — bombes sous le train, fusillades dans les rues sans compter les incendies de récoltes et d'orangers.

Pauvre pays qui a toujours été le théâtre d'exploits sanguinaires — pour que la prophétie sacrée puisse continuer à garder sa valeur et que les Paroles du Christ prédisant la ruine de Jérusalem gardent, elles aussi, leur si mélancolique et si belle intensité.

Henri Vrignault

(à suivre)

LA VIE ARTISTIQUE

Les Meilleures Oeuvres de Louis David

Un article inédit de LÉON DEGAND

Je me trouvais dans un train international. Le voyage était long et fastidieux. Les voyageurs de mon compartiment finirent par engager une conversation générale. L'un d'eux était particulièrement brillant. Après un exposé très documenté, me parut-il, sur la situation actuelle de la Russie, il se lança dans des considérations sur les dernières découvertes de la physique moderne.

— Je suis physicien, lui dit un de nos compagnons. L'êtes-vous aussi ?

— Non, répondit-il. Je suis historien. Au temps de ma jeunesse, je voulais me consacrer exclusivement à la physique. Mais quand j'aperçus qu'en physique on n'est jamais sûr de ne pas confondre les faits avec leur interprétation, je continuai à m'intéresser à la physique, par goût; mais je m'orientai plus spécialement vers l'histoire. Car, en histoire, les faits sont bien moins fuyants.

Cette affirmation fit pousser de joyeuses protestations à un philologue et à un critique d'art, présents au débat.

— Je sais, répliqua l'historien. Mais quand, pour un fait, je possède plusieurs interprétations, je m'impose de les signaler toutes.

Voilà qui était, assurément, fort honnête et augmentait les chances de la vérité; mais laissait, malgré tout, la porte ouverte à d'innombrables doutes.

Car, en principe, l'historien travaille sur des faits. Ils constituent sa matière première. Mais, en réalité, l'historien se sert bien moins des faits que de la signification de ces faits. Or, la signification d'un fait ne résulte pas du fait lui-même, mais de l'interprétation qu'en donne celui qui en prend conscience. L'historien travaille donc plutôt sur des interprétations. (Notons, en passant, que l'établissement d'un fait historique naît souvent d'interprétation de textes, par exemple).

Travailler sur des interprétations ne saurait être interdit aux historiens. On connaît l'utilisation féconde de ce que l'on appelle « les hypothèses de travail ». L'essentiel donc, en l'occurrence, c'est de ne jamais oublier que l'on ne se fie qu'à une hypothèse et de ne jamais confondre fait et interprétation.

Mais il est des interprétations tellement anciennes qu'elles sont aujourd'hui consacrées, que nul ne songe plus à les discuter et qu'elles bénéficient abusivement de la considération et du respect que l'on doit aux faits.

Je veux en venir, ainsi, à une opinion très courante concernant l'œuvre de Louis David, ce peintre qui naquit dans un bon milieu bourgeois sous l'Ancien Régime, devint Conventionnel et régicide sous la Révolution, soutint Robespierre jusqu'au 8 Thermidor, le renia le 13, pour entrer, enfin, dans la peau de l'illustrateur officiel de l'Empire napoléonien.

Selon cette opinion, professée dans les milieux politiquement et esthétiquement les plus divers, « David aurait peint ses meilleures œuvres alors qu'il était Conventionnel ».

Certains historiens vont même plus loin. Ils affirment que c'est précisément parce qu'il était conventionnel et, de la sorte, engagé dans la lutte capitale de son époque, que David fit alors ses meilleurs tableaux. Et, de cette affirmation, présentée comme une simple constatation du bon sens, ils déduisent des théories en faveur de la nécessité, pour tout artiste, s'il désire créer des chefs-d'œuvres durables, de participer activement aux luttes politiques du siècle.

Il n'entre pas dans mon propos d'examiner le bien-fondé de ces déductions. Je limiterai mon attention à la proposition qui leur sert de point de départ : « David a peint ses meilleures œuvres lorsqu'il était conventionnel ».

Or, ces œuvres ne sont pas ses meilleures. Elles sont réputées telles, pour le moment, dans certains milieux, par certaines personnes, à la suite d'une décision, toute précaire et toujours révoquable, du goût. Distinguons ! La supériorité de ces œuvres n'est pas un fait, de valeur objective, mais une qualité attribuée en vertu d'une appréciation, de valeur toute relative. Ne confondons pas.

Ce n'est donc pas faire œuvre « scientifique » que de baser, par exemple, tout un ouvrage, sur David et l'influence de son époque, sur une interprétation toute provisoire des mérites de son œuvre.

« Le Conventionnel Gérard et sa famille » et le « Marat assassiné » ne sont supérieurs au « Serment des Horaces » et aux « Sabines » qu'en vertu d'un décret de notre esthétique actuelle. Un tel décret doit rester sans effet pour l'historien, qui se contentera de noter, comme notre physicien-amateur, les variations diverses de l'opinion concernant l'œuvre du peintre qu'il étudie.

Car, en art, il ne saurait y avoir des jugements définitifs, puisqu'il n'existe pas de critères absolus.

Léon Degand

POESIE ET POISON!

Il fut si étrangement commenté, dans les salons et les cafés, ce geste d'apposer une plaque sur le mur de la maison du poète... Des sourires, des demi-sourires, à peine un regard ému !

Cette gloire posthume faisait naître sur le visage de quelques uns, une moue étrange... Consacrer la Poésie par un geste officiel, était en quelque sorte, un événement qui les dépassait. On acquiesçait par là à une démarche impossible, en acceptant une valeur qui n'avait jamais été cotée en Bourse ! La Bourse, le Sanctuaire, à l'ombre duquel s'établit notre ferveur et qui seule, peut trancher, ce qui est respectable pour nous...

Encore si le poète pouvait jouir d'une certaine considération mondaine, faire naître de l'envie chez le voisin, mais cela est impossible, et sur n'importe quel angle qu'on fasse asseoir sa lubie, elle ne peut être acceptée par personne...

Aussi est-ce avec stupéfaction qu'on a vu imprimer quelques communiqués, voire des photos, qui voulaient donner le change, créer un certain courant de condescendance, en admettant que des amis et jusqu'à des inconnus étaient pris de cœur... Pourtant la vérité était toute autre.

Côté mondain, on savait en quoi s'en tenir et le pli qui se manifeste sur la lèvre de ces Messieurs, durant ces sortes de manifestations littéraires ou autres, en dit long sur leur « intériorité » très contestable. Le poète pour ces raffinés de l'existence, est un faible d'esprit, un incapable. L'idée même de son existence, de son « explosion » dans une société très peu faite pour lui, est vite repoussée, et si par hasard il lui arrive d'être « admis », c'est bien pour autre chose, que pour cette abracadabrance... Ainsi pour Cavafy c'est plutôt son compte au « Crédit Lyonnais », qui par principe devait avoir cours...

Quant à ceux qui aujourd'hui arrivent — à se maintenir en place, il faut reconnaître — qu'ils sont soutenus, pour la plupart, par une carrière journalistique reconnue. C'est la raison qui fait, que « nos poètes » finissent le plus souvent dans la critique ou le compte-rendu. Position, reconnaissons-le, qui tempère leur élan poétique et parfois anéantit le rêve...

On admet ainsi le « Columnist » et il lui arrive même d'être fêté dans les cénacles et les salons. Ne va-t-il pas, comme par hasard, pondre un jour, dans un discours ou un article, de la flatterie ! Quant à ceux qui se contentent de chanter ou de dire simplement des choses essentielles, ce ne sont que des « pieux » qui gênent la circulation. Qu'ils tombent donc, devant un garde-boue, ou soient atteints par

tout autre moyen, qui les fasse trébucher et rouler la face contre terre...

Hélas c'est là l'attitude des gens qui vivent en marge des lettres : hommes d'affaires, courtiers, employés de banque, à l'égard de la gent écrivassière et poétique. Il faut dire qu'elle est incompréhensible de la part même de certains intellectuels !

Ceux-ci ne devaient-ils pas accepter le processus poétique, et souscrire généralement à une possible communion ? Or il arrive et c'est ce qui donne à réfléchir sur l'essence même de leur culture — qu'ils soient, ici, les plus grands railleurs !

Marchands de Rhétorique, exclus de la véritable littérature prennent-ils sur leur compte, ce que l'ancienne Ecole d'Alexandrie avait de « salacité » et d'esprit critique, pour piaffer et écumer, tels des chevaux abandonnés dans la course, par leur jockey !

On comprend que Cavafy leur soit resté sur l'estomac, comme n'importe quel talent poétique qu'ils raillent, après avoir fait de tout pour l'arrêter dans son premier élan. Et certainement, ils sont plus à blâmer que les autres, dont la constitution peut-être est telle, qu'ils n'arrivent pas à s'assimiler trop de choses.

Qu'ils lisent donc la Correspondance de Chestof à Gorki, de laquelle, je transcris quelques fragments à leur intention : « Je ne pense pas que vous sachiez être malin, et pour moi, je ne sais soupçonner. Je ne sais davantage flatter. Je vous aime. Je vous aime ardemment. Chaque mot de vous m'est cher... »

— « Le milieu littéraire est par lui-même épuisant... Le temps passe vite en échecs... On ne vit pas la vie présente et le passé.

— « C'est formidable ce que je me sens bien et joyeux ! Je suis content du succès de votre « Mouette ». Avez-vous écrit depuis ? Ecrivez, écrivez... »

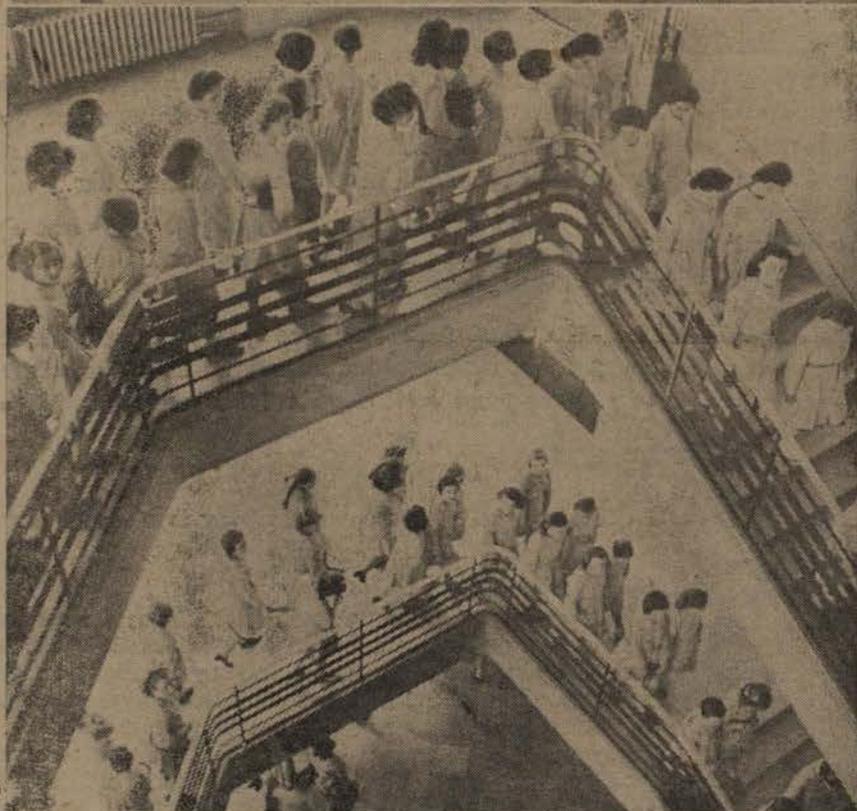
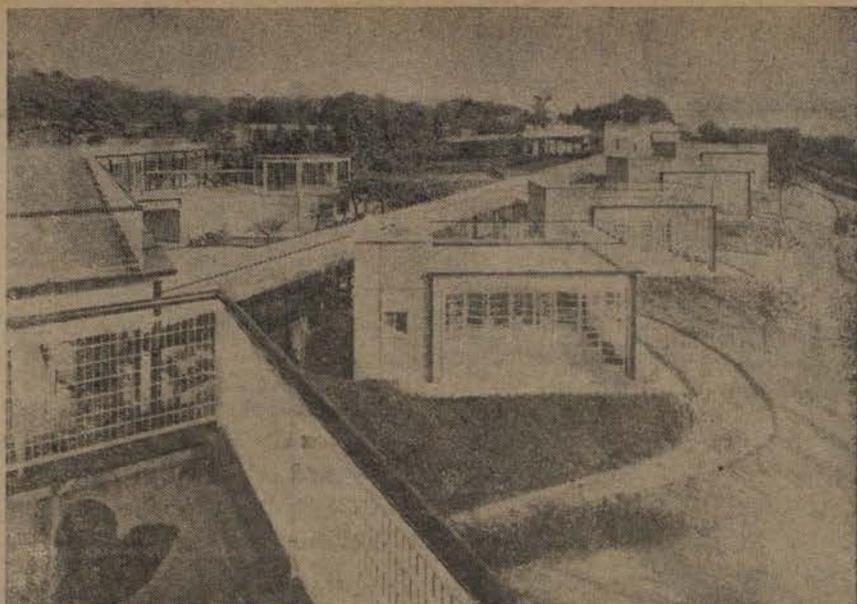
T.

LES REVUES : « Accoler les Vignes Humaines ».

Il en est des nations comme de certaines plantes : trop faibles pour s'élever par la force de leur sève et monter à la verticale vers l'azur, elles avancent leurs rameaux sur un plan horizontal, à ras de terre. « Culture Humaine », revue d'éducation générale, paraissant à Paris est un de ces modestes échafauds dans la vigne des hommes de bonne volonté. Au sommaire du dernier numéro : E. Moussat : On manque de poètes. D. Merang : L'imitation et ses effets. Georgina : Caractère et Groupe Sanguin. A. Fayol : La noble figure de Washington. A. Ouy : L'attention dans la vie quotidienne. R. Lebel : La femme, réalité plastique et fidèle. H. Dubreuil : L'idéalisation poétique de l'industrie, etc.

Après une

Les Établissements Scolaires



Une fresque (

Pour de nombreux visiteurs, l'exposition des établissements scolaires modernes de France que l'Union Française Universitaire avait organisée au deuxième étage de la Maison de France, est apparue comme une révélation. On restait stupéfait devant un ensemble architectural aussi varié et aussi imposant, devant une œuvre qui fut conçue en quelques années et dont l'exposition, malgré sa richesse, ne pouvait donner qu'une idée incomplète.

Sans doute Paris et sa banlieue sont-ils les lieux de France où l'effort de réorganisation scolaire est le plus sensible. Pour une aussi dense agglomération, il fallait construire des établissements nombreux. Mais, la France entière, villes et villages, a bel et bien suivi le mouvement. Dans la prairie normande, Colombelle présente les lignes gracieuses de son école blanche dans un parc de verdure; au milieu de la neige des hautes Pyrénées, s'élève le pittoresque campanile de l'école d'Odeillo; le bloc harmonieux de Bellerive domine la sinueuse vallée de l'Allier.

Or, ce dernier édifice, si étrange que cela semble, ne répond déjà plus aux conceptions de la pédagogie moderne. La pédagogie est devenue une science solidement construite et, elle réclame aujourd'hui des pavillons séparés, destinés à de petits groupes d'élèves, afin que maître et maîtresse connaissent tous leurs

1. — L'École en pleine air de Suresnes.
2. — La Maison des provinces françaises à la Cité Universitaire.
3. — Au Lycée de filles du Cours de Vincennes.

Exposition :

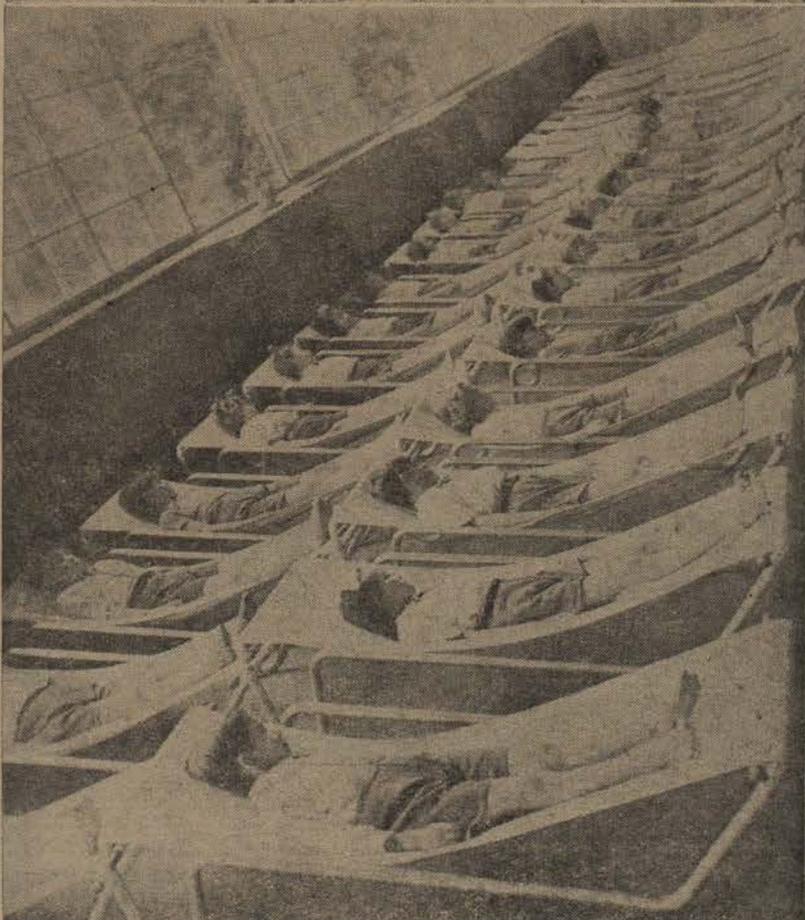
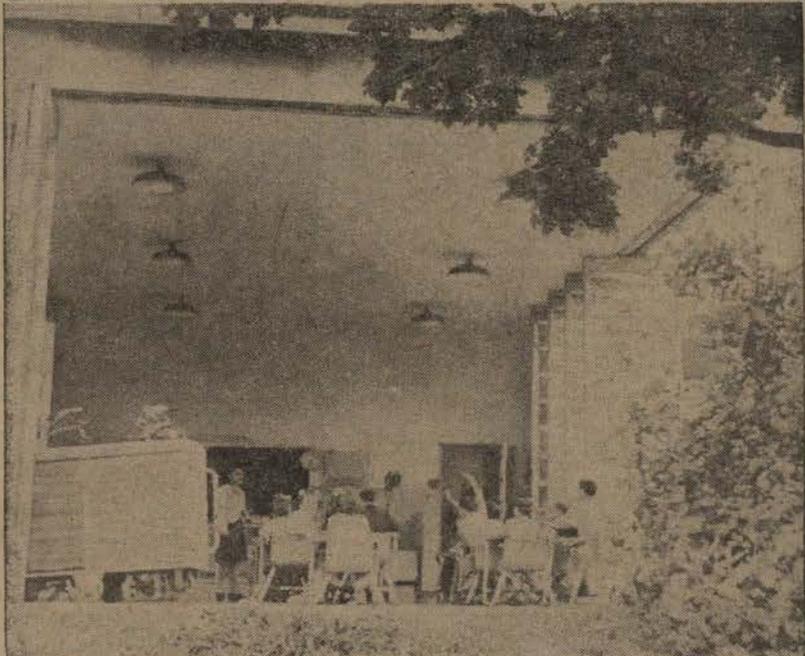
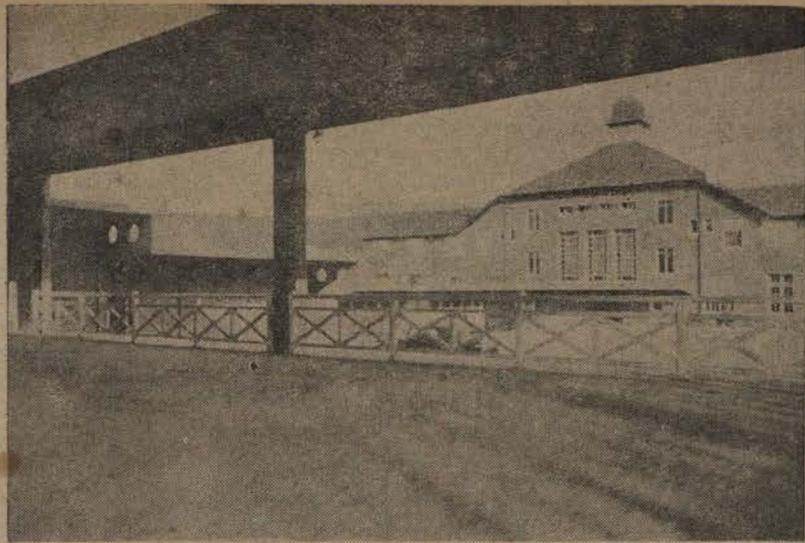
Modernes de France.



Augeron.

enfants et, comme dans une famille, se dévouent à chacun d'eux. C'est pour cela que Suresnes est un modèle, « un grand exemple ». Villejuif, également dans la banlieue de Paris, présente un ensemble qui relève d'un même principe éducatif.

Disons, sans attendre, que l'exposition ne se contentait pas de présenter des édifices, même sous leurs aspects les plus variés. Elle montrait aussi la vie, enfants, grands et petits, dans leurs ébats, comme dans leur travail. Certains panneaux ressemblaient à des reportages pris sur le vif. On a généralement admiré l'Ecole de Plein Air de Suresnes : quarante photos toutes plus belles les unes que les autres, montrant des frimousses d'enfants qui se reposent, des corps à peine vêtus qui se livrent au soleil, sous les rayons ultra-violet, des bambins sous la douche, d'autres traînant leurs légères chaises d'acier sur les pelouses, des petites filles portant à leurs lèvres la tasse de lait de quatre heures, des groupes réunis dans les pavillons ouverts sur la nature et la lumière, toutes les portes repliées sur elles-mêmes comme de fragiles paravents de verre. On s'est aussi arrêté devant le solarium du Cours de Vincennes : à travers de larges vitres, on voyait de clairs visages de jeunes filles suivant une leçon, ou encore, le photographe les avait surpris déferlant dans les spirales du majestueux escalier. L'Ecole Nationale Professionnelle de Poli-



1. — Groupe scolaire de Belfort.

2. — La classe en plein air à Suresnes.

3. — Les enfants au solarium à Suresnes.



7. — Groupe scolaire à Cachan.
 8. — L'école d'Odeilho.
 9. — Cuisine en rotonde de l'Ecole Nationale Professionnelle de Poligny.

gny, en plein Jura, nous offrait le même ravissant spectacle : dans une belle cuisine en demi-ronde, blanche et nette, de grandes jeunes filles surveillaient la cuisson des plats; à l'atelier, elles maniaient le fer à repasser; à la buanderie, étincelante d'émail, elles se penchaient pour tordre et rincer le linge. Chacune de ces images apportait une idée, reflétait un principe d'éducation.

On fera encore remarquer avant d'aller plus loin, que certaines de ces écoles ne sont pas absolument neuves. Mais, avec de vieux monuments, on a su donner l'impression du neuf. On a aussi sauvé ce que l'art des temps passés avait su y introduire de décoratif. A Poligny, on a laissé les magnifiques rampes en fer forgé. Le Collège moderne et technique de Belfort a, lui aussi, utilisé d'anciens bâtiments, mais en les adaptant à leur nouvelle fonction. On ne verra donc plus ces vieux couvents transmettant de but en blanc leur austérité à ces jeunes gens qui courent au devant de la vie. A l'école maternelle de Puteaux, pour rafraîchir la vieille école, on a fait appel à un groupe de jeunes artistes, les « Chantiers d'Art ». Ils ont illustré les murs de fresques qui, cette fois, ne s'inspirent plus des contes de fées, mais de la poésie de la vie moderne. Car, la poésie n'est pas seulement dans les temps révolus, dans le romantisme de l'évasion, elle est aussi, pour ceux qui aiment voir, dans la joie du travail, dans la richesse des inventions modernes. On a continué cette œuvre à l'école d'Aubervilliers, sous l'impulsion du peintre Fougeron et, un opuscule bien visible sur la table de l'exposition, nous en révélait le sens.

C'est l'enseignement maternel et primaire, ou enseignement du premier degré, qui semble avoir reçu le plus de soin, en France. On rencontre des écoles maternelles neuves, des groupes scolaires neufs, un peu partout. Ils sont pourvus d'espace, d'air, de confort. Voyez les pelouses de Pantin, ses profonds préaux, voyez ces charmantes bonbonnières que sont certains jardins d'enfants comme celui de Montrouge. D'un point de vue architectural, voyez aussi les belles lignes de Cachan. En certaines villes, comme à Marseille, on a dû compter avec l'étroitesse des lieux, et, malgré cela, on a élevé dans cette populeuse cité, des oasis où les enfants oublient l'assourdissant tumulte. En d'autres, comme à Belfort, on a songé aux maîtres, et, autour de l'école, on leur a élevé de coquets pavillons disséminés dans une véritable cité-jardin.

Naturellement, c'est sur la ville de Suresnes que se sont surtout portés les regards des visiteurs. Ma foi, il faut reconnaître que cette ville est à l'avant-garde des plus belles réalisations scolaires de notre temps. Les écoles neuves surgissent de partout : écoles maternelles comme celle de l'avenue-Wilson, collèges modernes et techniques dans des jardins en fleurs, groupes scolaires comme celui d'Henri Sellier où, là aussi, nous avons saisi la vie sur le vif, en regardant ces impeccables compositions sportives par lesquelles on a rendu hommage à l'homme qui comprit si bien l'importance de l'éducation. Il y a surtout l'admirable école de plein air, installée sur une colline de verdure, pour les enfants chétifs de la ville. Rien n'est plus ingénieux, rien n'est mieux adapté à l'étude et à la rééducation physique que ces nombreux pavillons de verre qui s'ouvrent sur la plupart des côtés, face au soleil et à l'espace. Des notices nous ont suffisamment renseignés sur la disposition de ce magnifique ensemble pour que nous soyons obligés d'y insister : pas d'escaliers, mais des rampes

faciles; pas de tentures ni de rideaux, mais une chaleur qui monte du sous-sol; pas de mobilier encombrant, mais de petites tables portatives. Ça et là, des piscines claires qu'on appelle barboteuses; partout des terrasses qui servent de solaria. On y travaille quatre heures par jour, et l'on y veille à l'entretien du corps. Pussions-nous ne plus voir ces enfants rachitiques, pâles et boutonneux, qui n'ont jamais été la marque des esprits féconds. La santé va de pair avec le travail, elle le soutient, elle en décuple le rendement.

Quant à l'enseignement technique, il a lui aussi, suscité l'éclosion de belles constructions où l'art, pas plus qu'ailleurs, n'a abdiqué ses droits. L'enseignement technique est en plein essor : signe d'un renouveau. Finira bientôt le temps où l'artisan apprenait son métier au petit bonheur. Il aura partout ses écoles où on lui dispensera des connaissances méthodiques, liées à la culture générale qui lui donnera l'orgueil de faire partie, lui aussi, de la communauté des hommes. Il a déjà ses centres d'apprentissage, et, pour entrer dans les cadres de l'industrie, du commerce et de la vie sociale, il a maintenant ces collèges techniques et ces grandes écoles professionnelles qui frappent parfois les regards du passant sur la route. Voici les lignes horizontales de Morez, parallèles à la corniche du Jura; voilà Saint-Etienne, Belfort, Nice, Vierzon dans un cadre fleuri imposé à la noire cité, voici, en plein Massif Central, la robuste masse d'Egletons avec ses appareils, ses laboratoires et l'impressionnant outillage de ses ateliers, voici Poligny, dans le Jura, dont nous avons déjà parlé, et voici Vizille, à l'arrière de ses vastes pelouses, contre le voile gris des montagnes des Alpes. Dans ces sites riants, dans des salles spacieuses et remarquablement aménagées, maîtres de l'industrie, gérants et gérantes du commerce, assistantes sociales, se préparent à jouer leur rôle dans la vie de demain.

L'enseignement du second degré qui comprend lycées et collèges classiques ou modernes était représenté par le collège de Tarascon, le lycée Marcelin-Berthelot à Saint-Maur, et surtout par trois lycées de jeunes filles : Marie-Curie à Sceaux, Camille-Sée, et Cours de Vincennes; trois lycées construits à Paris ou près de Paris, trois blocs, mais harmonieux de lignes, et résolvant dans un espace restreint un difficile problème d'architecture. A Camille-Sée, on a dû tailler dans le sol et le sous-sol, y créer des étages, puis surélever le lycée de façon à ce qu'il puisse contenir son immense contingent d'élèves. On a cependant réussi à le pourvoir en dégagements suffisamment vastes et bien éclairés. A Vincennes, des halls luxueux, des rampes modernes en fer forgé, de chatoyantes fresques témoignent du goût des réalisateurs. Nous avons admiré à Marie-Curie une immense salle de dessin conçue comme un véritable studio d'artiste.

Enfin, nous arrivons à l'enseignement supérieur. La France a réalisé aussi du neuf dans ce domaine, mais on a volontairement écarté de nos regards les facultés nouvelles de Dijon et de Clermont-Ferrand qui sont de petits centres universitaires, pour nous présenter l'Institut de Biologie de Paris, l'Ecole d'Electricité, l'Ecole de Physique et Chimie que dirigea Paul Langevin, après que la vétuste construction où Curie avait découvert le radium eût été mise à terre. Il y avait aussi l'Ecole de Céramique de Sèvres, l'Ecole des Travaux Publics de Paris, l'Hôpital Edouard-

Herriot de Lyon, à l'échelle de la grande cité des canuts, et la faculté de médecine de la même ville, aux lignes austères comme le veut le goût lyonnais.

Sur la table installée au milieu de la salle de l'exposition, on pouvait voir un plan représentant la future université de Caen, destinée à remplacer l'immeuble que la dernière guerre a entièrement détruit. Sur cette même table, un grand carton montrait l'aménagement moderne des bureaux de direction du Collège de France.

Deux panneaux, au fond de la salle, semblaient inviter les visiteurs à s'approcher : ils étaient consacrés à la Cité Universitaire d'Aix-en-Provence, coiffée de tuiles romaines chères au Midi de la France, à celle de Nancy, particulièrement élégante dans son cadre de forêts, et surtout à la Cité Universitaire de Paris avec ses nombreux pavillons, si divers, si aptes à rendre à l'étudiant étranger vivant en terre lointaine l'image même de son pays. Elle s'étend sur plus de quarante hectares, nous dit-on, et ce qui est remarquable, c'est que tant d'édifices si individualisés parviennent à s'unir, à former une ville pleine d'attraits; peut-être arbres, buissons, pelouses, squares fleuris aident-ils à créer cette harmonie. Le beau lieu de retraite aux portes de Paris, où se rejoignent Suisse et Grèce, Espagne et Belgique, Suède et Cuba, Amérique et Japon etc... Mais, il n'y a pas d'Egypte! Pour ses étudiants de province, la France a construit un imposant ensemble de lignes fort agréables, puis, au cœur de ce lieu, on a aménagé une sorte de Palais, qui rappelle le Château de Fontainebleau : c'est le Pavillon International où se rencontrent pour l'étude ou la distraction tous ces étudiants venus de si loin, tous ces jeunes citoyens du monde, qui s'approchent, se parlent, apprennent à se connaître et à nouer entre eux des liens d'amitié.

...Quand on avait fait le tour de cette exposition, on pouvait aller s'asseoir autour d'une grande table au milieu de la salle, feuilleter des prospectus, et s'informer : tout ce qui n'avait pu être exposé avait été réuni là : album du collège technique de Suresnes, description de l'école de Vanves, photos de la Cité Universitaire de Besançon, du centre éducatif de Boisy, près de Roanne, organisé par la Ligue Française de l'Enseignement, etc...

Puis, la visite terminée, quelles réflexions faire ? Cette exposition a reçu chaque soir de nombreux visiteurs, professeurs, architectes, parents, délégations du collège égyptien de jeunes filles de Zamalek, Ecole polytechnique d'Abbassieh, Collège des Frères, etc... Des appréciations écrites en arabe et en français, dans le registre des visiteurs, disent le contentement éprouvé devant les efforts déployés par la France au profit de sa jeunesse. Au passage, pourquoi ne noterions-nous pas qu'une jeune élève a déclaré préférer la carte de France apposée à l'entrée où l'on avait épinglé le nom des villes et villages dont l'école était présentée sur les panneaux ? Hommage spontané à l'auteur de cette carte, membre de l'U.F.U., auquel nous ajouterons le nôtre à l'égard de celui qui dessina l'affiche printanière qui frappait les regards dès le seuil, sans oublier les deux ingénieux professeurs qui ont fabriqué la petite maquette blanche d'un pavillon de Suresnes.

Certains visiteurs ont eu des réactions très personnelles. Quelle déception, pour ces enfants, nous ont-ils dit, lorsqu'ils rentrent le soir, dans la médiocrité de leur logis ? Faut-il donc, répondrons-nous, condamner le monde à la médiocrité, pour leur épar-

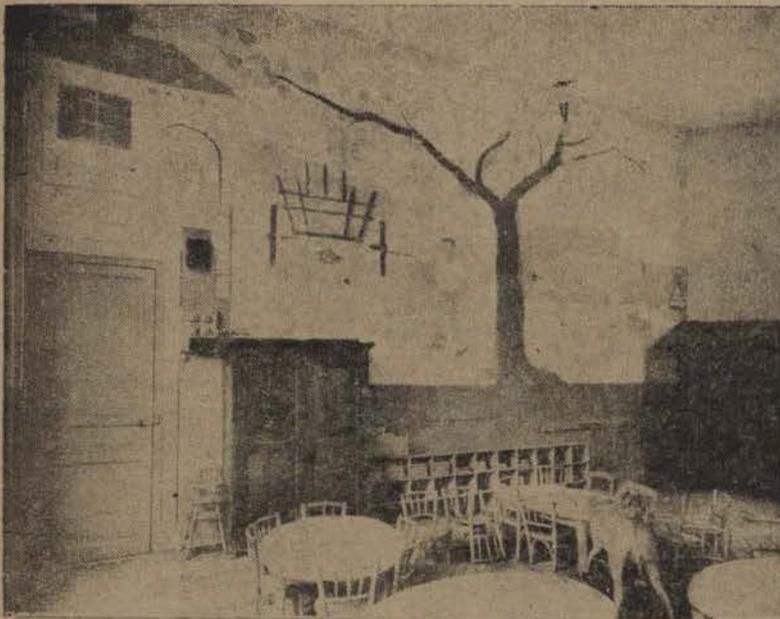
gner cette prétendue déception ? Si leur logis est misérable, faut-il bâtir des écoles semblables à ces logis ? Le souci de l'éducateur n'est-il donc pas d'enseigner le sens de ce qui est beau, clair, pratique, propre ? Maître et maîtresse ne conçoivent-ils pas que leur rôle est de changer peu à peu ce qui ne peut être changé un tournemain, de préparer les foyers des générations nouvelles ? Qu'importe le présent avec ses laideurs si l'on peut rendre les lendemains plus souriants pour tous ! L'école d'aujourd'hui est faite pour donner à ces enfants des habitudes de netteté, des goûts de beauté, qui aideront demain à transformer le monde. Puis, ne comprend-on pas que l'école que détestent beaucoup d'enfants lorsqu'elle est

laide, devient un lieu attrayant lorsqu'elle est belle ? Qu'ils y courent dans la joie, qu'ils y apprennent dans la joie ? S'il fallait se satisfaire d'écoles sombres et sans grâce, pourquoi ne demanderions-nous pas aussi aux éducateurs d'être laids et mal vêtus, aux livres eux-mêmes d'être écornés, barbouillés, repoussants de saleté ? Le Petit Pierre d'Anatole France respira ses livres avec plaisir lorsqu'il les reçut au collège, parce qu'ils étaient frais. Il n'en faut pas davantage. Vivent donc les écoles fraîches ! et vivons en fonction de l'avenir plus encore qu'en fonction du présent.

D'autres visiteurs, évoquant les années vécues dans leurs vétustes collèges de jadis, enviaient au contraire les enfants à qui l'on donne de si parfaites écoles. Ils ajoutaient, il est vrai, qu'ils n'y feront peut-être pas de meilleures études. Mais le problème doit-il se poser ainsi ? Il y a des gens et des enfants qui peuvent travailler à la lueur d'une lampe à huile, sur un petit coin de table, dans un réduit malodorant. Ce sont les sages ! Mais l'humanité n'est pas composée que de sages. Il y a ceux qu'il faut attirer, stimuler, ceux dont il faut provoquer les efforts, ceux qui ont besoin de la clarté d'un lieu comme de l'amour d'un maître, ceux qui ont besoin de vivre dans la joie des choses, qui ont besoin d'espace et de lumière, comme ils ont besoin de confiance et de compréhension. Si l'école d'aujourd'hui s'inspire d'un principe, c'est bien de celui qui conseille d'adapter l'école à l'enfant, de ne pas contrarier ses dispositions et d'extraire tout le meilleur qui est en lui. C'est aussi pour cette sorte d'enfants que l'école est faite, car ce qu'ils ne consentiront jamais à donner entre des murs de geôle ou dans des salles revêches, ils le donneront dans ces demeures avenantes où ils apprennent combien la vie peut être belle.

Et c'est sans doute cette leçon-là que l'on pouvait tirer de cette exposition.

F. Talva



Une fresque des « Chantiers d'Art » à l'École Maternelle de Puteaux.

PAST TENSE

*I spoke of you to-day. Echoless words
looped to a knot the self same threadbare cords
upon which hung illusion crucified.
Silence tears most when words have died.*

*Festered the seconds we no longer share.
The nail bed bleeds. Moulding lips part to blare
their corrupt putrescence sick with despair,
polluting pureness in mid air.*

*Gnarled the laughter. Warped the livelong hour
that mars your face and turns earth's palate sour.
Days are a nightmare dead-end void of sense :
I spoke of you to-day in the past tense.*

John Papasian

AU TEMPS

*J'ai parlé de toi aujourd'hui. Mots sans résonnances,
nœuds faits d'effilochures d'une corde usée
où mes illusions, en croix, se balançaient.
Quand les mots s'évanouissent, vous empoigne le
silence.*

*Nos instants non partagés perdent leurs fièvres.
Couche aux clous saignants. S'entr'ouvre le moule
des lèvres
pour clamer la putrescence d'un mal qui désespère,
polluant d'immaculées atmosphères.*

*Le rire s'est enrôlé. Comme la vie, longue est
l'heure
qui te défigure et aigrit de la terre sa saveur.
Les jours déroulent sans fin un cauchemar insensé :
j'ai parlé de toi, aujourd'hui, au temps passé.*

Interprétation de

Charles Zahar

LETTRE D'ATHÈNES

La Révolte des Conciences

Athènes 31 Mai 1948

Beaucoup de bruit ces dernières semaines au sujet des exécutions des criminels condamnés à mort par les tribunaux grecs pour des crimes de droit commun, et que la presse étrangère mal renseignée avait rattaché ces exécutions à des crimes politiques. Un grand tapage fomenté par Moscou, dont nos amis les anglais furent les premiers à tomber dans le piège, aussitôt suivis par les français. Fin du premier acte.

Après les démarches des représentants de l'Angleterre et de la France auprès du gouvernement grec, l'on entendit se lever, derrière les rideaux de fer qui cachent jalousement les pays valets des Soviets, d'impudentes criaileries d'indignation des — peuples démocratiques — contre le massacre — des combattants héroïques — par l'Etat grec fasciste. Fin du second acte.

Après tout ce charivari admirablement organisé par les communistes et leurs compagnons de route dans tous les pays, le moment propice vint, et la Russie lançait contre Athènes sa note demandant la non exécution des arrêts rendus par les tribunaux grecs condamnant à la peine capitale — de vulgaires criminels — de droit commun. Et selon le document officiel, la démarche russe fut faite au nom — de l'opinion publique soviétique — que le gouvernement des Soviets partage entièrement. Fin du troisième acte.

Hier une seconde note russe fut envoyée au gouvernement hellénique, par laquelle le gouvernement soviétique ne peut pas considérer comme satisfaisante la réponse hellénique sur les exécutions des démocrates grecs et confirme sa position exposée dans sa première note. Tableau final.

Et maintenant un peu de critique.

L'auteur et ses collaborateurs voulurent faire des exécutions un drame, mais ils sont arrivés à fabriquer une comédie infâme, dans des cadres qui leurs sont particulièrement chers, connus, rabachés, qui enchantent les sauvages et indignent les civilisés. Cependant, cette infâme comédie a quelque chose de psychologique; elle nous révèle la mentalité morbide de certains peuples dont le « sentiment démocratique » s'émeut et se révolte devant les cadavres de quelques ignobles criminels aux pieds du mur d'exécution pour avoir subi le juste châtiment de « leurs » crimes. Et se réjouit, s'enthousiaste, jubille devant le tas de quarante gosses égorgés de la façon la plus inhumaine sur le Ghiona, devant les corps de femmes affreusement mutilés, devant le spectacle horrible des prêtres crucifiés, et des septuagénaires massacrés au couteau.

Le rapt des enfants de 3 à 12 ans enlevés du sein de leurs mères, les cris de désespoir des jeunes filles maltraités qui se repercutent dans les cavernes rocheuses des Vardoussia, les ruines fumantes des paisibles villages de l'Épire et de la Macédoine; tout cela laisse froide et impassible « l'opinion publique » et les « sentiments démocratiques » de ces peuples qui font des disparitions mystérieuses et des défenestrations les principes d'une liberté qu'ils s'efforcent d'imposer.

L'opinion publique s'indigne, s'émeut, se révolte parce que Varis a été condamné et exécuté pour avoir le 19 Avril 1945 massacré avec d'autres complices 50

gendarmes après leur avoir fait subir de tortures affreuses. Elle pleure sur le corps de Constantin Apostolopoulos, parce qu'il assassina le 2 Mai 1944 à Istiaia, les malheureux Mermingas, Eliodromitis, Spanos, Skoupras. Elle se lamente sur le cadavre de Veis, parce que en 1946, de connivence avec C. Michael et Korovesi, ils assassinèrent avec toutes sortes d'instruments Anna Harocopou, Montessantos, Mountzourides et 43 autres personnes arrêtées comme otages, qui ne purent pas être identifiées. Et... et... et... La liste est longue, trop longue... hélas !

Où sont donc les exécutés en masse des détenus politiques qui ont bénéficié de l'amnistie de Varkiza, de la décongestion des prisons, de la politique ridicule de l'apaisement ? Malheureusement aucun de ces individus ne sont détenus dans les prisons. La plupart reprirent le chemin des montagnes.



S.E. Michel Ailianos,
Ministre de la Presse et de l'Information.

Les recommandations pour que le Gouvernement grec, en sa qualité d'organe exécutif intervienne pour suspendre ou ajourner les exécutions, ou pour annuler les arrêts des tribunaux légalement constitués équivaut à indiquer au Gouvernement de prendre des pouvoirs dictatoriaux. Ceux qui le demandent attaquent la démocratie au nom de la démocratie.

Un principe fondamental du régime démocratique de la Grèce est la distinction entre le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire. Car, il existe en Grèce une justice rendue par des tribunaux légalement constitués et non par des tribunaux populaires. Nous avons des camps pour concentrer et sauver les enfants grecs de la furie communiste, et non des camps de concentration où sont piteusement jetés, maltraités, ceux qui osent lever la voix aux procédés des régimes totalitaires.

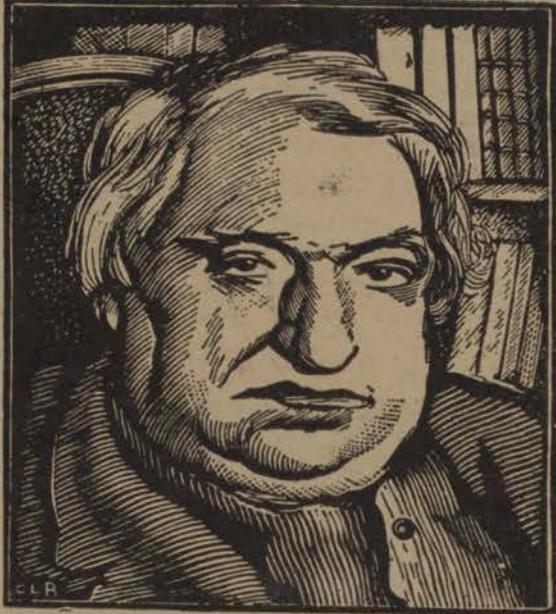
Sauvons de l'enfer grec nos frères démocrates s'écrient les ennemis de la Grèce. C'est peut-être parce que dans cet enfer, les frères démocrates respirent et se meuvent dans une atmosphère de liberté absolue.

Peut-on en dire autant du paradis de l'archange Tito, du séraphin Dimitrof, et du chérubin Hodja ? ? ?

Aristo Jcannides

125^e Anniversaire de la naissance de Renan (1)

Autour de "La Prière sur l'Acropole"



Ernest Renan

Dans ses « *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* », Ernest Renan nous dit :

« Un vieux papier que je retrouve parmi mes notes de voyage contient ceci : « Prière que je fis sur l'Acropole quand je fus attiré à comprendre la parfaite beauté. »

De ce qui précède il résulterait que la « Prière » aurait été écrite pendant son séjour en Grèce (1). Or, Mme Noémi Renan, sa fille, dans une interview accordée à M. Fernand Hamer, publiée dans le JOURNAL du 23 Février 1923 et rapportée par Jean Psichari dans son ouvrage « *Ernest Renan — Jugements et Souvenirs* », nous apprend que ce beau morceau était resté 18 ans dans le portefeuille de son auteur. Donc, si l'on considère qu'il a paru, pour la première fois, dans la « *Revue des Deux-Monde* » du 1er Décembre 1876, (2) il faudrait en conclure que la « Prière » a été écrite, ou du moins, commencée, en 1858, c'est-à-dire sept ans avant le voyage de Renan en Grèce. Commencée seulement car, depuis cette révélation, d'autres documents semblent indiquer que des passages ont été effectivement rédigés en 1865.

Lesquels ? Jean Pommier (il faut toujours en revenir à lui (3) croit que la plupart des brouillons enfermés dans une enveloppe portant l'inscription

ACROPOLE conservée dans un carton des manuscrits du *Fonds Renan* de la Bibliothèque Nationale, datent, en effet, de son séjour parmi nous, et assure — citations à l'appui — que pour quelques-uns, le doute n'est pas parmi car ce sont — explique-t-il, des passages « signés pour ainsi dire d'Athènes ». Aussi, quelle émotion n'éprouve-t-on pas — ajoute-t-il — à manier ces feuilles que « l'agile et fin crayon de Renan a couverts, à la hâte, sous le soleil athénien, dans le voisinage et sous l'influence de chefs-d'œuvre sans égal ? » Mais Pommier nous apprend encore autre chose : c'est que le principal compagnon de voyage de Renan, celui qui lui a révélé la Colline Sacrée ne fut ni sa femme, ni son cicerone Gebhart, mais le livre de Beulé intitulé « *L'Acropole* », non seulement au point de vue archéologique pur, mais aussi au point de vue historique. Cependant — ajoute le même exégète — le cerveau d'où est sorti « *La Prière* » a dû, en partie, son excitation à la musique bizarre des phrases énervées, à cette atmosphère croisée-d'éclairs, qui caractérisent la Préface de la « *Bible de l'Humanité* » de Michelet (4).

Mais la naissance de l'idée est bien antérieure à 1864 et, même à 1858. A Rome, en 1849. Renan est déjà frappé par l'alternance du Christianisme et du Paganisme, dualité perpétuelle de la « Prière ». Voici, d'ailleurs quelques réflexions que ces contrastes lui inspirèrent alors et qu'on retrouve dans « *Voyages* » (œuvre posthume parue en 1927) :

« Volupté sévère des Anciens; sévérité voluptueuse du Christianisme ».

« J'enseignerai dans le Parthénon et dans une Eglise gothique, mais non dans une de ces églises romaines. Une église gothique ressemble plus au Parthénon qu'une église de Barromini ».

Et voici des ressemblances directes entre les deux ouvrages :

VOYAGES : « Les cloches de la ville sonnaient doucement et se répondaient... Consolatrix afflictorum... Virgo purissima... Rosa mystica.

PRIERE : « On y chantait des cantiques dont je me souviens encore : Rose mystique, Tour d'Ivoire, Etoile du matin ».

(4) Cette oeuvre dit Pommier semble avoir pendant tout ce temps, habité l'esprit de Renan qui, en Mars 1865, écrira encore : « L'esprit de tout cela est très bien rendu dans Michelet. Son Athènes est d'une parfaite justesse (Renan d'a près des documents inédits. Paris 1923 p. 174).

(1) 28 Février 1823.

(2) Paris 1925—(Les Editions du Monde Moderne) p. 311

(3) Comment fut composée la « Prière sur l'Acropole » déjà cité.

VOYAGES : « Les Anciens ne comprirent pas la poésie du malade, du triste ».

PRIERE : « Je cesserai d'aimer mes malades, de me complaire en mes fièvres ».

VOYAGE : « Dans ce mystère de beauté et de logique il y avait une religion aussi parfaite que le Christianisme ».

PRIERE : « Tu es vraie, pure, parfaite, ton marbre n'a point de tache ».

Mais l'on pourrait — nous dit-on — faire des comparaisons aussi intéressantes avec le Chapitre VII de SAINT-PAUL paru en 1869 et, en particulier, avec certains détails sur le Dieu inconnu. Je m'en abstiendrai car ce serait trop m'étendre dans une communication à temps limité et dans ma hâte d'en arriver au BROUILLON de la « Prière ». Je me bornerai donc à vous dire que ces réminiscences, à intervalles plus ou moins longs, n'ont rien pour surprendre ceux qui ont quelque connaissance de la méthode renanienne de travail :

Dix ans, vingt ans après avoir griffonné telle note — lit-on dans un article du « Musée de la Littérature » — et souvent même la nuit, à l'état de demi-sommeil, dans les endroits les plus imprévus, Renan cueille, comme un fruit mûr, le développement de l'idée que cette note lui a suscitée. Manière de canevas intérieur jalonné d'expressions heureuses se parachevant à loisir et au hasard des circonstances sans que ces notes soient jamais réunies matériellement ». Et l'auteur de l'article (5) d'ajouter : « Nous ne croyons pas que cette méthode s'applique à Renan seul ».

D'autre part, certains effets de la « Prière », ce beau poème — remarque Jacques Boulenger (6) — se retrouvent dans les écrits *postérieurs* de Renan « Son procédé pour écrire est de jeter des bouts de phrase — nous dit, de son côté, Taine — des têtes de paragraphes par ci, par là. Quand il est arrivé à la sensation d'ensemble, il soude et fait le tout ».

Cela dit en ce qui concerne Renan et presque tous les vrais écrivains en général, relevons maintenant, à la lumière des observations d'un docte commentateur dont nous ne sommes sur ce point que l'écho plus ou moins fidèle, quelques-unes des corrections, suppressions et additions apportées au premier Brouillon de la « Prière ».

On connaît le début de l'invocation :

« O noblesse, ô beauté, simple et vraie dont le culte signifie raison ». Pour commencer, Renan avait écrit : « O beauté simple et pure dont le nom signifie raison. »

Qui ne se rappelle aussi cet autre passage :

(5) Mme Henriette Psichari.

(6) Renan et ses Critiques (Paris 1925) page 225.

« Toi seule es jeune, ô Corà, etc. » ?

Or, en voilà le premier jet :

« Toi seule es pure, ô Vierge, ô Corà jeune fille; toi seule es la santé, ô Hygie; toi seule es forte, ô Victoire; toi seule es une vraie gardienne pour la cité, ô Promachos; toi ouvrière divine, ô Ergané, mère de toute industrie, toi qui fais la noblesse du travailleur civilisé et le met au-dessus du Scythe paresseux. Sagesse divine, ô Sophia, toi que Zeus enfanta après s'être replié sur lui-même »

Et voici maintenant le texte publié :

« Toi seule es jeune, ô Corà, toi seule es pure, ô Vierge; toi seule es saine, ô Hygie; toi seule es forte, ô Victoire. Les cités tu les gardes, ô Promachos; tu as ce qu'il faut de Mars, ô Aréa; la paix est ton but, ô Pacifique. Législatrice, source des constitutions justes; Démocratie, toi dont le dogme fondamental est que tout bien vient du peuple, et que, partout où il n'y a pas de peuple pour nourrir et inspirer le génie, il n'y a rien, apprends-nous à extraire le diamant des foutes impures. Providence de Jupiter, ouvrière, divine, mère de toute industrie, protectrice du travail, ô Ergané, toi qui fais la noblesse du travailleur civilisé et le mets si fort au-dessus du Scythe paresseux; Sagesse, toi que Zeus enfanta après s'être replié sur lui-même, après avoir respiré profondément, ... » (7)

D'autres passages sont également raturés et surchargés, tel celui-ci :

« Le jour où les Athéniens et les Rhodiens luttaient pour le sacrifice, les Rhodiens oublièrent, etc. »

Tel celui sur le monde qui ne sera sauvé qu'en revenant au culte de la sagesse :

« Le Monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi, en répudiant tes attaches barbares, à Esthonoë, etc. »

Tel le suivant qui fourmille tantôt de termes, tantôt de qualificatifs changés. Renan avait d'abord écrit :

« Soutiens mon ferme propos, ô Sthéniade; aide-moi, ô Sotiria »

puis il remplace « Sthéniade » par *Salutaire* et « Sotiria » par *toi qui sauves*.

En 1865, voici Renan au pied de l'Acropole. Il crayonne sur son carnet de voyage :

« Là, au fond de nous, est fontaine claire, verte, profonde où se reflète l'infini »

et son commentateur croit (8) que, devant le Parthénon Renan pense à sa Bretagne, aux vallées humides qui entourent Tréguier.

Chapitre VII de « Saint-Paul », (1868).

(7) Collationné avec la « Prière sur l'Acropole », illustrations et couleurs de Serge de Solomka. Paris 1920 (Librairie des Amateurs) pp. 28-29, exemplaire de la Bibliothèque Psichari - Benachi (no 13-944).

(8) Henriette Psichari Ernest Renan dans « Ebauches et Premiers Eléments d'un Musée de la Littérature », déjà cité p. 35.

« Une fontaine de fées, une fontaine claire, verte, profonde, où se reflète l'infini ».

Sur le Manuscrit, en 1876; la phrase, déjà modelée, éclôt :

« Les yeux des jeunes filles y sont comme de vertes fontaines. Ah ! ces fontaines sont les plus belles sources d'eau froide sortant du rocher ».

Mais Renan n'est pas encore content. Il n'a pas atteint son rythme, la parfaite résonance de sa pensée et il barre d'un trait sec, puis arrive, enfin, à la phrase définitive de la « Prière ».

« Des fontaines d'eau froide sortent du rocher et les yeux des jeunes filles sont comme ces vertes fontaines sur des fonds d'herbes ondulées ».

Ces modifications de style n'ont rien qui puisse étonner car si Renan est un profond penseur, c'est aussi un maître écrivain et la forme lui tient à cœur autant que le fond.

Mais on peut se demander si ces corrections sont toujours heureuses.

Ainsi le passage :

« Energie de Zeus, étincelle qui allumes et entretiens le feu chez les héros, fais de nous des spiritualistes accomplis » (9).

portait, en outre, sur un premier brouillon retrouvé :

« Sois pour nous de nouveau ce que tu fus pour les fils des dieux qui te créèrent; l'Idéal, le bien sacré des images, la conservation des types de vérité qui, en présentant aux créatures le modèle de leur être, les conduit à réaliser ce modèle divin ».

puis, sur un deuxième :

« O maîtresse de divine ironie, habitue-toi à ne goûter que le charme de l'esprit ».

et, enfin, sur un troisième :

« Je chercherai dans le dernier de tes mendians les vieillards dont on faisait les tallophores ».

Certes, le morceau tel qu'il est resté est plus léger, plus brillant mais n'a-t-il rien sacrifié à l'Idée ? En tous cas, comme dans la Dédicace de la « Vie de Jésus », comme dans toutes les autres œuvres de Renan, ici aussi le texte définitif marque une tendance nette à élaguer ce qui peut paraître soit inutile, soit grandiloquent. Et, au nom de la Mesure, chère aux Hellènes comme aux Français, on ne peut que s'en féliciter.

Telle qu'elle est devenue, car d'autres passages également ont été corrigés, que représente et que vaut la « Prière sur l'Acropole » ?

Qu'elle soit l'écrit le plus célèbre de Renan — dit Jean Pommier — nul n'en disconvient. Mais encore ?

(9) Texte de 1920. Celui du Panneau porte : « Energie de Zeus, étincelle qui nourrit le héros et l'homme de génie, fais de nous, etc »

Emile Gebhart, dans un article inspiré par le « *Charme d'Athènes* » de l'abbé Brémond (10), l'appelle « pur chef-d'œuvre d'ingéniosité alexandrine » et ajoute que c'est une jolie chose qu'il faut lire à demi-voix, sans emphase. De son côté, Mme Noémi Renan, dans l'interview à laquelle j'ai déjà fait allusion, voit en cette œuvre de son père quelque chose comme un « morceau d'éloquence » et nombre d'admirateurs convaincus de Renan ont même tendance à prononcer le mot de « rhétorique » prenant texte de la prodigalité d'appellatifs par lesquels l'auteur invoque Athena (11). Renan, lui, par coquetterie ou, plutôt, par modestie chrétienne (on peut rejeter la divinité du Christ mais avoir, quand même, l'âme d'un buon cristiano) semble l'avoir qualifiée de « pendeloque » (12). Mais Jean Psichari (13) écarte tous ces qualificatifs. A son avis, la « Prière » est un chef-d'œuvre littéraire mais... n'est que cela.

Pour lui, en effet, elle reposerait historiquement, culturellement, philosophiquement sur le... vide et c'est — dit-il — ce que, justement, elle a d'admirable. Non seulement elle n'aurait rien à démêler avec la Science — ce à quoi Renan tenait le plus — mais, au contraire, serait une véritable erreur scientifique !

Que lui reproche donc notre pointilleux exégète ? Notre DASKALOS ?

Renan — nous dit-il — semble avoir confondu le Rocher avec les monuments qui sont dessus car — explique-t-il — il n'y a pas qu'une acropole mais des acropoles, non seulement en Grèce mais jusqu'au Caucase. Cette partie de l'argumentation psicharienne ne nous paraît pas convaincante car, lorsqu'on parle de l'Acropole, tout court, on entend uniquement celle d'Athènes. Mais la Butte Sacrée a-t-elle de la beauté par elle-même ? Aux géologues de se prononcer, à défaut des amoureux qui voudraient se suicider en tombant de son haut...

Certes — ajoute Psichari — il n'y a pas que le Parthénon sur la Colline. Il y a aussi — dit justement Renan lui-même dans « Saint-Paul » (14) — le temple de la Victoire sans ailes digne des batailles qu'il consacra; l'Erechteion, prodige d'élégance et de finesse, les Errhéphores, ces divines filles au port si plein de grâce — Mais c'est « devant le Parthénon » que Renan aurait dû mettre comme titre

(10) « A propos d'un Pèlerinage » paru dans les « Débats du 12 Avril 1905 et reproduit dans les « Souvenirs d'un Viel Athénien » p. 102.

(11) C'est le cas, p. ex. de Georges Sorel (Reflexions sur la Violence p. 210).

(12) Au sens propre, la « pendeloque » est un objet de forme allongée qui se suspend. en guise d'ornement, à des boucles d'oreilles, à une chaîne de montre, à un lustre... En la qualifiant ainsi, Renan semble avoir voulu traiter la « Prière » d'objet simplement ornemental, c-à-d négligeable, superflu et la ramener à sa juste valeur de morceau lyrique.

(13) Op. déjà cité pp. 287-323.

(14) p. 172.

à sa « Prière » — Moi (qu'on me pardonne ce pronom haïssable) j'aurais plutôt mis : « à la Déesse ».

Jean Psichari fait ensuite grief à son beau-père — et cela nous paraît plus sérieux — de la conception, pour ainsi dire « pacifique » qu'il paraît avoir de Minerve. « C'est — dit-il — une erreur d'optique historique parce qu'en réalité, celle-ci n'était pas la Déesse de la *Raison* mais la divinité *guerrière* par excellence. Il ne va pas jusqu'à dire que « *guerre* » est synonyme de « *déraison* » car ce serait insulter à la mémoire de son fils, l'auteur de *l'Appel des Armes* », mais nous le ferons pour lui au nom même d'Ernest Psichari qui y a trouvé une mort glorieuse mais dont l'héroïque trépas a privé la France et, un peu, la Grèce, d'un très noble écrivain. Pourtant c'est surtout comme incarnation de la *Sagesse* que nous la présente la Mythologie alors que la Guerre, elle, figure communément sous les traits de Mars. A la vérité les Athéniens, nos aïeux, gens malins (pour l'amour de la déesse n'entendez pas « φαῦλοι ») avaient, selon les circonstances (qu'on nous passe cette expression culinaire) « accommodé » leur protectrice « à toutes les sauces », d'où les nombreuses épithètes qui lui sont restées dans l'Histoire et dont Renan — remarque à bon droit Psichari — abuse quelque peu. Ne va-t-il pas jusqu'à l'appeler *Démocratie*, qualificatif qu'on s'étonne d'autant plus de retrouver sous la plume de cet *aristocrate* de la pensée et en Politique partisan de l'Elite, que l'inscription relevée par « Le Bas est de l'Epoque... romaine et l'œuvre d'un Grec qui voulut faire un jour de l'opposition à la barbe des Césars ».

Ces erreurs (si erreurs il y a ?) Psichari les attribue au fait — et il en donne la preuve par le Catalogue de la Bibliothèque de M. Renan qu'a établi G. Bénédite (15) au fait — dit-il — que Renan n'était pas un helléniste; que celui-ci ne l'a jamais prétendu et que ses connaissances de l'esprit grec étaient latines, c'est-à-dire de seconde main.

Cependant, une autre publication, que j'ai eue sous les yeux en fait foi : Renan était loin d'ignorer la langue de nos ancêtres puisqu'en 1834-1835, à l'Ecole Ecclésiastique de Tréguier, il fut cinq fois premier en version grecque et, en 1838, obtint tous les prix de sa classe, y compris celui de grec.

Quoiqu'il en soit, je n'aime guère, pour ma part, la « Réponse que fit la Déesse à celui qui l'invoqua sur l'Acropole de Psichari » (16) et dans laquelle celui-ci fait dire à sa Minerve casquée que le seul qualificatif qui lui convienne est celui d'Aegidophore », porteuse de l'égide de guerre. Mais je rends grâce à son auteur de nous y révéler que Renan, dès les

bancs de son collègue trégorrois, fulminait, en vers latins contre les oppresseurs de l'Hellénisme. A la *Réponse* de Psichari je préfère de beaucoup l'Hymne à Athéna de Palamas et, surtout, le passage où la Divinité exalte l'olivier « symbole de paix, de joie et de civilisation » (17).

« Je te fais encore un présent merveilleux, magnifique : je te donne l'arbre à la pâle verdure qui ne croît nulle part ailleurs. Symbole sacré au Front de la Paix miséricordieuse, il amortit et courbe devant lui les lances d'Arès. Aucune main humaine ne l'a planté, la Terre ne l'a pas produit comme les autres arbres : il est un souffle de mon souffle, une lumière de ma lumière ».

De même, je crois que c'est notre poète « altissimo » et non « populaire » (comme on le qualifie dans le *Livre d'Or* de Renan (18) qui est plus proche de la vérité lorsque, dans sa lettre du 4 Décembre 1902, insérée dans ce recueil, il voit dans l'Athéna renanienne :

« une madone au corps grêle, parfumée d'encens, sortie du nuage breton où naquit le poète » et, dans la « Prière » : « une des plus pures et des plus riches chansons que, bref et rapide, le Verbe ait chantées à travers le Temps « à telles enseignes que « quelques gouttes de rosée de la *Prière* lui paraissent avoir « plus de poids que les systèmes philosophiques célèbres aux mille pages ».

Dans son Introduction qui porte le titre d'« Ernest Renan sous ses faces diverses », Psichari se défend que les pages qu'il a consacrées à la « Prière » constituent toute une série d'« éreintements » (19). Je le crois sans peine car, s'il éreinte quelqu'un, ce n'est pas Renan mais Nicolas Ségur, alias Episcopopoulo, qui fut son ami mais que, brouillé avec lui, il voue aux gémonies (20).

D'autre part, à l'APPENDICE (21), Psichari nous informe que son étude « a eu les honneurs et le très grand honneur » d'un commentaire dû à la plume de Charles Maurras dans l'ACTION FRANÇAISE du Vendredi 23 Novembre 1923. Je n'ai pas eu l'occasion de lire cette page que Psichari appelle « splendide ». Mais, déjà, dans ANTHINEA (22), Maurras reproche à Renan de n'avoir pas, lui non plus, compris la force qui se dégage du Parthénon et d'avoir écrit, dans la « Prière » qu'il y avait de la poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace. Ou les mots — nous dit-il — ne présentent

(17) Traduction française d'Eugène Clément parue dans l'ACROPOLE d'Octobre 1920 (pp. 34-38). D'autre part, dans Πεζοὶ Δρόμοι, Palamas a traduit certains passages des « Cahiers de Jeunesse » de Renan.

(18) En vue du Monument de Tréguier, ville natale de Renan, inauguré le 13 Septembre 1903 (cf Livre d'Or pp. 158 et 181).

(19) page 12.

(20) APPENDICE pp. 339-349.

(21) Charles Maurras et Renan (pp. 353-357).

(22) pp. 45-47.

(15) Paris 1895). Calmann-Lévy édit.

(16) Ernest Renan, etc. op. déjà cité pp. 325-332.

aucun sens, ou l'on ne peut écrire : quand je vis l'Acropole, j'eus la sensation du divin » si l'on doit conclure, à propos des plâtres de Byzance, qu'ils produisent également, à leur mode, « un effet divin ».

Syllogisme pour le moins superficiel, alors qu'en l'espèce, il s'agit de l'église de Sainte-Sophie ! Mais doit-on s'étonner de pareil jugement sous la plume d'un classique et très catholique écrivain à l'endroit du romantique et peu chrétien Renan ?

De son côté, Louis Bertrand qui, lui non plus, n'aime guère l'Empire Byzantin, tout en reconnaissant que la « Prière » faisait l'admiration de Flaubert et la sienne propre au temps de sa jeunesse, et de toute une génération, ne voit plus en elle, après l'avoir relue, qu'une rhapsodie fautive de style et d'idées, froide et déclamatoire (23).

Gabriel Hanotaux, pour sa part (24), va plus loin encore. Il s'étonne que Renan, après avoir consacré sa vie à écrire « L'Histoire du Peuple Juif », retrouvant en son âme un besoin de prier, n'ait eu de dévotion que pour le *polythéisme* hellénique sans discipline et sans morale « tandis que la civilisation méditerranéenne, en rupture avec le Paganisme, n'a de croyance qu'en un seul Dieu ». Reproche injustifié car, d'abord, Renan ne s'adresse pas à tous les dieux de l'Olympe mais à la seule Athénà. Puis, il n'est nullement exact que la civilisation méditerranéenne ait brisé toute attache avec le Passé grec. Enfin, si Renan avait invoqué Mahomet — comme semble le vouloir le grand historien de Richelieu, il aurait abjuré ses préventions à l'égard de l'Islamisme et, au surplus, se serait couvert de ridicule. Or, on sait qu'en France, du moins, le Ridicule tue...

* * *

De plus amples citations nous paraissent oiseuses. En effet, il ne s'agit ici ni de l'opinion de Palamas, ni de celle de Bertrand, si compétents qu'ils soient en l'espèce et, encore moins de celle d'Hanotaux (qu'Allah ait son âme !) mais de Renan. En admettant même que ce grand virtuose du Verbe ait eu tort de sacrifier à Pallas, ou se soit fait une idée fautive, tant de l'Acropole que de sa divine gardienne, il n'en est pas moins vrai que, jusqu'à sa mort, leur souvenir le poursuivit.

« Renan, dans sa minuscule chambre à coucher, est assis un peu avant sa mort — nous apprend encore Psichari dans *Sœur Anselmine* (25) — devant

(23) Au cours de son premier voyage en Grèce, en 1906, dans « Le Grèce du Roi Georges » « Revue des Deux-Mondes », 15 Octobre 1938 (page 859).

(24) Revue des Deux-Mondes 15 Septembre 1932, pp. 284-285.

(25) Paris 1919 (Plon édit.) p. 173.

(26) Renan, depuis 1884, administrait cette institution et, en sa qualité d'administrateur logeait avec sa famille dans l'établissement, Place Marcellin-Berthelot.

la fenêtre à rideaux blancs qui donne sur la petite cour du Collège de France (26). Il a les yeux légèrement obnubilés. Il veut qu'on tire les rideaux qui l'empêchent de voir « le soleil sur l'Acropole ». Aussi, s'écrit-il tout à coup :

« Tirez, tirez... le soleil sur l'Acropole... Faites-ça, mon cher Jean ! »

Madame Cornélie Renan donne, elle, une autre version : Elle affirme que son mari aurait dit, après une syncope :

« Otez ce soleil de dessus l'Acropole ! » — ce qui est moins clair.

Quoiqu'il en soit et sans aller, comme Psichari, par galanterie envers sa belle-mère, jusqu'à concéder que les deux phrases ont été également prononcées, on est pourtant amené à conclure avec lui, que Renan, à ses minutes suprêmes (27) avait la hantise du Rocher sacré qui, à ses yeux, représentait le divin, et que cet appel « in extremis » concorde en tous points avec la sérénité « reconfortante » et, pour ainsi dire, « hellénique » de sa fin.

Spyridion Pappas

(27) Il est mort le 2 Octobre 1892

Chanson pour Negma.

Ta voix, Negma, où l'as-tu prise ?

Est-ce à la brise

Qui chante en caressant les palmes dans le soir ?

Est-ce à l'âme des choses

Qui voudrait accomplir cette métamorphose
De venir jusqu'à nous sans pâlir ni déchoir ?

Ta voix, Negma, c'est la musique

Unique, orphique,

Qui calme en effleurant et douleur et tourment

Son effluve magique

Vibre en l'air extatique,

Prend l'esprit et le garde en son envoûtement.

Ta voix, Negma, c'est du silence

La confiance

Qui verse les secrets et ouvre les espoirs,

C'est l'harmonie secrète

Dont les tons interprètent

Les joies, les reflétant comme en un clair miroir.

Ta voix, Negma, un jour peut-être

Voudra permettre

Que je l'enchaîne enfin aux fibres de mon cœur,

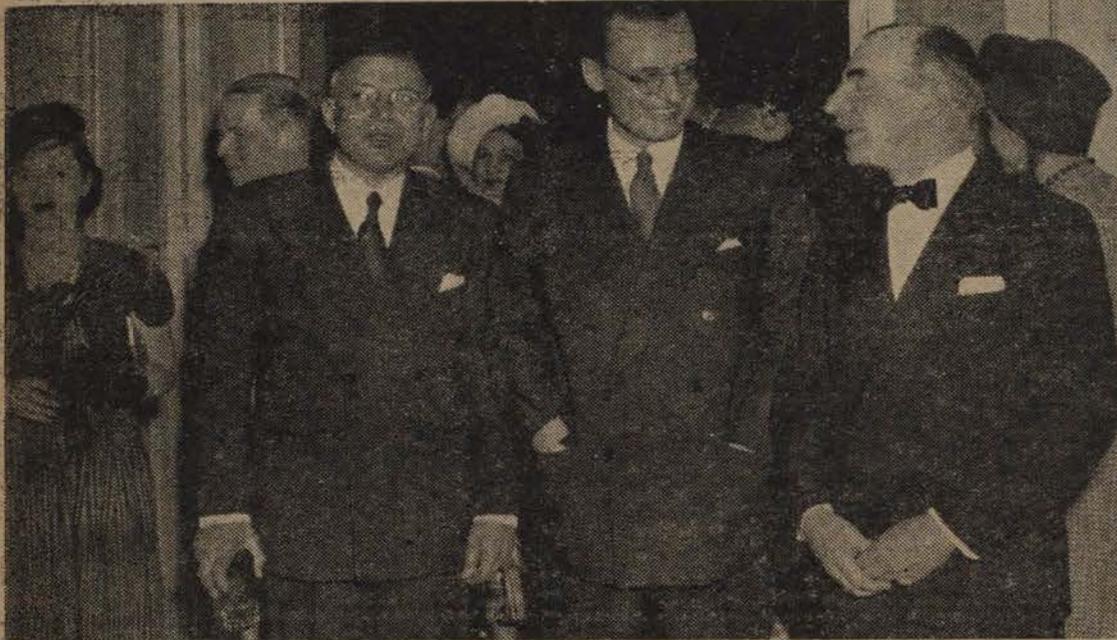
Et que moi seul ensuite

Sans que ce rapt s'ébruite,

Je puisse sur ta lèvre en cueillir la douceur.

Louis Ovide

Le Monde Officiel et Diplomatique



Le Dr Erich Bielko Karltren ayant à sa droite l'Ambassadeur de l'Inde S.E. Syud Hossein et à sa gauche l'Ambassadeur de Grande Bretagne, S.E. Sir Ronald Campbell, le Ministre de Norvège et Madame Francis Irgens, etc.

A LA LEGATION D'AUTRICHE

M. le Chargé d'Affaires d'Autriche le Dr. Erich Bielko Karltreu avait invité à un cocktail les Hauts dignitaires de la Cour, les Ministres, les Hauts fonctionnaires du Ministère des Affaires Etrangères, le Corps diplomatique les notabilités de la ville, les membres de la presse, etc., le 15 Mai au siège de la Légation à Dokki.

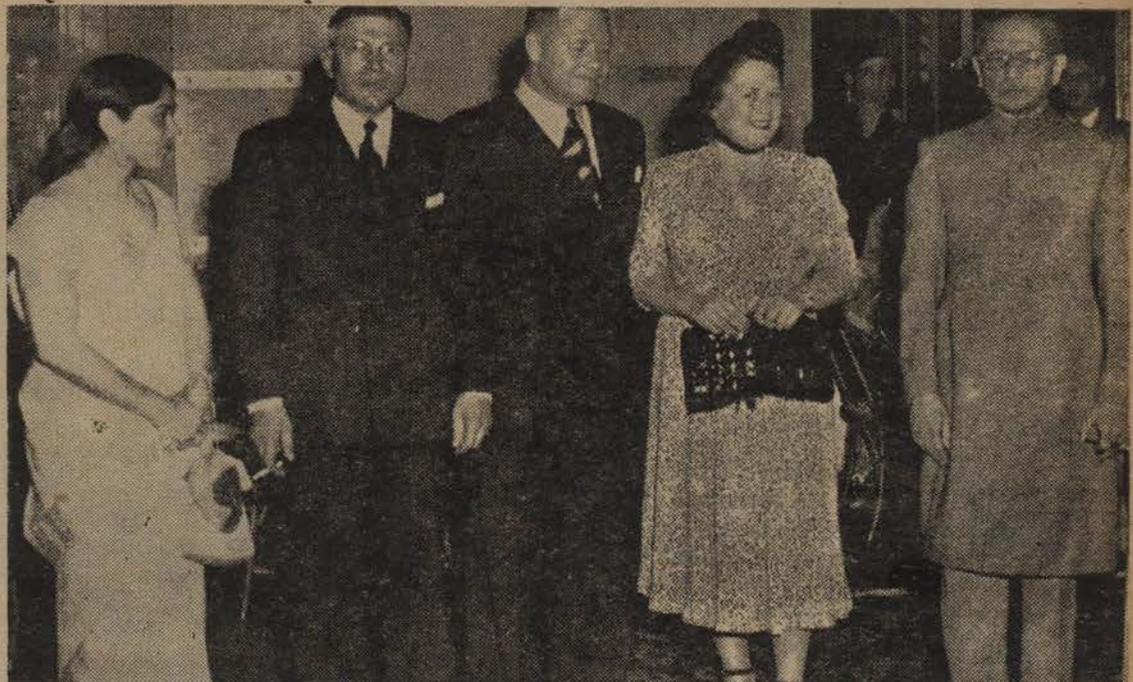
Les invités répondirent avec empressement à l'aimable invitation du distingué et sympathique Chargé d'Affaires qui les recevait avec cette cordialité si chère aux Viennois et grâce à laquelle l'après-midi fut des plus agréables dans les jardins fleuris de la Légation.

A LA LEGATION D'ESPAGNE

Le Vendredi 14 Mai S.E. M. Don Alonzo Caro y del Arroya, Ministre d'Espagne en Egypte, donnait au Palais de la Légation à Zamalek une brillante après-midi. Une assistance d'élite avait tenu à manifester à l'éminent diplomate l'estime dont il jouit en Egypte parmi laquelle on remarquait les Hauts dignitaires de la Cour, les Ministres, les Hauts fonctionnaires du Ministère des Affaires Etran-

gères, le Corps diplomatique et les notabilités de la ville.

L'après-midi se prolongea grâce à l'accueil cordial de S.E. le Minis-



S.E. le Dr. Syud Hossain, ambassadeur de l'Inde au Caire, a offert un cocktail en l'honneur du passage en Egypte de l'Ambassadeur de l'Inde aux Etats-Unis. Sur la photo ci-dessus, prise au cours de la réception, on reconnaît le Dr Syud Hossain ayant à sa gauche M. le Chargé d'Affaires d'Afrique du Sud et Mme J.J. Jooste et l'ambassadeur de l'Inde aux Etats-Unis (à l'extrême droite).

tre d'Espagne et de Mme Aniel-Guiroga qui faisait les honneurs de la Maison avec beaucoup de grâce.

CHEZ M. ET MME ANTHONY A.F. HAIGH

Mercredi 19 Mai le Directeur de l'Information Britannique et Mme Anthony Haigh convièrent la grande famille de la Presse et les Attachés de Presse des diverses Légations à un cocktail-party auquel prit part S.E. l'Ambassadeur de Grande Bretagne Sir Reginald Campbell et les hauts fonctionnaires de l'Ambassade Britannique

Très animée la réunion se prolongea fort tard grâce à l'extrême courtoisie et l'affabilité des Maîtres de la Maison et tous quittèrent à regret cette réunion en tous points réussie.

CHEZ M. ET MME PIO ARCHI

Le Jeudi 20 Mai le Chargé d'Affaires de la Légation d'Italie et Mme Pio Archi offrirent dans leur coquet appartement de Zamalek un cocktail-party qui remporta un vif succès grâce aux mille soins dont M. et Mme Archi entourèrent leurs hôtes avec cette simplicité et



S.E. l'Internonce Apostolique en conversation avec S.E. le Premier Ministre, entouré de Mme Pio Archi et de S.E. M. Marcel Poin, ministre de Belgique, etc.

cette gentillesse qui les caractérise si bien.

A ce cocktail party on remarquait les membres du Corps Diplomatique, les hauts fonctionnaires du Ministère des Affaires Etrangères et tout ce que le Caire compte de select.

A L'AMBASSADE DE FRANCE

S.E. M. l'Ambassadeur de France et Madame Gilbert Arvengas recevaient le 18 mai dans une brillante garden-party dans les splendides jardins de l'Ambassade de France à Guizeh, les Hauts dignitaires de la Cour, les Ministres, les Hauts fonctionnaires de l'Etat, les Membres du corps diplomatique et l'élite de la haute société Cairote.

Dans ce cadre fleuri aux illuminations multicolores et aux toilettes élégantes une atmosphère charmante pleine de romantisme enveloppait les groupes au milieu desquels S.E. M. l'Ambassadeur de France et Madame Gilbert Arvengas ainsi que Mademoiselle Arvengas aidés des Dames des Hauts fonctionnaires de l'Ambassade se prodiguaient avec une simplicité et une cordialité parfaites.

Cette réception comptera parmi les plus animées de cette saison.

A LA LEGATION D'AFGHANISTAN

S.E. M. Mohamed Sadek El Mogaddadi, Ministre d'Afghanistan en Egypte, a reçu, le 28 Mai, plusieurs hautes personnalités et les membres du corps diplomatique,

venus présenter leurs félicitations à l'occasion de l'anniversaire de l'Indépendance afghane.

UNE CONFERENCE SUR LA FEMME GRECQUE

Nous apprenons de Washington que Mme Vassili Dendramis, épouse de l'Ambassadeur de Grèce dans cette ville a parlé au cours d'un dîner au Hollins College Club de

l'activité des femmes grecques depuis 1912. Elles ont, dit-elle, notamment de 1912 à 1922 rendu de précieux services aux organisations sanitaires. Lors de la catastrophe d'Asie-Mineure, en 1922 elles ont travaillé sans relâche et avec une grande abnégation à l'établissement des réfugiés. Mme Dendramis exposa ensuite l'activité de la Fondation patriotique pour la protection de l'enfant, de l'Ecole d'infirmière de la Croix-Rouge et d'autres organisations féminines. Elle parla de la place éminente que tiennent les femmes grecques dans les sciences, les lettres et les arts.

Poursuivant elle rappela l'action patriotique de la femme grecque dans les luttes nationales et exalta les femmes de l'Epire qui pendant la guerre d'Albanie, pour aider les armées victorieuses, portaient sur leurs épaules dans les montagnes inaccessibles, et couvertes de neige, les vivres et les munitions nécessaires aux soldats se battant sur le front. En terminant elle rendit hommage aux héroïnes qui tombèrent et qui tombent tous les jours sous les coups des slavo-communistes pour la liberté et la grandeur de la Grèce.

Mme Dendramis fut vivement applaudie par un public enthousiaste qui se rendit parfaitement compte du rôle joué en Grèce par les femmes.

L'AMBASSADEUR DE FRANCE CHEZ LE RECTEUR DE L'AZHAR



S.E. M. Gilbert Arvengas, Ambassadeur de France a rendu visite à S.E. M. le Cheikh Maamoun el Chenanoui et où il fut accueilli avec beaucoup d'honneurs.

Echos et Nouvelles

EN MANIERE D'EPILOGUE...

C'est bien tard reparler des Ballets des Champs-Élysées qui, cet hiver, ont attiré tant de spectateurs à l'Opéra. Mais, on verra qu'en l'occurrence, il ne s'agit pas même de ballets !

Nous venons en effet d'apprendre que pendant leur séjour parmi nous, M. Roland Petit, ses danseurs et ses ballerines avaient reçu de leurs admirateurs, de multiples cadeaux, et particulièrement des tapis rares.

Mais, à la douane, la garde était là, qui ne sommeillait pas. On ne met pas un tapis dans sa poche comme un mouchoir, impossible de le glisser dans le tutu, il faut bien le déclarer. On baptisa ces tapis du terme « d'instruments de travail indispensables ». Le douanier refusa de le croire.

« Que ne nous avait-on donné des tapis volants » ! murmura Jean Barbier.

UN DEFENSEUR DU FRANÇAIS

L'Académie Française a décidé de faire frapper une grande médaille pour honorer M. Fernandez, ambassadeur du Chili à Paris.

Ce Diplomate, en effet, alors qu'il était Ministre des Affaires Étrangères de son pays, s'était élevé en pleine conférence de San Francisco contre le projet qui tendait à supprimer la langue française comme langue officielle de la diplomatie.

Soutenu par les délégués des autres Etats Sud-Américains, il réussit à le faire rejeter.

« — Si les diplomates veulent se comprendre, dit-il alors, c'est en français qu'ils doivent s'exprimer. C'est une langue limpide comme une eau de source ».

A l'usage de ceux qui savent la boire...

CONRAD A MARSEILLE

L'un des français qui ont le mieux connu Conrad et son œuvre, M. G. Jean Aubry, vient de consacrer à cet écrivain, un fort intéressant ouvrage. Conrad était d'origine polonaise, mais avant d'entrer dans la marine anglaise puis de se classer au premier rang des romanciers d'Angleterre, il passa quelque temps à Marseille.

M. Aubry évoque le passage de Conrad dans le port méditerranéen, et, il nous rappelle son amitié avec les pilotes, les complots carlistes, les scènes d'amour au Prado, et sa rencontre avec Dominic Cervoni qui fut son premier maître à la mer.

Les « Cahiers du Sud » (No. 285) désirent que soit donné le nom de Conrad à l'un des quais du port d'où il s'embarqua comme novice sur le « Mont Blanc », trois-mâts de 400 tonnes, en 1875.

Un quai qui s'honorerait du nom d'un marin, quoi de plus logique et de plus rare !...

ETIEMBLE SUR LES PAS DE ROBLES

A Paris, au Théâtre Montparnasse, on joue en ce moment avec beaucoup de succès, semble-t-il, une pièce d'Emmanuel Roblès qui a pour titre « Montserrat », sorte de drame qui évoque un moment de l'histoire du Venezuela comparable dans ses données à ceux que la Résistance, en France, a connus et vécus. Comme cette pièce est sans décors, Roblès l'appelle lui-même, « pièce en trois actes et trois escabeaux ».

C'est la Commission de « l'Aide à la première pièce », fondée par la Direction des Arts et des Lettres du Ministère de l'Éducation Nationale, et qui compte parmi ses membres, Dullin, Renoir, Camus, Arnoux, qui a fait ce choix heureux. Les décisions officielles ne sont pas toujours ce qu'on dit souvent qu'elles sont.

Or, ce sont les mêmes hommes, la même commission, qui viennent de désigner pour la saison dramatique prochaine, la pièce de M. Etiemble : « Cœurs Doubles ». Le succès du premier choix doit garantir, à nos yeux, l'excellence du second.

Nous félicitons M. Etiemble, Professeur de Littérature Française à l'Université Farouk Ier, d'avoir été l'objet de cette distinction.

RELATIONS FRANCO-HELLENIQUES

Le Centre d'Études Méditerranéen de Nice, dans une circulaire adressée aux organisations helléniques, a fait appel à leur collaboration afin de développer les re-



Madame Elli Grigoriadis vient d'ouvrir à Athènes une école de déclamation. Depuis 1942 elle n'a cessé de lutter pour que cette école devienne le foyer d'un art supérieur.

Son système a pour base le théâtre antique où dans les tragédies grecques les personnes formant le chœur récitaient ensemble les vers, accompagnés des mouvements rythmiques.

Madame Grigoriadis a pu sans un geste théâtral avec la sobriété qui caractérise l'art grec, transmettre au public toute l'émotion qui émane des œuvres des grands poètes grecs.

Lors des fêtes de l'Incorporation du Dodécacanèse à la Grèce le groupe de Madame Grigoriadis a obtenu un éclatant succès par la matinée qu'il a donnée au théâtre de Rhodes et où furent récités par des gracieuses jeunes filles vêtues de tuniques antiques des poèmes du grand bardo national Costis Palamas.

lations culturelles entre la Grèce et la France.

Le Centre se propose d'organiser dans plusieurs villes de France des conférences sur la Grèce moderne et sa littérature, ainsi que des émissions radiophoniques sur la littérature, et la musique folklorique grecques.

« Nous n'oublierons pas nos amis hellènes », dit encore cette circulaire, « et nous ne les oublions pas, justement en ce moment où leur pays ensanglanté par la guerre, continue à combattre. Nous pensons à leur lutte et à leur angoisse. Nous savons néanmoins que la petite Grèce étonnera le monde encore une fois ».

POUR UNE LITTÉRATURE HELLENIQUE

L'auteur et académicien que l'on connaît bien, M. Spiro Melas, qui est aussi le Directeur éminent de la revue « Création Hellénique » vient de grouper autour de sa revue plusieurs intellectuels et artistes de talent; ceux-ci vont publier prochainement un manifeste dans lequel ils demanderont la collaboration de tous les jeunes, afin de créer une littérature qui soit réellement hellénique.

Ils demanderont également que les lettres grecques soient purifiées des influences et imitations étrangères qui n'ont aucune affinité avec la vie du peuple hellène et qui ne sont pas dans le sens de la tradition hellénique.

UN VÉTÉRAN DE LA PRESSE D'EGYPTE OU LA CARRIÈRE DE COSTAS ROMANOS

Avant d'entamer le compte-rendu de la réception organisée Samedi au Club Hellénique du Caire (Midan Halim Pacha) en l'honneur de Costas Romanos, dont nous avons déjà parlé, il serait juste d'ouvrir une parenthèse pour énoncer quelques impressions inspirées par un hommage public rendu à une longue et fructueuse carrière de journaliste, jalonnée d'une foule d'imprévus. Et disons tout de suite, comme Romanos l'a si bien résumé dans ses vers, que pendant ses cinquante ans de journalisme « le métier » procura à son homme d'inombrables déboires, des luttes très dures parfois, mais les joies intérieures, les satisfactions de l'âme qui sont incalculables.

Celui qui a pu être en mesure de les éprouver intensément, dans toute leur étendue, en a été séduit, à jamais. Qu'importent les difficultés matérielles, les obstacles parfois insurmontables, les déceptions si amères, hélas l'essentiel c'est d'atteindre son but, même si durant de longues années on a trimé sur place, et Romanos

l'a atteint ! En effet, son cher « Sphinx », après une carrière mouvementée, a atteint, aujourd'hui, ses quarante cinq ans d'existence. Mais de quels efforts, et de quels sacrifices est tissée cette carrière ! Une abnégation sublime, dont seule une âme de véritable journaliste né, est capable d'endurer sans lâcher prise. Il y en a bien d'autres qui auraient renoncé en cours de route pour rebrousser chemin, mais ceux-ci ne furent dans le « métier » que par « accident ». Les autres, tels Romanos, ceux qui ne respirent que par l'atmosphère des salles de rédactions, que de l'air chargé d'odeurs de machines d'imprimerie, ceux qui savent vivre les derniers instants fiévreux de la parution d'un journal, et n'ont d'autre souci que de donner sans rien attendre de retour, ceux-là, vivent incensément le genre de vie qu'ils ont rêvé. Il m'est arrivé parfois, de contempler « la grande rotative » en plein fonctionnement. Cette mère nourricière, qui dévore des rivières de papier blanc, pour le restituer couvert de la pensée humaine concrétisée, pour d'aucuns c'est un « monstre au bruit infernal » mais il faut savoir aimer ce bruit familier qui aux heures avancées de la nuit, quand la ville dort d'un sommeil paisible, a pour celui qui l'aime les consonnances mélodieuses d'un mysticisme musical aux accords profonds et captivants.

Romanos a passé au cours de ses cinquante ans beaucoup d'épreuves dont la plus terrible fût incontestablement la perte de sa meilleure collaboratrice sa propre fille, enlevée à son affection à l'aube de ses vingt printemps. Qu'il me permette de rendre ici hommage à sa chère mémoire, que je sens m'appartenir autant qu'à lui puisque Rita Romanou et moi sommes issues de cette grande famille internationale des journalistes d'Egypte et que nous y demeureront l'une par le souvenir qu'elle y a laissé l'autre par la pensée. Il est vrai que le passage du temps estompe les grandes douleurs, mais nos morts et leur souvenir si cher, nous appartiennent pour toujours puisqu'ils vivent dans nos cœurs aussi longtemps que le souffle est en nous.

Et pour revenir au principal sujet de « ce papier » au cours de la réception de Samedi, le premier orateur qui occupa la tribune, fût Mtre Zarris remplaçant Mtre Pierre Avierino empêché d'assister à

cause d'un contretemps, il exprima l'estime que la colonie grecque d'Egypte a pour Romanos, il souligna l'évolution heureuse de l'homme, du confrère et du journaliste qui n'a jamais trahi son idéal.

Le tour de M. Stavro Stavrinou vient, qui salue en quelques belles paroles l'ami et confrère, qui a su tenir un moral très haut et une satire caustique, et continua à publier son cher « Sphinx » presque sans interruption pour une si longue période de temps. Il lui souhaita le jubilé de diamant avec le même succès. Puis la parole est donnée au poète Loucas Christofidis, qui avec l'humour qu'on lui connaît, jeta un coup d'œil rétrospectif au passé récent, aux belles figures du groupe d'hommes de lettres et de sciences qui formaient l'entourage de Romanos vers 1903. Il analysa son œuvre, en citant ses diverses publications, entre autres une pièce en trois actes pour le théâtre « La Croix du Sauveur », « Le secret du Sphinx » des recueils satiriques, des revues etc. Il termina par le récit de poèmes pleins de verve caustique. Ensuite le Prof. D. Sficas des écoles de la Communauté hellénique du Caire, nous donna une courte biographie de l'auteur :

Né en 1882 à l'île de Sifnos en Grèce, sa carrière de journaliste commença à Athènes à l'âge de 17 ans quand il collabora à l'« Acropolis » de Gabriélidès. En 1903, il vint en Egypte et avec la collaboration de Mohamed bey Sourour il créa « Le Sphinx » édité alors en arabe et en grec. Il cita des anecdotes vivantes, réitéra ses souhaits de longue vie à Romanos et son journal, et céda la place à « l'homme du jour » qui prit la parole pour remercier l'assistance, la presse hellénique et étrangère de l'appui qu'elles lui accordèrent si spontanément.

Il dit combien il se sentait ému de se voir entouré de tant de sympathies, nous lut son testament satirique composé en vers mordants, et se retira au milieu de l'enthousiasme général d'une assistance composée des autorités diplomatiques et consulaires ainsi que du clergé orthodoxe et d'une large part de la colonie hellénique du Caire, qui se retira en emportant les meilleurs souvenirs de cette mémorable soirée dans les annales du journalisme hellénique d'Egypte.

Theodora M.H.

LA FLAMME OLYMPIQUE

Les plans pour la transmission de la flamme Olympique au Stade de Wembley à Londres à l'occasion des Jeux Olympiques qui auront lieu au mois de juillet ont sensiblement avancé. La flamme qui brûlera pendant toute la durée des Jeux, passera par les mains de 1635 coureurs qui parcoureront une distance de 3000 milles en l'espace de 14 jours.

La torche sera allumée le 15 juillet à la flamme se trouvant à Olympie. Par n'importe quel temps ce symbole de l'esprit athlétique traversera la Grèce, passera par la Suisse, la France le Luxembourg, la Belgique, traversera la Manche à Calais, arrivera à Douvres, et finalement par le territoire britannique atteindra Wembley.

La torche à laquelle seront rendus des honneurs à son passage arrivera au Stade de Wembley le 29 juillet date à laquelle commenceront les Jeux. La flamme sera placée au lieu indiqué, où elle brûlera pendant toute la durée des jeux, à la fin desquels elle sera éteinte pour être rallumée en 1952 à Helsinki où auront lieu les Jeux Olympiques suivants.

Au feu d'Olympie sera allumée la première torche qui sera remise à un coureur; arrivé à un point déterminé celui-ci transmettra la flamme à la torche que tiendra un deuxième coureur, qui de la même façon la transmettra à un troisième et ainsi de suite pendant tout le parcours.

Chaque torche pèsera un kilogramme aura un demi mètre de longueur et portera l'inscription « Olympie à Londres avec ses salutations ». Les torches resteront aux coureurs comme souvenir.

LES ARBRES DU CAIRE

Nos arbres tombent les uns après les autres. Il n'étaient ni débilés ni vieux, mais on n'en veut plus.

Des arbres, pensez donc, cela sent la campagne! Il s'agit de savoir si nous sommes au milieu des champs ou dans une métropole!

Des arbres, ça ne sert qu'aux poivrots à deux heures du matin, ou aux roquets en quête d'une « ardoise », comme disent les français!

Au club International des Arts et des Lettres(*)

Paris, Eté 1947.

Un soir, on m'emmène Faubourg St Honoré, à la Salle Debussy-Pleyel, en me disant :

— Comment, vous ignorez le Club International des Arts et des Lettres ? Ce soir, une jeune troupe présente une jeune pièce comique, ce sont des débutants qui vont, durant la saison d'été, faire une sorte de tour de France afin de se faire connaître : Deauville, La Baule, Biarritz, Cannes, etc...

Je me laissai entraîner et fus écouter les amateurs qui, pleins d'un juvénile enthousiasme, jouèrent avec un brio étonnant. Georges Abbiate, le directeur, allait et venait parmi ses invités de marque et parmi ceux qui, pleins d'espérance, tentent de forcer les portes de la chance, avec une égale simplicité et un sourire aux coins des lèvres. Des chanteurs succédèrent à la troupe. Demain, un impresario les lancerait peut-être!

La présidente d'honneur est la Comtesse Pastre. Des personnalités parisiennes, des femmes du monde s'intéressent à cette œuvre créée en 1945 par G. Abbiate. Elle a pour but de faire connaître les jeunes talents, de les guider, grâce à l'expérience de gens compétents de donner aux amis du club des heures de détente. Des manifestations artistiques nombreuses sont organisées régulièrement pour diffuser les œuvres et présenter les interprètes de qualité. Il n'agit de découvrir le bon musi-

rien ou le bon peintre, l'écrivain original ou le poète d'avenir. Il y a fort peu de temps, un jeune soliste débuta au Club; à peine deux mois plus tard, on l'engageait pour une tournée dans les grandes villes de province.

Des services sociaux ont déjà commencé de fonctionner, les jeunes étudiants malades reçoivent la visite des acteurs ou musiciens du Club, et, peu à peu, celui-ci étend sa renommée. On parle de la fondation d'un sanatorium pour les artistes malades, d'un comité d'entraide pour les artistes malheureux; le Club développe sûrement son action utile et bienfaisante.

A l'heure où les talents méconnus, inconnus, ont tant de difficultés à sortir de la foule, il est heureux qu'un animateur connu se soit proposé un tel but, qu'un homme, impresario des plus grandes cantatrices : Ninon Vallin, Mado Robin... se soit dévoué à cette œuvre.

La dernière fois que je vis G. Abbiate, il me chuchota en souriant, alors qu'on l'interpellait de tous côtés :

— Ce soir, je dîne à l'Ambassade d'Egypte, une haute personnalité égyptienne y est de passage...

Alors, la salle d'audition se vida, des jeunes femmes et des jeunes hommes disparaissaient, joyeux, espoirs de demain.

Cl. Burel

(*) Permanence du Club :
41, rue du Colisée - Paris 7^e

Ici, personne n'a jamais cru que les arbres donnaient de l'ombre, ou qu'ils pouvaient servir à dissimuler les laideurs d'une ville.

Quand nous débarrassera-t-on de tous ces parcs qui encombrant la cité et ne servent qu'à flâner ?

Et le Nil ? Vous ne croyez pas qu'il prend trop de place ?

UNE ANTHOLOGIE DES ECRIVAINS GRECS D'EGYPTE

Le poète Alexandrin M. Georges Alkéos prépare l'édition d'une Anthologie des écrivains grecs d'Egypte dans laquelle figureront tous ceux qui ont publié des livres et des essais.

NOUVELLES BREVES

M. Edouard Herriot, président de la Chambre Française, est invité par le gouvernement de l'Ethiopie à venir inaugurer le Lycée Français d'Addis Abeba.

M.M. Blancpain vient de réunir en volume treize contes sous le titre de « Les Belles Amours ». M. René Lalou est « touché » par la verdure de ton de ces histoires. Mais il ajoute que les deux contes qui, dans ce recueil, ont pris l'Egypte pour cadre, sont, selon lui, les plus conventionnels.

Exposition des Peintres Hellenes

Les peintres hellènes ont réalisé dans les salons du Foyer Grec d'Alexandrie, un ensemble remarquable d'harmonie et de puissance... qui ne sont pas à leur premier accrochage, ces peintres tous d'origine égyptienne sont issus d'une culture plutôt internationale que spécifiquement grecque, Paris représentant toujours pour eux, comme il convient, le carrefour des tendances.

Mais l'École de Paris, avec un grand « E », n'est-elle pas, en même temps qu'un témoignage de mérite, une borne prescrite pour chacun des exposants ? En effet chacun des grands maîtres ayant rogné, ou à peu près son horizon des possibilités, ceux qui tentent de l'imiter aujourd'hui se voient bientôt à la limite de leur effort, avec sous le bras une œuvre assez belle à voir, mais manquant de personnalité.

Par principe donc, pas d'éclatante originalité, pourtant si, Litsas... Litsas qui depuis un demi siècle va son propre chemin, qui est pour lui, mieux qu'une réussite, dans un temps où à chaque nouvelle lune on découvre sous la forme d'une nouvelle école la couleur à jeter dans le corsage de nos snobinettes en peinture !

Litsas qui n'est pas un pointilliste, mais un ajusteur de frottis, fut tenté jadis par le pastel. Ses « essais » — car ce peintre ne donnera jusqu'à la fin, comme les « très grands » que des essais — se poursuivent cette année dans les tons clairs. Rien qu'un paysage « qui rougeoit », rappelant l'empatement ancien. Ses fleurs sont entrées volontairement dans une sorte de purgatoire, ayant à expier, dirait-on, leur ancien éclat ! Promenade de dilettante, qui appuyant à peine, veut tromper et se tromper, en s'exilant de plein gré dans un monde éthéré, où tout se passe, comme si on n'avait pas des doigts et que l'on devait peindre avec la pomme de la main...

Un autre toucher génial et qui s'acharne dans la multiplication du sujet, est Dimos que nous connaissions en librairie par ses pointes sèches. Ses groupes d'arabes qui gesticulent comme dans une continuelle danse, rappelle le doua-

nier Rousseau et sa peinture de Dimanche. Motifs puisés dans un bas relief plutôt que dans la vie... Art puissant dans un effacement voulu, et qui dénote chez Dimos, très habile par ailleurs, quand il veut exprimer un symbole, une puissante originalité.

Le Nu d'Angélopoulo 1948 est une Odalisque « gris-noir », qui s'oppose aux chaires définies dans les précédents nus et portraits de ce peintre, et qui rappelle ses rues grises, tristes à mourir. Le but à atteindre par cette toile extraordinaire semble être la lascivité de la femme du pays à l'épiderme charbonneuse, lascivité que poursuit depuis des années un Mahmoud Saïd, sans y parvenir pleinement, empêché peut-être par son attitude du « figé ».

Autre « dérobade » à son ancienne manière, cette fillette aux yeux fatigués, aux pieds raides et à la robe simplette, qu'Angélopoulo a choisie comme modèle s'appliquant, si l'on peut dire, sur son regard perdu et sur son corps de poupée mal ajustée. Ce faisant, n'a-t-il pas échappé aux visages raphaëlesques et aux rondeurs de jadis, qui l'ont assez marqué... Ici aussi la lumière est aveuglante et va à la définition, mais le détail est ardu et ses admiratrices ordinaires auront beau chercher la jolie à laquelle il les avait habituées, elles rencontreront à sa place un réalisme, fondu comme cachet de quinine dans leur bouche...

Micky Matsakis s'est retrempé dans l'atmosphère égyptienne autrement empesée que le ciel d'Athènes. Son « Pont d'Evacuation » au Caire est un retour en arrière, vers le temps où ce peintre aimait la charge. N'empêche que ses récentes toiles de libération, entendue ici comme dégagement et fixité de la forme, qu'il intitule « Cueillette d'olives » et « Zagora » peintes toutes les deux en Grèce, sont plus près de son actuelle maîtrise.

Jean Mitarachi est un autre paysagiste qui honore la Métropole. Il diffère de Matsakis, de par le fondu de l'école de Paris, qui manque à celui-ci élève de Dresde, pour son bonheur peut-être, car que serions-nous devenus, si tout le mon-

de s'abreuvait à la même source ! Ainsi Cléa Badaro, qui est la plus parisienne des exposants s'inspire dans « Couloisses de Cirque » et du crayon et des modèles de Degas. Sa « Passante » et son « Paysage de Dolomites » sont exquis de fraîcheur et de sensibilité.

Gogos témoigne, avec ses aquarelles — peintes au moment où la guerre a fait manquer d'huile aux peintres — d'une technique sûre. On sait que ce peintre procède par exercices d'ensemble, Mosquées, Iles de Grèce, Maisons Arabes, qui donnent comme résultat des titaniques synthèses d'art, qu'une ou deux toiles séparées de l'ensemble, ne peuvent traduire qu'imparfaitement.

J. Manganaris est un talent jeune que la guerre a poussé vers un mysticisme qui lui fera un jour accomplir de grandes choses. Pittas donne dans les tendances de l'école intellectualiste, qu'il représente peut-être seul dans cette exposition, avec a-t-on dit une disproportion de plans et d'objets peints.

Disproportion pensent ceux qui broutent le compte-rendu et voient les choses avec des lunettes spéciales, qui les font toujours regarder du même côté !... Hélas nous avons dans notre ville toute une pléiade — pléiade est un mot trop joli — de ces juges intègres, connaisseurs en peinture jusqu'au revers de leur pantalon. Par bonheur il y a belle lurette que les peintres ont jeté par dessus bord les obligations et les plans de travail. Il faut permettre à chacun son monde d'expression et dire, par exemple à Pittas qu'il est issu de Picasso, c'est encore le desservir. Lui conseiller plutôt une peinture résolument Pitas, ses détracteurs dussent-ils ajuster leurs lunettes...

Kioussis aussi suivant un dynamisme personnel. Son Chat est une déconcertante réussite. Tandis que Trampidis se produit dans la clarté et la joyeuseté du toucher, Ch. Démétriou, un ancien alexandrin, cherche dans les flots à peindre son angoisse. Il est dommage que Démétriou n'ait pas fait un plus long apprentissage à Paris. Il eût faisait asseoir son coup d'œil génial, sur une technique mieux élaborée du tableau.

E. T.

La mission Française à l'Atelier

L'Atelier n'a présenté à l'exception de deux sculptures médiocres de Comendador et d'une peinture (dont il vaut mieux ne rien dire) de Mme Comendador, que les œuvres des artistes français.

La composition de cette mission française appelle certaines réflexions. Beaucoup de naïfs — et c'est le plus grand nombre — n'ont pas douté qu'elle ne représentât incontestablement la meilleure part des arts plastiques contemporains en France. Disons d'abord qu'aucun artiste ne peut avoir ni n'aurait l'ambition de représenter absolument l'art français qu'il pratique, sinon une de ses tendances; et l'on ne saurait assigner à toutes une valeur égale. Ce qui n'est pourtant pas une raison suffisante pour croire que, ceci étant posé, il importe peu qui fut choisi.

Si l'importance de Mayodon dans la céramique, de Dropsy dans les médailles, de Galanis dans la gravure et de Savin dans la tapisserie justifie leur présence dans la mission, étant bien entendu que plusieurs autres artistes auraient pu représenter ces arts avec autant d'autorité, la place de Chapelain-Midy dans la peinture française ne me paraît pas suffisamment significative pour faire de lui, en quelque sorte le symbole de cet art.

L'unanime concert de louanges d'une critique pourtant souvent très sévère à l'égard de peintres qui ont le tort de vivre parmi nous ne fait qu'entretenir une confusion qui, en définitive, dessert la peinture française.

Entre 1930 et 1940, Chapelain-Midy s'est présenté comme le porte-parole d'une génération résolue à introduire dans la peinture mesure et pondération par la lutte contre les exaltations et les violences des écoles précédentes, à renouer avec la tradition : dessin, formes et lumière avant la couleur, respect de la perspective etc. Bien que les promoteurs de ces idées entendent se situer à mi-chemin entre l'académisme et les audaces révolutionnaires du premier quart de ce siècle, ce programme néo-réaliste est bien un programme réactionnaire. Réactionnaire aussi ce refrain bien connu sur les valeurs spirituelles. Chapelain-Midy écrit que ses aînés avaient

trop perdu de vue « le vrai but et la signification humaine de l'art. » « Les valeurs spirituelles sont en péril », s'écrie-t-il. Et encore : « C'est à ceux qui suivent d'apporter à l'art les valeurs spirituelles qui lui manquent encore. » D'où ces buts : « se rapprocher de l'homme et de la vie », réagir contre « le manque d'authenticité intérieure de la peinture contemporaine. » « Nous pensons, écrit-il, que les peintres sont faits pour créer des tableaux, c'est-à-dire des œuvres complètes où le spirituel s'équilibre avec le matériel : où l'œil et l'esprit du spectateur trouvent également leur compte » (textes de 1935).

A qui énonce de telles exigences, à qui dénonce « le manque d'authenticité intérieure » chez Rouault, Bonnard, Picasso ou Chagall, l'indigence spirituelle des œuvres de Braque et de Matisse, nous avons le droit de demander beaucoup.

Or, les toiles de Chapelain-Midy, extrêmement habiles, sentent le factice, le fabriqué, le « truc ». Devant ces rouges aigres des natures mortes, ce trompe l'œil des formes, cette matière froide, l'admiration se glace. On cherche précisément, mais en vain, cette vie intérieure dont le peintre s'est fait le défenseur. Pour être juste, je dois dire que ses paysages austères et largement rythmés, comme le « paysage au chasseur » ou le « phare de Croix de Vie », avec la sensibilité de leurs gris, atteignent parfois à cette signification humaine que toute bonne peinture fût-elle irréaliste, retrouve spontanément.

« Le caractère du grand art n'a jamais été l'égoïsme, l'inutilité sociale », déclare Chapelain-Midy. Certes. Mais, grands dieux, en quoi les 25 toiles que nous avons vues justifient-elles cette proposition ? « Se rapprocher de l'homme et de la vie » ? Picasso ne s'en rapprochait-il pas plus en peignant Guernica que Chapelain-Midy par sa nature-morte à la pie ?

La peinture de Chapelain-Midy flatte les tendances qui, dans l'esprit français ne sont que celles du bourgeois timoré et du fonctionnaire. La France m'est plus chère par ses audaces que par ses prudences, parce qu'elle donne que par ce qu'elle retient.

Au contraire, la peinture de Savin, toute pénétrée d'une délicate sensibilité, avec sa douceur voilée, quelque peu anachronique, éveille en nous de profondes résonances poétiques : femmes, arabesques tendres, noyées dans les vagues du sommeil matérialisé par les courbes des draps, mélancolie du « paysage breton », amour des objets familiers. Un chapeau sur un banc poème intimiste de l'absence. Les sonorités de ces toiles sont d'ailleurs très mallarméennes. Les tons très travaillés, harmonisés en modulations subtiles, gardent en eux, comme l'insecte devenu incorruptible au fond de l'ambre, l'amour qui les conçut. Il y a une grande parenté affective entre la peinture de Savin et celle de Bonnard entre 1905 et 1910.

Plus spontanées, très brillantes, chantant la joie des travaux et des jours, ses aquarelles, projets de tapisseries, sont un enchantement. Elles sont d'une écriture si sûre, si alerte, le mouvement est cerné avec une telle vérité et, pourtant, la composition en est si solide que l'esprit regrette presque qu'elles doivent devenir de grandes tapisseries. Et cependant, les tapisseries de Savin, qui sont parmi les plus appréciées en France, manifestent avec autorité la renaissance de cet art qui fut éblouissant au XV^{ème} siècle. Ces grandes surfaces, ce respect rigoureux des deux dimensions, ces tons très montés (qui devront s'atténuer avec le temps), ce style monumental (la tapisserie ne peut vraiment être appréciée que vue de loin), ont déconcerté un public non averti. Cependant, « le Pressoir », éclatante joie de couleurs et de mouvements me paraît le plus pur chef d'œuvre de cette exposition. Si, toutefois, je devais faire un reproche à Savin, ce serait précisément de « faire du XV^{ème} ». Il me semble que la vie contemporaine peut servir de prétexte à d'aussi beaux jeux plastiques.

La céramique de Mayodon convie, elle aussi, à une fête des sens. Ces beaux vases ont des émaux d'une richesse sensorielle où l'œil ressent d'étranges joies tactiles et ces êtres dansants ou bondissants qui courent en rondes légères sur leurs flancs, habitent un monde de joie dont on sent bien, certes, la parenté avec la Perse ou la Grèce,

mais qui n'a pas fini de nous é-mouvoir. Ces couleurs où l'or joue son pur rôle de soleil ont la rareté précieuse des choses consumées par l'amour. Et quelle merveilleuse réussite technique cela représente-t-il !

Les médailles de Dropsy, trop peu nombreuses, ont le même intérêt que de véritables sculptures. Pleines de vigueur dans les portraits, elles possèdent aussi, dans « l'été », une grâce sensuelle et mûre. L'envol de vent et l'équilibre des masses, dans « l'hiver », font de cette médaille un pur poème plastique.

Le métier et la science de Galanis, dans les limites sévères imposées par les techniques de la gravure, s'affirment avec une surprenante diversité. Si une prédilection particulière m'attire vers ses bois traités avec une rondeur et une délicatesse qui les rapprochent de la gravure sur cuivre, eaux-fortes qui survivent à l'illustration de Buffon, l'écureuil surtout, ont une grâce blonde et légère très séduisante. Mais c'est dans une « nature morte à la cruche » où les volumes jouent si heureusement et où les objets possèdent ce poids plastique qui ne les tire pas hors du cadre, mais semble les y fixer à jamais dans une position nécessaire, que je trouve le plus nettement les qualités maîtresses d'un des plus grands graveurs de ce temps.

Il est difficile de parler de l'architecture de Dondel d'après des photos. Pourtant, le château de la Hulpe et la Balise blanche paraissent être d'excellentes œuvres architecturales. Le Musée d'Art moderne que j'ai visité maintes fois ne manque pas, extérieurement, de grandeur et frappe l'imagination par la noblesse de ses lignes; mais il remplit très médiocrement son rôle car l'éclairage y laisse fort à désirer dans la plupart des salles.

M. Dondel expose aussi des toiles : un bon architecte n'est pas nécessairement un bon peintre. Il s'en faut.

Dans la salle de l'Atelier, l'impression laissée dans le public par ces œuvres diverses où voisinent le meilleur et le pire (des œuvres dignes de la plus exigeante renommée internationale et d'autres très inférieures à ce que produisent, ici, nos meilleurs artistes) devrait remplir d'une amertume légitime les quelques peintres valables dont cette salle a vu les efforts, car jamais, aucun d'eux ne réunit de louanges aussi parfaitement un-

nimes. A moins que quelque qualité plastique transcendente, tel le titre de Prince, ne suffise à déchaîner les plus difficiles enthousiasmes.

R. Morineau

EXPOSITION EFFAT NAGHI

On a parlé à propos de cette peinture de primitifs, de l'influence de l'École Italienne, de Byzance... Mlle Naghi ne démentait personne. Elle écoutait attentive, polie... — « Cette maternité, mais c'est la Vierge à l'Enfant ». Bien entendu, toute maternité n'est-elle, après tout, qu'un miracle !

Que peut répondre au curieux, le peintre ? Sa missive a été donnée, une fois pour toutes. Effat Naghi acceptait gentiment le mysticisme dont on l'accablait. N'a-t-elle pas, il est vrai, et elle est fière de le répéter, suivi la méthode de ce peintre italien au toucher diaphane, qui lui a confié pour les vendre, ses toiles, peintes à la chaux comme les siennes, et dont les courbes sont une ferveur ?

Son âme à elle, cependant, est avant tout égyptienne... Ses madones hiératiques, ses annonces, ses Joseph et Marie, sont des visages du pays. Tels qu'ils devaient se former dans une synthèse métaphysique.

Il ne faut pas oublier, d'autre part, que ce peintre a commencé par composer de la musique. Ses personnages, on dirait des tonalités harmoniques. Transposer la vie en art, est pour elle, une vieille habitude. Comme pour ses harmonies musicales, elle use des modèles de partout et de nulle part. Venus tout au juste au bout du pinceau. Commandés peut-être par le cadre du tableau et se trouvant, déjà dans son inconscient.

Projetés sur la toile sont-ils aussi miraculeux que dans l'irréalité ? Ah si par hasard, ils étaient les mêmes...

Fondue dans l'impression musicale, il semble que Mlle Naghi ne pouvait se produire naturellement, que dans la transcendance. Bien qu'elle ne soit pas tellement déroutée par la précision, comme ses premiers tableaux en témoignent. Ses motifs choisis sont : Un ensemble de têtes, de maisons, de poissons dans l'eau. La maternité, le Couple, des Femmes de telle province. Ainsi le symbole semble le but de cette peinture, qu'elle a aujourd'hui choisie et qui la possède au point — comme elle dit —

de ne pouvoir dorénavant peindre autrement.

Et quand on se rend compte, de sa pleine réussite, comme dans ses « Femmes de Haute-Egypte », on pourrait lui souhaiter de poursuivre dans cet art, qui lui vient de sa sensibilité, sensibilité féminine, et qui l'engage miraculeusement dans ce chemin où la conduisent ses grands yeux de visionnaire et ses longs doigts de pianiste...

E. T.

UN MEDICAMENT GRACE AUQUEL ON DEVIENT CHEVALIER

Actuellement encore de vastes contrées souffrent cruellement du paludisme, bien qu'il soit moins répandu qu'autrefois; il a même disparu totalement de certains pays.

Ainsi, à la fin du XVII^{ème} siècle, un certain Robert Talbor s'illustra par les cures heureuses qu'il réussissait grâce à une préparation nommée l'« Arcanum ». Charles II, roi d'Angleterre, guéri par lui de sa fièvre quarte, lui accorda en 1678 le titre de chevalier.

Plus tard Talbor vint en France où il acquit une grande notoriété en guérissant le Grand Dauphin, fils de Louis XIV et de nombreux personnages illustres comme le duc de Bourgogne, le duc d'Anjou, le comte de Berry et Madame de Coligny. Louis XIV donna même l'ordre d'acheter le médicament de Talbor et la nièce du Roi, Elisabeth d'Orléans, reine d'Espagne fit de Talbor son médecin particulier.

Lorsqu'on fut aperçu que l'Arcanum de Talbor était une préparation de quinquina, l'écorce de quinquina ne tarda pas à jouir d'une grande popularité comme médicament contre la fièvre.

Par la suite, l'écorce de quinquina tomba dans l'oubli. En 1820 Pelletier et Caventou isolèrent son principe le plus actif, c'est à dire la Quinine, et, depuis lors, celle-ci est devenue le médicament spécifique pour la prévention et le traitement du paludisme.

Pour la prophylaxie, la Commission du Paludisme de la Société des Nations recommande une dose quotidienne de 0 gr. 40 pendant toute la saison du paludisme et, pour le traitement, une dose quotidienne de 1 gr. à 1 gr. 30 pendant 5 à 7 jours. On ne fera pas de cures complémentaires, mais on traitera les rechutes de la même façon.

LES CONFÉRENCES

EN ECOUTANT...

LE DR. JUAN MARIN

Cette conférence donnée récemment et qui faisait partie du Cycle de causeries mensuelles organisées par la « Société des Amis de la Chine » fut suivie par un nombreux public parmi lequel la plupart des représentants des missions diplomatiques.

Il n'est presque pas de domaine de l'activité spirituelle, que l'intelligence et la prodigieuse puissance de travail du Dr. Juan Marin n'ait touché. Chirurgien, officier de marine, diplomate, écrivain, poète, archéologue, philosophe, le Dr. Juan Marin est avec Gabriella Mistral, l'une des figures les plus représentatives de l'élite intellectuelle de l'Amérique Latine. En tant que penseur de la philosophie extrême-orientale il s'intègre à la lignée des Granet et des Grousset, et en tant que sinologue il les dépasse même par l'ampleur de ses œuvres; il n'est qu'un regret à exprimer, c'est que la série de ses ouvrages en espagnol n'ait été encore traduite en français.

Donner un résumé de sa conférence qui fut lue avec beaucoup de charme par Mme Juan Marin, et qui vient de paraître en brochure sous une forme amplifiée, serait bien téméraire, aussi ne pourrions-nous qu'esquisser un très bref aperçu.

Le Jade a été, à travers les siècles, en Chine, l'expression suprême de l'esthétique et de l'ésotérisme. Mieux encore, l'emblème de l'éternité et le symbole de la force, le trait d'union avec les forces spirituelles qui protègent contre le mal et la mort, la pierre magique à l'aide de laquelle les dieux communiquent avec les hommes, l'alpha et l'oméga de l'alchimie et de l'astrologie chinoise, la clef d'un code secret où le divin et le maléfique s'entremêlent. Les hommes de l'Age Mytique voyaient dans la merveilleuse pierre verte, la quintessence des forces créatrices de la Nature, l'incarnation des rayons du soleil et l'âme ou le « double » de l'arc-en-ciel.

Quoique sacré, le Jade ne fut jamais déifié. Les grands personnages de Cour Impériale étaient inhumés avec leur Jade le plus précieux pour protéger leur corps de

la putréfaction. Etant un symbole du Yang, le Jade devint un attribut de puissance et l'emblème de l'Empereur, dont le sceau et le sceptre de cérémonie étaient faits de cette substance. De nombreuses chroniques rapportent les sacrifices de milliers de vies pour la possession de ces sceaux.

Le dieu le plus puissant de la religion taoïste est Yu-Huang, l'Empereur du Jade, que les étrangers ont surnommé le Jupiter chinois; dans le taoïsme de Lao-Tsé, le symbolisme attaché à cette pierre confine la magie ésotérique.

Le Jade était aussi connu à l'époque Pré-colombienne. Mais les civilisations chinoise et maya furent les seules à vénérer le Jade.

Le Jade a toujours joué un rôle important dans les rites funéraires chinois. La plupart des amulettes placées dans le cercueil pour accompagner le mort dans son voyage vers l'Inconnu étaient en Jade. Trois de ces objets rituels méritent une mention spéciale : la sauterelle sur la langue (emblème de la résurrection), le petit poisson dans les yeux (symbole de vigilance), et le miroir pour chasser les mauvais esprits.

Le Jade a la qualité d'émettre un son qui ne s'éteint pas graduellement, mais qui cesse brusquement. Confucius l'appelait « le véritable emblème de la Musique ».

Le Jade joue aussi un rôle extraordinaire dans la littérature chinoise, surtout dans la littérature taoïste. Il figure dans le folklore chinois et paraît sur scène dans de nombreuses pièces de théâtre.

Le Jade est intimement lié à l'alchimie chinoise, elle-même en rapport avec l'alchimie arabe du VI^e et VII^e siècles. Le Yang était surnommé par les alchimistes chinois le « Dragon de Jade ».

La Chine aussi possède sa légende de la « Fontaine de Jouvence » qui serait l'eau provenant de rochers de Jade.

Le Jade a gardé sa valeur à travers les siècles mieux que l'or, surtout en Extrême-Orient. Sa transparence verte semble parler à nos âmes un langage secret et irrésistible, rappelant la profondeur des mers qui s'y miroitent. Cette petite pierre semble avoir

une grande affinité avec l'immense univers qui nous entoure, et les valeurs morales elles-mêmes semblent s'y refléter : un Jade parfait avec sa fine transparence évoquera les bonnes actions, tandis que les taches qui semblent flotter comme des nuages à l'intérieur de la pierre, suggèrent la corruption et mort.

Cette conférence fut émaillée tout le long de gracieuses légendes et de solides considérations historiques, littéraires, géographiques et géologiques.

Les assistants purent même admirer de nombreux objets précieux en Jade, la plupart faisant partie de la collection privée du Dr. Juan Marin.

Ch Turabian

M. M. SYRIOTIS

Au Centre Hellénique du Caire, M^{re} Michel Syriotis, le brillant avocat au Barreau Mixte fit une conférence fort bien documentée sur le célèbre patriote hellène « Adamantios Korais », dont le bicentenaire de naissance a été célébré récemment. M^{re} Syriotis rappela en détail les étapes de la carrière et de l'œuvre de Korais, contemporain de la Révolution Française, puisqu'il s'était installé à Paris à cette époque pour y pratiquer la médecine. Fondateur de la Bibliothèque de Chios, Korais doit surtout sa réputation au rôle de réformateur de la langue grecque, qu'il dépouilla de nombreux anachronismes. Son ouvrage principal « Mélanges » a véritablement la valeur d'une Encyclopédie.

M^{lle} S. APOSTOLATOU

« Myrtiotissa » pseudonyme célèbre qui cache la personnalité de Mme Théoni Dracopoulou est celui d'une grande poétesse grecque qui fait honneur aux lettres néogrecques. M^{lle} Apostolatou, qui manie elle-même avec goût la poésie a évoqué l'œuvre et le caractère de cet écrivain au cours d'une brillante conférence faite au Centre Hellénique du Caire. Tour à tour elle a évoqué la carrière artistique de Myrtiotissa, qui dans sa première jeunesse se produisit dans le répertoire tragique, puis dès 1919 fit paraître ses premiers vers accueillis tout de suite avec enthousiasme par la critique. L'Académie d'Athènes devait aussi reconnaître ce grand talent, voué à l'exaltation de la Nature, mais toujours teinté par la mélancolie

et le sens douloureux de la vie. On a beaucoup comparé Myrriotissa à la Comtesse de Noailles, dont elle a du reste traduit de nombreuses poésies, mais sa véritable place dans les lettres contemporaines ne peut déjà être fixée, car son merveilleux talent peut encore réserver des surprises plus hautes encore. Mlle Apostolatu fut longuement applaudie pour le soin avec lequel elle avait recueilli sa documentation et la sensibilité pénétrante de son interprétation.

Orion

M. HANSON LOWE

Le Jeudi 27 Mai M. Hanson-Lowe parla, à l'Oriental Hall devant le groupement des « Amis de la Chine » en présence de S.E. le Ministre de Chine, M. le Dr. Ho Feng Shon, du Chargé d'Affaires du Chili et de Mme Juan Marin, de l'Attaché de Presse de la Légation Royale de Grèce, M. Stavro Stavros et d'autres personnalités, de la fascination de la Chine, de sa pertinence et de son importance d'aujourd'hui.

Le conférencier a débuté par un résumé très bref de l'histoire des contacts entre le monde de l'Ouest et celui de la Chine depuis la plus haute antiquité. De ces contacts, rendus difficiles vu l'éloignement des deux pays et les hasards des voyages, naquit une vive curiosité de la part de l'Occident à l'égard de ce pays oriental qui lui envoyait des merveilles telles que la soie et le jade... curiosité mille fois intensifiée par la parution du récit des voyages de Marco Polo. C'est au dix-huitième siècle que l'Europe a prêté pour la première fois un intérêt réel au Pays Céleste.

M. Hanson-Lowe a fait ensuite une distinction entre la curiosité vulgaire vite satisfaite et dépourvue de résultats de valeur, et celle qui réveille la pensée réflexive et conduit à toutes sortes d'analyses et de synthèses de profond intérêt. Il a également souligné l'importance de certaines règles scientifiques qui doivent être appliquées à toute étude qui mérite ce nom, cherchant à comprendre un peuple dont les idées et les mœurs semblent à première vue étranges, voire bizarres.

Le problème fondamental pour nous c'est de déterminer les raisons qui ont permis à la Chine de maintenir sa civilisation depuis le troisième millénaire avant J.C. en dépit des nombreuses conquêtes de peuples barbares tels que les Tartares, qui auraient mené ailleurs à une catastrophe irrémédiable. Problème fondamental parce que nous nous trouvons aujourd'hui dans des circonstances qui menacent d'anéantir la civilisation occidentale. Le conférencier a fait ensuite un résumé de l'histoire de la Chine pendant les derniers cent ans pour éclaircir sa position aujourd'hui vis-à-vis de l'invasion bolchevique.

En second lieu, on a vu de nos jours le prolétariat, conscient d'être injustifiablement « sous-privilegié », réclamer ses droits légitimes, et les obtenir principalement au moyen du mouvement syndical. Il est juste que les prolétaires reçoivent leurs droits; mais la question n'en reste pas là : ils commencent à se considérer comme le groupe le plus important de tous, comme le vrai sel de la terre; et, se trouvant en majorité aux parlements, eux sans culture et visant toujours des buts purement matérialistes, sont arrivés aujourd'hui à contrôler même des universités où ils essayent de prohiber toute activité intellectuelle qui ne mène pas directement à des fins nettement pratiques. Ils veulent que les savants s'approvoient, se transforment en esclaves prêts à tout instant à obéir à ce monstre au regard doux qu'est l'état socialiste. Et qui pis est, des savants des plus renommés, leurrés par ce mysticisme des masses, n'ont pas dédaigné de renier leurs hautes tâches, comme l'a bien montré Julien Benda dans son œuvre magistrale, « La Trahison des Clercs ».

En Chine, par contre, le savant dans sa poursuite désintéressée des vérités fondamentales, du Tao, a toujours été suprême dans la hiérarchie des activités humaines; suprême parce que les Chinois, bien qu'essentiellement pratiques, reconnaissent dans les enquêtes libres et inlassables de l'esprit ce qui élève l'« homo sapiens » au dessus du niveau des bêtes. Que nous apprenions des Chinois cette vérité avant qu'il ne soit trop tard!

Le Conférencier fut vivement applaudi.

UN NOUVEAU ROMAN INSPIRE DE L'OCCUPATION NAZIE EN GRECE

Le poète Yangos Pieridis auteur de « L'Etranger », du « Bonnet de Velours », du « Cavafis tel que je l'ai connu », vient de terminer un roman qui aura pour titre « Des nuages s'ammoncellent »; le sujet de ce roman commence en Avril 1941, une semaine avant l'entrée des Nazis à Athènes et se termine en Décembre de la même année tragique, où la faim et les exécutions massives ont laissé des traces profondes en Grèce.

Nous sommes sûrs que ce nouveau roman d'un écrivain de talent, M. Yangos Pieridis, rencontrera auprès du public grec le même succès que ses précédents ouvrages.

UNE TRADUCTION DE « DON QUICHOTTE » EN LANGUE ARABE

Le livre qui constitue le sommet de la littérature espagnole, Don Quichotte de la Manche, œuvre du génie immortel de Miguel de Cervantes connue dans le monde entier, n'a pas en arabe les traductions que son importance méritait.

Voilà pourquoi deux écrivains arabes éclairés, Sidi Nayib Abumalhan et Sidi Musa Abud, se sont maintenant attelés à la tâche de le traduire intégralement d'après les textes espagnols.

Sans doute, les études sur la personnalité du grand écrivain espagnol Miguel de Cervantes ne manquent pas dans les lettres arabes. A l'Exposition de Livre hispano-arabe qui se tient en ce moment à Tétouan une œuvre, en arabe, sur la vie de Cervantes, éditée par le Bureau Marocain de Traductions, attire l'attention des visiteurs. Le livre est intitulé « Cervantes et son œuvre » dont les auteurs sont les deux écrivains déjà cités. Tant par sa parfaite correction grammaticale que par la beauté de son contenu, il constitue un magnifique moyen de faire connaître au monde arabe l'œuvre de Cervantes. Le chapitre le plus remarquable de cet intéressant ouvrage est celui qui constitue une étude bibliographique parfaite de l'apparition de « Don Quichotte », de ses éditions et de ses traductions, des imitations du célèbre roman ainsi que du « Don Quichotte » au théâtre, dans le journalisme et dans la critique nationale et étrangère.

Musique Contemporaine en Egypte.

par Dr. BRIGITTE SHIFFER

La série des Concerts organisés par la « Société Internationale pour la Musique Contemporaine » et radiodiffusés par l'E.S.B. (Egyptian State Broadcasting) durant les mois de Mars et d'Avril compte certainement parmi les manifestations musicales les plus intéressantes de cet hiver. Une telle série, donnée ailleurs qu'en Egypte, aurait provoqué des commentaires dans la presse et dans le monde musical, à cause de sa teneur éminemment actuelle.

En Egypte, une telle manifestation porte encore un caractère trop « sensationnel », trop nouveau, pour atteindre le grand nombre, mais l'écho a été très vif parmi les musiciens et musicophiles du pays.

Se composant presque entièrement de premières auditions, les programmes de ces émissions ont été élaborés par le Dr. H. Hickman, en collaboration étroite avec les Légations respectives des différents pays représentés pour garantir de cette manière que les compositions les plus récentes soient portées à la connaissance du public égyptien.

L'expérience de ces concerts a donné pleine satisfaction et nous espérons qu'une seconde série complètera ce premier essai de présenter la musique contemporaine suivant des écoles nationales. Comme le Dr. Hickman nous l'assure, une émission de musique Danoise, une autre consacrée à la musique contemporaine Italienne et une troisième consacrée à la musique Belge sont déjà en préparation.

La série de ces concerts a débuté par une émission consacrée à la musique contemporaine Suisse. Le programme se composait d'œuvres de M. Stierlin-Vallon, compositeur suisse bien connu en Egypte, de Honegger et de Conrad Beck. En plus, ont été jouées en première audition en Egypte, des œuvres de Roger Vuataz, Henri Gagnebin, Aloys Fornrod, R. Blanchet et J. Dalcroze.

Les commentaires étaient appropriés aux circonstances. Après quelques notes biographiques et quelques remarques sur le style de chaque compositeur, ils portaient sur le rôle très réduit du

folklore et le caractère plutôt cosmopolite de la musique suisse contemporaine, son contrepoint, son chromatisme et d'autres caractéristiques.

Nouvelle expérience : Honegger fut joué d'abord d'une manière « simplifiée » avec explications afin d'attirer l'attention des auditeurs sur la construction de la mélodie et de la forme. Ensuite le morceau fut répété pour habituer l'oreille trop peu accoutumée à la musique moderne, aux sonorités nouvelles. Idée excellente qui devrait être employée beaucoup plus fréquemment.

Le « Boston » de Conrad Beck appartient à une époque où la musique contemporaine était fortement influencée par le jazz, mais elle continue à avoir un certain charme. La musique de Stierlin-Vallon est nettement celle d'un pianiste, c'est de la musique écrite pour le piano. Ses « Figurines Carnavalesques » sont pleines de couleurs et d'images. La « Prélude, Arioso et Fugnetto sur le nom de Bach » de Honegger et les extraits du « Cahier Romand » nous semblent faire partie de l'école néo-classique, pleine de sobriété, d'équilibre, d'une certaine simplicité élémentaire. Le programme donna un aperçu excellent de l'école de musique suisse d'après la première guerre.

Le second concert dont la composition du programme est due à la complaisance du British Council, était consacré à la musique contemporaine anglaise. Parmi les compositeurs représentés, Bliss, Ireland, Scott et Bridge appartiennent plutôt au côté conservateur de cette école, à la vieille génération, alors que Moeran et surtout Walton et Berkeley représentent l'élément plus progressif. Les œuvres de Walton sont d'une âpreté surprenante, d'un rythme très prenant et parfois singulièrement sauvage, alors que la musique de Berkeley est beaucoup plus contemplative. Il est difficile, pour le moment, de dégager de cet ensemble un caractère proprement anglais mais un fait est certain : c'est que l'Angleterre traverse une période de renouveau musical d'une vigueur toute nouvelle dont

nous suivons avec intérêt le développement.

Parmi les représentants de la musique française, il y avait un nombre de noms bien connus et déjà presque classiques tels que Florent Schmitt, Maurice Ravel, Francis Poulenc, Eric Satie et Darius Milhaud. Mais il y avait aussi des noms moins connus tels que Déré, Annette Dieudonné, J. Wiener et surtout Elsa Barraine, sur laquelle l'école contemporaine française fonde de grands espoirs et qui semble déjà s'être fait un nom.

Enfin, cette musique se détache de l'impressionnisme mais la couleur continue à être un des éléments essentiels, élément latin qui continuera probablement à prédominer sous forme d'une instrumentation subtile et savante.

Dans le programme de l'Amérique Latine, presque tout était nouveau pour nous. Comme très peu de cette musique est enregistrée, et que ces disques sont presque impossibles à obtenir, l'audition était d'autant plus précieuse. L'impression s'en dégage que l'école de musique de l'Amérique Latine avec des noms comme Siccardi, Diaz (Venezuela), Astaburuaga (Chili), José Maria Castro (Argentine), Edouardo Fabini (Uruguay), Alginastera (Argentine), Camargo Guarnieri (Brésil), Roberto G. Maurillio (Argentine), Juan Carlos Paz (Argentine), J. Plaza (Venezuela), Manuel Ponce (Mexique), Andrez Sas (Pérou), H. Villa-Lobos (Brésil), Hilda Fanny Dianda (Argentine), semble en plein épanouissement. Le chef de cette école, H. Villa Lobos vient de faire une tournée en Angleterre pour le British Council et a remporté un vif succès.

Le Concert de musique polonaise était particulièrement réussi. Il débutait par 4 petits morceaux de Palester et Perkowski, tous deux fortement influencés par des rythmes de danse, par le folklore de leur pays, et pourtant d'un caractère tout individuel par leurs harmonies étranges.

Dans « A lullaby » de Transman on sent une forte influence de jazz américain et on a tendance à rapprocher le morceau du « Boston » de Conrad Beck, du moins chronologiquement, sinon par son style. Les « Préludes » de Szymanowski et par Ignaz Friedman représentent le style conventionnel de la grande tradition polonaise pianistique et quoiqu'ils n'appor-

tent rien de nouveau, ils ne sauraient manquer dans un programme polonais. Mais c'est Witold Lutoslawski avec sa Suite si variée et si originale, une transcription ou plutôt une adaptation de mélodies populaires, un peu à la manière de Bartok, qui fut la révélation de la soirée.

Le Concert se termina par une Sonatine de Szelugowski, autre jeune polonais plein de talent et d'humour et on succomba au charme de cette musique un peu facile mais très agréable.

Le sixième et dernier concert de la série était consacré à la musique contemporaine Hollandaise. Il a été difficile de faire un choix

parmi l'abondance des œuvres et des noms qui représentent cette école; Pyper ou Landré sont bien connus en Egypte. Mais le Dr. Hickman a eu aussi le mérite de présenter des premières auditions, un « Rondo » charmant par Bading, suivi par un « Tambourine », des chants par Orthel et Ketting, et enfin « Les Inventions » par Jan Mul, écrites chacune sur un interval musical différent. Cette série d'œuvres hollandaises se composait également sans exceptions de premières auditions en Egypte, grâce à l'aimable intervention de la Légation Royale des Pays-Bas. Des œuvres de Bordwyk-Roepman, Hendrik Andriessen, Rudolf Escher, Henri Zagwijn,

Hans Henkemans, Daniel Ruymann complètent cette émission.

Parmi les premières auditions ont particulièrement retenu notre attention quelques œuvres pour cant : « Twee Lieder » de Léon Orthel, les « Three Sonnets » écrits en 1938 par Piet Ketting, des œuvres pour piano de Sigtenhorst-Meyer et Jan Mul.

Présenter et propager la musique contemporaine est généralement une tâche ingrate, mais Hickman en a su faire un succès et les trois concerts en préparation de musique Danoise, Italienne et Belge qui seront sans doute aussi intéressants, sont attendus déjà avec impatience.

Dr. Brigitte Shiffer

CHRONIQUE DES LIVRES

EDNA FERBER : « L'Arrière Petit-Fils » (Traduit de l'Américain par Sellier-Leclercq-Albin Michel, Paris).

Voici dans nos temps troublés, un roman optimiste; trois cents pages de belle humeur. Ni violences, ni vices, et cependant, des personnages, contemporains, appartiennent à la vie réelle. L'auteur, Edna Ferber, jouit d'une grande popularité aux Etats Unis, où depuis une trentaine d'années, elle a publié des romans, 5 pièces (dont on a tiré des films et une opérette) et écrit plus de 100 nouvelles.

L'Arrière Petit-Fils est un peu la somme de ses expériences et de ses souvenirs. Elle y peint, en une large fresque 4 générations, l'impérieuse aïeule, fille des pionniers défricheurs de forêts, et témoin de l'épopée du Nord-Ouest; son fils, le prospecteur, qui a suivi la ruée vers l'or au Klondike, et y a vécu une touchante aventure; son petit fils le businessman averti, ami de son confort; l'arrière petit-fils enfin — l'aviateur de 1943, en qui se retrouvent l'audace tranquille et le bon sens de ses aïeux pionniers.

Le voyage au long cours des 100 demoiselles à-mariage, la bourgade des mineurs au Klondike, la cité géante de Seattle et le contre-coup de la guerre — autant de tableaux plaisants ou saisissants qui retiennent jusqu'au bout l'attention du lecteur.

PAUL GAZAGNE : « Mes chiens et moi » (Albin Michel, Paris).

Des chiens, en l'occurrence des chiens de chasse, et un homme, leur maître, qui les élève et qui essaye de les comprendre. L'intelligence des bêtes, leur instinct ! Que de causes d'émerveillements et de réflexions profitables, que d'enseignements de tout ordre recueille celui qui les observe ! Le monde animal est plus complexe que l'humanité ne veut en convenir : il possède des qualités morales, comparables aux humaines, il a une simplicité de comportement qui est peut-être la véritable sagesse !

Tous ceux qui possèdent des chiens découvriront en lisant ce livre des raisons de les aimer et de les aimer davantage; ils y trouveront l'analyse de l'effort intellectuel que le chien doit donner pendant le temps que dure son dressage, ils y trouveront des remarques sur sa psychologie et sur les nombreuses manifestations de cet ensemble de facultés qui for-

ment ce qu'avec un peu de dédain l'on appelle : l'instinct, alors que, en réalité, en tous points, l'instinct est comparable à une âme.

JEAN CAUBET : « Arabella » (Albin Michel, Paris).

M. Jean Caubet continue « son exploration patiente du monde espagnol ». Avec « Chanson Flamenco » il peignait un milieu peu connu de pêcheurs, d'ouvriers, de peones bâtisseurs de jetées. Voici maintenant une étude de la bourgeoisie espagnole, écartelée, déchirée de sentiments contraires et, à travers une famille : les San Roma, dont un Etat mal assuré et les passions de l'époque font le malheur, ce que furent pour Tarragone et la Catalogne les années de la République. Un tel sujet n'avait pas été traité avec impartialité. Il ne pouvait l'être, avec un certain recul, que par un témoin sans parti-pris.

Par une coïncidence fréquente dans le destin des peuples, certains des problèmes que pose Arabella sont ceux qui nous tourmentent aujourd'hui. Bien souvent, un chapitre lu, on se surprend à dire « La France est elle donc en train de s'espagnoliser ? » en même temps qu'emporté par le mouvement du livre « ce récit rapide, dramatique, enlevé avec beaucoup d'aisance et de brio », on se laisse prendre au charme de Solà, à la criante réalité de Mercédès, de M. Santa Roman, etc. qui papotent de la vie illusoire, mais attachante que savent donner à leurs personnages les vrais romanciers.

Sem

JEAN-CHARLES PICHON : « L'Epreuve de Maamon » (Grasset, Paris).

C'est dans le climat de la période qui va de Juin 1940 à 1942 que se déroule l'histoire pathétique contée par M. J.C. Pichon avec une acuité qui n'est pas sans mérite. Ses thèmes sont le leit-motiv de ce qui préoccupe la génération à laquelle il appartient. Valéry Larboud et Louis Chadourne ont aussi dépeint naguère des adolescents en conflit avec leur cœur et la vie. Mais ils appartenaient sans doute à un âge où l'individu était moins sollicité par la fièvre ambiante. Le personnage choisi par M. Pichon ne manque pas non plus de lumière, même si celle-ci est déviée ou étouffée dans son cours par la nécessité cruelle de s'adapter à son temps, selon l'étrange morale de ceux qui, fondamentalement, n'en ont aucune.

A. Shual

ONT PARU AUX ÉDITIONS DE
la semaine égyptienne

YVONNE LAEUFER	ŒIL POUR ŒIL (contes arabes)
"	RYTHMES CLANDESTINS (poèmes)
"	ÉROTIQUES (poèmes en prose)
AHMED RASSIM	ET GRAND'MÈRE DIT ENCORE.
"	L'ERMITE DE L'ATTAKA
"	LE PETIT LIBRAIRE
PAUL JORLAND	LA GIROUETTE HARCELÉE (poèmes)
JEAN MOSCATELLI	QUATORZE FEUILLES AU VENT (poèmes)
"	DIX SONNETS.
G. PRATSICA	LES CHANSONS DE LA FRILEUSE (poèmes)
JOSÉE SÉKALY	LA COURONNE DE VIOLETTES
G. ZANANIRI	RYTHMES DISPERSÉS
"	TROIS ANACHORETES D'EGYPTE
ELIAN J. FINBERT	PAN (poèmes)
NIELSON MORPURGO	POUR MES FEMMES (poèmes. Edition bilingue)
EDMOND JABÈS	MAMAN (poèmes)
"	LES PIEDS EN L'AIR (poèmes)
"	ARRHES POÉTIQUES
IVO BARBITCH	TRANSCRIPTIONS (poèmes)
"	RIVAGES DU SOMMEIL (poèmes)
MAURTENNE	COMPRIMES D'ASPIRINE, SINAPISMES, STUPEFIANTS
V. de SAINT POINT	LA CARAVANE DES CHIMÈRES (poèmes)
AMY KHER	LA TRAINÉE DE SABLE (poèmes)
"	MÉANDRES (poèmes)
"	REMOUS A BAB TOUMA (nouvelle)
ARSENE YERGATH	SCARABÉES 11 (poèmes)
RAPHAEL SORIANO	LE CAHIER DE RIMES (poèmes)
ALBERT COSSERY	LES HOMMES OUBLIÉS DE DIEU
LOUIS OVIDE	AU GRÉ DES VENTS (poèmes)
JOHN J. PAPASIAN	VAGRANT VERSE (poèmes)
A. KHEDRY	EIN EL HASSOUD (contes)
"	VOLUTES (poèmes)
MAHMOÛD KAMEL	ZAHIRA (contes)
A. HERENGER	GÛTHE ET BEËTHOVEN
R. L. DEVONSHIRE	INFLUENCES ISLAMIQUES sur les Arts de l'Europe
N. MOSCHOPOULOS	LA POÉSIE ÉPIQUE PERSANE
EDMOND PAUTY	LA MOSQUÉE D'IBN TOULOUN ET SES ALENTOURS
Prof. G. LOUKIANOFF	POÈME HÉROIQUE sur la Bataille de Quadech (1288 v. J.C)

Numéros Spéciaux consacrés à COSTIS PALAMAS, C.P. CAVAFY, JEAN METAXAS, L'HELLADE HÉROIQUE, LA GRÈCE ÉTERNELLE, 25 MARS, GÛTHE. POUCHKINE, ANDRÉ GIDE JULES ROMAINS, J. DE LACRETELLE, PAUL MORAND, EDOUARD HERRIOT, G. DUHAMEL, STEPHANE MALLARMÉ, J. R. FIECHTER, AHMED RASSIM, ARSÈNE YERGATH, aux Peintres MAHMOUD SAID, JEAN DOUKAS, JARD HILBERT AMY NIMR et Aux peintres Arméniens ALEXANDRIE, à l'ETHIOPIE LIBÉRÉE etc.

ANTHOLOGIE DE PROSE FRANÇAISE
(publiée à l'usage des étudiants de 1ère année par la section de français
de l'Université Égyptienne)

T. A. E.

GREEK AIRLINES

Membre de l'Union Internationale des Transports Aériens (I. A. T. A.)

ALEXANDRIE - ATHENES : Chaque MARDI et SAMEDI

Départ de l'Aérodrome Fouad à 8 h. 00

Arrivée à l'Aérodrome Hellénique à 11 h. 30

ATHENES - ALEXANDRIE : Chaque LUNDI et VENDREDI

Départ de l'Aérodrome Hellénique à 2 h. 30 p.m.

Arrivée à l'Aérodrome Fouad à 5 h. 50 p.m.

PROCHAINEMENT :

Inauguration d'une Ligne Aérienne Bi-hebdomadaire

RHODES - ALEXANDRIE

Prix des Billets :

Alexandrie—Athènes (simple) L.Eg. 17.

Aller et Retour L.Eg. 32,895

Pour tous renseignements, s'adresser :

aux BUREAUX T.A.E., Hôtel Métropole

35, Bld. Saad Zaghloul (Alexandrie), Tél. 21467 (5 lig.)

AUX AGENTS GENERAUX EN EGYPTÉ :

MISR AIRLINES, S.A.E.

ainsi qu'à toutes les Agences de Voyages.

THE HELLENIC MEDITERRANEAN LINES Co. LTD.

PROCHAINS DÉPARTS D'ALEXANDRIE

Ligne Alexandrie — Le Pirée — Gênes
Marseille

s/s « CORINTHIA » — 3/6/48, 24/6, 5/8, 16/9,
28/10.

s/s « CYRENIA » — 8/7, 19/8, 30/9.

s/s « IONIA » — 22/7, 2/9, 14/10.

Ligne Alexandrie — Gênes — Marseille

s/s « CYRENIA » — 18/6, 29/7, 9/9, 21/10

s/s « CORINTHIA » — 15/7, 26/8, 7/10

s/s « IONIA » — 12/8, 23/9.

Ligne Alexandrie — Limassol — Beyrouth
Port-Saïd

s/s « CYRENIA » — 3/7, 14/8, 25/9.

s/s « CORINTHIA » — 29/5, 19/6, 10/7, 31/7,
11/9, 23/10.

s/s « IONIA » — 17/7, 28/8, 9/10.

Ligne Alexandrie — Port-Saïd — Beyrouth
Limassol

s/s « CYRENIA » — 12/6, 23/7, 3/9, 15/10.

s/s « CORINTHIA » — 20/8, 1/10.

s/s « IONIA » — 6/8, 17/9, 29/10.

Pour tous renseignements, s'adresser :

ALEXANDRIE :

M. S. G. COTTAKIS

63, Rue Nébi Daniel — Téléphone 23858

PORT-SAÏD :

E. ARVANITOPOULOS

2, Avenue Fouad Ier — Téléphone 2337

LE CAIRE :

D. C. VELOUDAKIS

5, Rue Emad El Dine — Téléphone 57682